

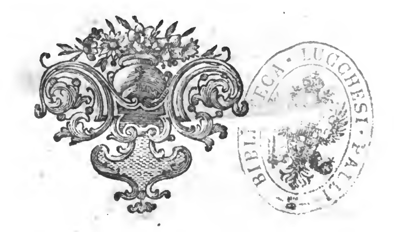


Ex libris
FRANCISCIS CARAFÆ
DUCIS DE FORLI,
ET
COMITIS POLICASTRI
Pl. Loc. N.
·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·
BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.a SALA
SCAFFALE B
PLUTEO 7
N.° CATENA 12
A. DISCORSO-CIPRIANI
NAPOLI
TRINITÀ MAGGIORE
LEGATORIA



COLLECTION
DE
TRAGÉDIES ET COMÉDIES,
CHOISIES
DES PLUS CÉLEBRES AUTEURS ANCIENS.

TOME DOUZIEME.



A LIVOURNE 1776.

Chez THOMAS MASI ET COMPAGNIE,
Éditeurs, & Imprimeurs-Libraires.
Avec Approbation.

Duca d' Jelzi

ESTHER

TRAGÉDIE.

Par Monsieur RACINE.

ACTEURS.

ASSUERUS, *Roi de Perſe.*

ESTHER, *Reine de Perſe.*

MARDOCHE'E, *Oncle d'Eſther.*

AMAN, *Favori d'Aſſuérus.*

ZARE'S, *Femme d'Aman.*

HYDASPE, *Officier du Palais intérieur d'Aſſuérus.*

ASAPH, *autre Officier d'Aſſuérus.*

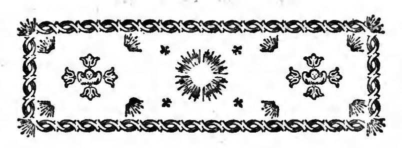
E'LISE, *confidente d'Eſther.*

THAMAR, *Iſraëlite de la ſuite d'Eſther.*

GARDES *du Roi Aſſuérus.*

CHŒUR *de jeunes filles Iſraëlites.*

La Scene eſt à Suze, dans le Palais d'Aſſuérus.



ESTHER
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.
Le Théâtre repréſente l'appartement d'Eſther.

SCENE PREMIERE.
ESTHER, ELISE.

ESTHER.

Est-ce toi, chere Eliſe? O jour trois fois heureux!
Que béni ſoit le Ciel qui te rend à mes vœux;
Toi qui de Benjamin comme moi deſcendue,
Fus de mes premiers ans la compagne aſſidue;
Et qui, d'un même joug ſouffrant l'oppreſſion,
M'aidois à ſoupirer les malheurs de Sion.
Combien ce temps encore eſt cher à ma mémoire!

Mais toi, de ton Esther ignorois-tu la gloire?
Depuis plus de six mois que je te fais chercher,
Quel climat, quel désert a donc pu te cacher?

ELISE.

Au bruit de votre mort, justement éplorée,
Du reste des humains je vivois séparée,
Et de mes tristes jours n'attendois que la fin;
Quand, tout-à-coup, Madame, un Prophete divin:
C'est pleurer trop long-temps une mort qui t'abuse,
Leve-toi, m'a-t-il dit, prends ton chemin vers Suze.
Là, tu verras d'Esther la pompe & les honneurs,
Et sur le trône assis le sujet de tes pleurs.
Rassure, ajouta-t-il, tes tribus alarmées:
Sion, le jour approche, où le Dieu des armées
Va de son bras puissant faire éclater l'appui,
Et le cris de son peuple est monté jusqu'à lui.
Il dit. Et moi, de joie & d'horreur pénétrée,
Je cours. De ce Palais j'ai sçu trouver l'entrée.
O spectacle! ô triomphe admirable à mes yeux!
Digne en effet du bras qui sauva nos aïeux!
Le fier Assuérus couronne sa captive,
Et le persan superbe est aux pieds d'une Juive.
Par quels secrets ressorts, par quel enchaînement,
Le Ciel a-t-il conduit ce grand événement?

ESTHER.

Peut-être on t'a conté la fameuse disgrace
De l'altiere Vasthi, dont j'occupe la place,
Lorsque le Roi contr'elle enflammé de dépit,
La chassa de son trône, ainsi que de son lit.
Mais il ne put si-tôt en bannir la pensée.

Vaſthi regna long-temps dans ſon ame offenſée.
Dans ſes nombreux Etats il fallut donc chercher
Quelque nouvel objet qui l'en put détacher.
De l'Inde à l'Helleſpont ſes eſclaves coururent.
Les filles de l'Egypte à Suze comparurent.
Celles mêmes du Parthe, & du Scythe indompté,
Y briguerent le ſceptre offert à la beauté.
On m'élevoit alors ſolitaire & cachée,
Sous les yeux vigilans du ſage Mardochée.
Tu ſçais combien je dois à ſes heureux ſecours.
La mort m'avoit ravi les auteurs de mes jours.
Mais lui, voyant en moi la fille de ſon frere,
Me tint lieu, chere Eliſe, & de pere & de mere.
Du triſte état des Juifs jour & nuit agité,
Il me tira du ſein de mon obſcurité;
Et ſur mes foibles mains fondant leur délivrance,
Il me fit d'un Empire accepter l'eſpérance.
A ſes deſſeins ſecrets, tremblante j'obéis.
Je vins: mais je cachai ma race & mon pays.
Qui pourroit cependant t'exprimer les cabales
Que formoit en ces lieux ce peuple de rivales,
Qui toutes diſputant un ſi grand intérêt,
Des yeux d'Aſſuérus attendoient leur arrêt?
Chacune avoit ſa brigue, & de puiſſans ſuffrages.
L'une d'un ſang fameux vantoit les avantages.
L'autre, pour ſe parer de ſuperbes atours,
Des plus adroites mains empruntoit le ſecours.
Et moi, pour toute brigue & pour tout artifice,
De mes larmes au Ciel j'offrois le ſacrifice.
Enfin on m'annonça l'ordre d'Aſſuérus.
Devant ce fier Monarque, Eliſe, je parus.
Dieu tient le cœur des Rois entre ſes mains puiſſantes,

Il fait que tout profpére aux ames innocentes,
Tandis qu'en fes projets l'orgueilleux eft trompé.
De mes foibles attraits le Roi parut frappé.
Il m'obferva long-temps dans un fombre filence ;
Et le Ciel, qui pour moi fit pencher la balance,
Dans ce temps-là, fans doute, agiffoit fur fon cœur.
Enfin, avec des yeux où regnoit la douceur:
Soyez Reine, dit-il; & dès ce moment même,
De fa main fur mon front pofa fon diadême.
Pour mieux faire éclater fa joie & fon amour,
Il combla de préfens tous les Grands de fa Cour;
Et même fes bienfaits dans toutes fes Provinces
Inviterent le peuple aux noces de leurs Princes.
Hélas! durant ces jours de joie & de feftins,
Quelle étoit en fecret ma honte, & mes chagrins!
Efther, difois je, Efther dans la pourpre eft affife :
La moitié de la terre à fon fceptre eft foumife!
Et de Jérufalem l'herbe cache les murs!
Sion, repaire affreux de reptiles impurs,
Voit de fon Temple faint les pierres difperfées,
Et du Dieu d'Ifraël les fêtes font ceffées!

ELISE.

N'avez-vous point au Roi confié vos ennuis?

ESTHER.

Le Roi jufqu'à ce jour, ignore qui je fuis.
Celui par qui le Ciel régle ma deftinée,
Sur ce fecret encor tient ma langue enchaînée.

ELISE.

Mardochée? Hé, peut-il approcher de ces lieux?

ESTHER.

Son amitié pour moi le rend ingénieux.
Abfent, je le confulte; & fes réponfes fages,

Pour venir jusqu'à moi, trouvent mille passages.
Un pere a moins de soin du salut de son fils.
Déjà même, déjà par ses secrets avis,
J'ai découvert au Roi les sanglantes pratiques
Que formoient contre lui deux ingrats domestiques.
Cependant mon amour pour notre Nation,
A rempli ce Palais de filles de Sion,
Jeunes & tendres fleurs par le sort agitées,
Sous un Ciel étranger comme moi transplantées.
Dans un lieu séparé de profanes témoins,
Je mets à les former mon étude & mes soins;
Et c'est là que, fuyant l'orgueil du diadême,
Lasse de vains honneurs, & me cherchant moi-même,
Aux pieds de l'Eternel je viens m'humilier,
Et goûter le plaisir de me faire oublier.
Mais à tous les Persans je cache leurs familles.
Il faut les appeller. Venez, venez, mes filles,
Compagnes autrefois de ma captivité,
De l'antique Jacob jeune postérité.

SCENE II.

ESTHER, ELISE, LE CHŒUR.

UNE ISRAELITE, *chantant derriere le Théâtre.*

Ma sœur, quelle voix nous appelle?

UNE AUTRE.

J'en reconnois les agréables sons.
C'est la Reine.

TOUTES DEUX.

Courons, mes sœurs, obéissons.
La Reine nous appelle;
Allons, rangeons-nous auprès d'elle.

TOUT LE CHŒUR, *entrant sur la Scene par plusieurs endroits différens.*

La Reine nous appelle;
Allons, rangeons-nous auprès d'elle.

ELISE.

Ciel! quel nombreux essain d'innocentes beautés,
S'offre à mes yeux en foule, & sort de tous côtés!
Quelle aimable pudeur sur leur visage est peinte!
Prospérez, cher espoir d'une Nation sainte.
Puissent jusques au Ciel vos soupirs innocens
Monter comme l'odeur d'un agréable encens!
Que Dieu jette sur vous des regards pacifiques!

ESTHER.

Mes filles, chantez-nous quelqu'un de ces cantiques,
Où vos voix, si souvent se mêlant à mes pleurs,
De la triste Sion célébrent les malheurs.

UNE ISRAELITE *seule chante.*

Déplorable Sion, qu'as-tu fait de ta gloire?
Tout l'Univers admiroit ta splendeur.
Tu n'es plus que poussiere, & de cette grandeur
Il ne nous reste plus que la triste mémoire.
Sion jusques au Ciel élevée autrefois,
Jusqu'aux enfers maintenant abaissée!
Puissai-je demeurer sans voix,
Si dans mes chants ta douleur retracée,
Jusqu'au dernier soupir n'occupe ma pensée!

TOUT LE CHŒUR.

O rives du Jourdain! ô champs aimés des Cieux!
Sacrés monts, fertiles vallées,
Par cent miracles ſignalées,
Du doux Pays de nos aïeux
Serons-nous toûjours exilées?

UNE ISRAELITE *ſeule.*

Quand verrai je, ô Sion! relever tes remparts;
Et de tes tours les magnifiques faîtes?
Quand verrai-je de toutes parts,
Tes peuples, en chantant, accourir à tes fêtes?

TOUT LE CHŒUR.

O rives du Jourdain! ô champs aimés des Cieux!
Sacrés monts, fertiles vallées,
Par cent miracles ſignalées,
Du doux pays de nos aïeux
Serons-nous toûjours exilées?

SCENE III.

ESTHER, MARDOCHÉE, ELISE, LE CHŒUR.

ESTHER.

Quel profane en ce lieu s'oſe avancer vers nous?
Que vois-je? Mardochée, ô mon pere! eſt-ce vous?
Un ange du Seigneur, ſous ſon aile ſacrée,
A donc conduit vos pas, & caché votre entrée?

Mais d'où vient cet air ſombre, & ce cilice affreux,
Et cette cendre, enfin, qui couvre vos cheveux?
Que nous annoncez-vous?

MARDOCHE'E.

O Reine infortunée!
O d'un peuple innocent barbare deſtinée!
Liſez, liſez l'arrêt déteſtable, cruel...
Nous ſommes tous perdus, & c'eſt fait d'Iſraël.

ESTHER.

Juſte Ciel! tout mon ſang dans mes veines ſe glace.

MARDOCHE'E.

On doit de tous les Juifs exterminer la race.
Au ſanguinaire Aman nous ſommes tous livrés.
Les glaives, les couteaux ſont déjà préparés.
Toute la Nation à la fois eſt proſcrite.
Aman, l'impie Aman, race d'Amalécite,
A pour ce coup funeſte armé tout ſon crédit;
Et le Roi trop crédule a ſigné cet Edit.
Prévenu contre nous par cette bouche impure,
Il nous croit en horreur à toute la nature.
Ses ordres ſont donnés; & dans tous ſes Etats,
Le jour fatal eſt pris pour tant d'aſſaſſinats.
Cieux! éclairerez-vous cet horrible carnage?
Le fer ne connoîtra ni le ſexe, ni l'âge.
Tout doit ſervir de proie aux tigres, aux vautours,
Et ce jour effroyable arrive dans dix jours.

ESTHER.

O Dieu! qui vois former des deſſeins ſi funeſtes,
As-tu donc de Jacob abandonné les reſtes?

UNE DES PLUS JEUNES ISRAELITES.

Ciel! qui nous défendra, si tu ne nous défends?

MARDOCHE'E.

Laissez les pleurs, Esther, à ces jeunes enfans.
En vous est tout l'espoir de vos malheureux freres;
Il faut les secourir. Mais les heures sont cheres.
Le temps vole, & bientôt amenera le jour
Où le nom des Hébreux doit périr sans retour.
Toute pleine du feu de tant de saints Prophetes,
Allez, osez au Roi déclarer qui vous êtes.

ESTHER.

Hélas! ignorez-vous quelles séveres loix
Aux timides mortels cachent ici les Rois?
Au fond de leur Palais leur Majesté terrible
Affecte à leurs sujets de se rendre invisible,
Et la mort est le prix de tout audacieux,
Qui, sans être appellé, se présente à leurs yeux;
Si le Roi, dans l'instant, pour sauver le coupable,
Ne lui donne à baiser son sceptre redoutable.
Rien ne met à l'abri de cet ordre fatal,
Ni le rang, ni le sexe, & le crime est égal.
Moi même, sur son trône à ses côtés assise,
Je suis à cette loi comme une autre soumise;
Et sans le prevenir, il faut, pour lui parler,
Qu'il me cherche, ou du moins qu'il me fasse appeller.

MARDOCHE'E.

Quoi, lorsque vous voyez périr votre patrie,
Pour quelque chose, Esther, vous comptez votre vie?
Dieu parle, & d'un mortel vous craignez le courroux?

Que dis-je? votre vie, Esther, est-elle à vous?
N'est-elle pas au sang dont vous êtes issue?
N'est-elle pas à Dieu, dont vous l'avez reçue?
Et qui sçait, lorsqu'au trône il conduisit vos pas,
Si pour sauver son peuple il ne vous gardoit pas?
Songez-y bien. Ce Dieu ne vous a pas choisie
Pour être un vain spectacle aux peuples de l'Asie,
Ni pour charmer les yeux des profanes humains.
Pour un plus noble usage il réserve ses saints.
S'immoler pour son nom, & pour son héritage,
D'un enfant d'Israël, voilà le vrai partage.
Trop heureuse, pour lui de hasarder vos jours!
Et quel besoin son bras a-t-il de nos secours?
Que peuvent contre lui tous les Rois de la terre?
Envain ils s'uniroient pour lui faire la guerre,
Pour dissiper leur ligue il n'a qu'à se montrer.
Il parle, & dans la poudre il les fait tous rentrer.
Au seul son de sa voix la mer fuit, le Ciel tremble.
Il voit comme un néant tout l'Univers ensemble;
Et les foibles mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ses yeux, comme s'ils n'étoient pas.
S'il a permis d'Aman l'audace criminelle,
Sans doute qu'il vouloit éprouver votre zele.
C'est lui, qui m'excitant à vous oser chercher,
Devant moi, chere Esther, a bien voulu marcher,
Et s'il faut que sa voix frappe envain vos oreilles,
Nous n'en verrons pas moins éclater ses merveilles.
Il peut confondre Aman, il peut briser nos fers
Par la plus foible main qui soit dans l'Univers:
Et vous, qui n'aurez point accepté cette grace,
Vous périrez peut-être, & toute votre race.

ESTHER.

Allez. Que tous les Juifs dans Suze répandus,
A prier avec vous jour & nuit assidus,
Me prêtent de leurs vœux le secours salutaire,
Et pendant ces trois jours gardent un jeûne austere.
Déjà la sombre nuit a commencé son tour.
Demain, quand le soleil rallumera le jour,
Contente de périr, s'il faut que je périsse,
J'irai pour mon Pays m'offrir en sacrifice.
Qu'on s'éloigne un moment.

[Le Chœur se retire vers le fond du Théâtre.]

SCENE IV.

ESTHER, ELISE, LE CHŒUR.

ESTHER.

O Mon souverain Roi!
Me voici donc tremblante & seule devant toi.
Mon pere mille fois m'a dit dans mon enfance,
Qu'avec nous tu juras une sainte alliance,
Quand pour te faire un peuple agréable à tes yeux,
Il plut à ton amour de choisir nos aïeux.
Même tu leur promis de ta bouche sacrée
Une postérité d'éternelle durée.
Hélas! ce peuple ingrat a méprisé ta loi:
La nation chérie a violé sa foi.
Elle a répudié son époux, & son pere,
Pour rendre à d'autres Dieux un honneur adultere.
Maintenant elle sert sous un maître étranger;

Mais c'eſt peu d'être eſclave, on la veut égorger.
Nos ſuperbes vainqueurs, inſultans à nos larmes,
Imputent à leurs Dieux le bonheur de leurs armes,
Et veulent aujourd'hui qu'un même coup mortel
Aboliſſe ton nom, ton peuple, & ton autel.
Ainſi donc un perfide, après tant de miracles,
Pourroit anéantir la foi de tes oracles?
Raviroit aux mortels le plus cher de tes dons,
Le Saint que tu promets, & que nous attendons?
Non, non, ne ſouffre pas que ces peuples farouches,
Yvres de notre ſang, ferment les ſeules bouches
Qui dans tout l'Univers célébrent tes bienfaits,
Et confond tous ces Dieux qui ne furent jamais.
Pour moi, que tu retiens parmi ces infidelles,
Tu ſçais combien je hais leurs fêtes criminelles,
Et que je mets au rang des profanations,
Leur table, leurs feſtins, & leurs libations:
Que même cette pompe où je ſuis condamnée,
Ce bandeau dont il faut que je paroiſſe ornée,
Dans ces jours ſolemnels à l'orgueil dédiés,
Seule, & dans le ſecret je les foule à mes pieds;
Qu'à ces vains ornemens je préfére la cendre,
Et n'ai de goût qu'aux pleurs que tu me vois répandre.
J'attendois le moment marqué dans ton arrêt,
Pour oſer de ton peuple embraſſer l'intérêt.
Ce moment eſt venu. Ma prompte obéiſſance
Va d'un Roi redoutable affronter la préſence.
C'eſt pour toi que je marche. Accompagne mes pas
Devant ce fier lion qui ne te connoît pas.
Commande

Commande en me voyant que son courroux s'appaise,
Et prête à mes discours un charme qui lui plaise.
Les orages, les vents, les Cieux te sont soumis.
Tourne enfin sa fureur contre nos ennemis.

SCENE V.

Toute cette Scene est chantée.

LE CHŒUR.

UNE ISRAELITE *seule.*

PLeurons, & gémissons, mes fidelles compagnes.
A nos sanglots donnons un libre cours.
Levons les yeux vers les saintes montagnes,
D'où l'innocence attend tout son secours.
O mortelles alarmes!
Tout Israël périt. Pleurez mes tristes yeux.
Il ne fut jamais sous les Cieux
Un si juste sujet de larmes.

TOUT LE CHŒUR.

O mortelles alarmes!

UNE AUTRE ISRAELITE.

N'étoit-ce pas assez qu'un vainqueur odieux,
De l'auguste Sion eut détruit tous les charmes,
Et traîné ses enfans captifs en mille lieux?

TOUT LE CHŒUR.

O mortelles alarmes!

LA MEME ISRAELITE.
Foibles agneaux livrés à des loups furieux,
Nos soupirs sont nos seules armes.
TOUT LE CHŒUR.
O mortelles alarmes !
UNE ISRAELITE.
Arrachons, déchirons tous ces vains ornemens
Qui parent notre tête.
UNE AUTRE.
Revêtons-nous d'habillemens
Conformes à l'horrible fête
Que l'impie Aman nous apprête.
TOUT LE CHŒUR.
Arrachons, déchirons tous ces vains ornemens
Qui parent notre tête.
UNE ISRAELITE.
Quel carnage de toutes parts!
On égorge à la fois les enfants, les vieillards,
Et la sœur & le frere,
Et la fille & la mere,
Le fils dans les bras de son pere.
Que de corps entassés! que de membres épars
Privés de sépulture!
Grand Dieu ! tes saints sont la pâture
Des tigres & des léopards !
UNE DES PLUS JEUNES ISRAELITES.
Hélas! si jeune encore,
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur ?
Ma vie à peine a commencé d'éclore.
Je tomberai comme une fleur
Qui n'a vu qu'une aurore.
Hélas ! si jeune encore,

Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur ?

UNE AUTRE.

Des offenses d'autrui malheureuses victimes,
Que nous servent, hélas! ces regrets superflus?
Nos peres ont péché, nos peres ne sont plus,
Et nous portons la peine de leurs crimes.

TOUT LE CHŒUR.

Le Dieu que nous servons est le Dieu des combats.
Non, non, il ne souffrira pas
Qu'on égorge ainsi l'innocence.

UNE ISRAELITE *seule.*

Hé quoi, diroit l'impiété,
Où donc est-il ce Dieu si redouté,
Dont Israël nous vantoit la puissance ?

UNE AUTRE.

Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux,
Frémissez, peuples de la terre;
Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux
Est le seul qui commande aux Cieux.
Ni les éclairs, ni le tonnerre
N'obéissent point à vos Dieux.

UNE AUTRE.

Il renverse l'audacieux.

UNE AUTRE.

Il prend l'humble sous sa défense.

TOUT LE CHŒUR.

Le Dieu que nous servons est le Dieu des combats.
Non, non, il ne souffrira pas
Qu'on égorge ainsi l'innocence.

DEUX ISRAELITES.

O Dieu, que la gloire couronne!
Dieu, que la lumiere environne!

Qui vole ſur l'aile des vents,
Et dont le trône eſt porté par les Anges !

DEUX AUTRES DES PLUS JEUNES

Dieu ! qui veux bien que de ſimples enfants
Avec eux chantent tes louanges !

TOUT LE CHŒUR.

Tu vois nos preſſans dangers.
Donne à ton nom la victoire.
Ne ſouffre point que ta gloire
Paſſe à des Dieux étrangers.

UNE ISRAELITE *ſeule*

Arme-toi. Viens nous défendre.
Deſcends, tel qu'autrefois la mer te vit deſcendre.
Que les méchans apprennent aujourd'hui
A craindre ta colere.
Qu'ils ſoient comme la poudre, & la paille légere
Que le vent chaſſe devant lui.

TOUT LE CHŒUR.

Tu vois nos preſſans dangers.
Donne à ton nom la victoire.
Ne ſouffre point que ta gloire
Paſſe à des Dieux étrangers.



ACTE II.

Le Théâtre représente la chambre où est le trône d'Assuérus.

SCENE PREMIERE.

AMAN, HYDASPE.

AMAN.

HE quoi, lorsque le jour ne commence qu'à luire,
Dans ce lieu redoutable oses-tu m'introduire?

HYDASPE.

Vous sçavez qu'on s'en peut reposer sur ma foi;
Que ces portes, Seigneur, n'obéissent qu'à moi.
Venez. Par-tout ailleurs on pourroit nous entendre.

AMAN.

Quel est donc le secret que tu me veux apprendre?

HYDASPE.

Seigneur, de vos bienfaits mille fois honoré,
Je me souviens toûjours que je vous ai juré
D'exposer à vos yeux par des avis sinceres,
Tout ce que ce Palais renferme de mysteres.
Le Roi d'un noir chagrin paroît enveloppé.
Quelque songe effrayant cette nuit l'a frappé.
Pendant que tout gardoit un silence paisible,
Sa voix s'est faite entendre avec un cri terrible.

J'ai couru. Le désordre étoit dans ses discours.
Il s'est plaint d'un péril qui menaçoit ses jours.
Il parloit d'ennemi, de ravisseur farouche.
Même le nom d'Esther est sorti de sa bouche.
Il a dans ces horreurs passé toute la nuit.
Enfin, las d'appeller un sommeil qui le fuit,
Pour écarter de lui ces images funebres,
Il s'est fait apporter ces annales célebres,
Où les faits de son regne avec soin amassés,
Par de fidelles mains chaque jour sont tracés.
On y conserve écrits le service & l'offense,
Monumens éternels d'amour & de vengeance.
Le Roi que j'ai laissé plus calme dans son lit,
D'une oreille attentive écoute ce récit.

AMAN.

De quel temps de sa vie a-t-il choisi l'histoire?

HYDASPE.

Il revoit tous ces temps si remplis de sa gloire,
Depuis le fameux jour qu'au trône de Cyrus,
Le choix du sort plaça l'heureux Assuérus.

AMAN.

Ce songe, Hydaspe, est donc sorti de son idée?

HYDASPE.

Entre tous les devins fameux dans la Chaldée,
Il a fait assembler ceux qui sçavent le mieux
Lire en un songe obscur les volontés des Cieux.
Mais quel trouble vous-même aujourd'hui vous agite?
Votre ame, en m'écoutant, paroît toute interdite.
L'heureux Aman a-t-il quelques secrets ennuis?

AMAN.

Peux-tu le demander dans la place où je suis?

Haï, craint, envié, souvent plus misérable
Que tous les malheureux que mon pouvoir accable!

HYDASPE.

Hé, qui jamais du Ciel eut des regards plus doux?
Vous voyez l'Univers prosterné devant vous.

AMAN.

L'Univers? Tous les jours un homme... un vil esclave,
D'un front audacieux me dédaigne & me brave.

HYDASPE.

Quel est cet ennemi de l'Etat & du Roi?

AMAN.

Le nom de Mardochée est-il connu de toi?

HYDASPE.

Qui? Ce chef d'une race abominable, impie?

AMAN.

Oui, lui-même.

HYDASPE.

Hé, Seigneur, d'une si belle vie
Un si foible ennemi peut il troubler la paix?

AMAN.

L'insolent devant moi ne se courba jamais.
En vain de la faveur du plus grand des Monarques,
Tout révére à genoux les glorieuses marques.
Lorsque d'un saint respect tous les Persans touchés,
N'osent lever leurs fronts à la terre attachés,
Lui, fierement assis, & la tête immobile,
Traite tous ces honneurs d'impiété servile,
Présente à mes regards un front séditieux,
Et ne daigneroit pas au moins baisser les yeux.

Du Palais cependant il aſſiége la porte.
A quelque heure que j'entre, Hydaſpe, ou que je
ſorte,
Son viſage odieux m'afflige, & me pourſuit,
Et mon eſprit troublé le voit encor la nuit.
Ce matin j'ai voulu devancer la lumiere,
Je l'ai trouvé couvert d'une affreuſe pouſſiere;
Revêtu de lambeaux, tout pâle : Mais ſon œil
Conſervoit ſous la cendre encor le même orgueil.
D'où lui vient, cher ami, cette impudente au-
dace?
Toi, qui dans ce Palais vois tout ce qui ſe paſſe,
Crois-tu que quelque voix oſe parler pour lui?
Sur quel roſeau fragile a-t-il mis ſon appui?

HYDASPE.

Seigneur, vous le ſçavez, ſon avis ſalutaire
Découvrit de Tharès le complot ſanguinaire.
Le Roi promit alors de le récompenſer;
Le Roi depuis ce temps paroît n'y plus penſer.

AMAN.

Non, il faut à tes yeux dépouiller l'artifice.
J'ai ſçu de mon deſtin corriger l'injuſtice.
Dans les mains des Perſans jeune enfant apporté;
Je gouverne l'Empire où je fus acheté.
Mes richeſſes, des Rois égalent l'opulence.
Environné d'enfants, ſoutiens de ma puiſſance,
Il ne manque à mon front que le bandeau Royal.
Cependant, (des mortels aveuglement fatal!)
De cet amas d'honneurs la douceur paſſagere
Fait ſur mon cœur à peine une atteinte légere.
Mais Mardochée aſſis aux portes du Palais,
Dans ce cœur malheureux enfonce mille traits;

Et toute ma grandeur me devient insipide,
Tandis que le soleil éclaire ce perfide.

HYDASPE.

Vous serez de sa vue affranchi dans dix jours.
La Nation entiere est promise aux vautours.

AMAN.

Ah! que ce temps est long à mon impatience!
C'est lui, je te veux bien confier ma vengeance,
C'est lui, qui devant moi refusant de ployer,
Les a livrés au bras qui les va foudroyer.
C'étoit trop peu pour moi d'une telle victime.
La vengeance trop foible attire un second crime.
Un homme tel qu'Aman, lorsqu'on l'ose irriter,
Dans sa juste fureur ne peut trop éclater.
Il faut des châtimens dont l'Univers frémisse;
Qu'on tremble en comparant l'offense & le supplice;
Que les peuples entiers dans le sang soient noyés.
Je veux qu'on dise un jour aux siecles effrayés:
Il fut des Juifs, il fut une insolente race;
Répandus sur la terre, ils en couvroient la face.
Un seul osa d'Aman attirer le courroux;
Aussi-tôt de la terre ils disparurent tous.

HYDASPE.

Ce n'est donc pas, Seigneur, le sang Amalécite,
Dont la voix à les perdre en secret vous excite?

AMAN.

Je sçais que descendu de ce sang malheureux,
Une éternelle haine a dû m'armer contr'eux;
Qu'ils firent d'Amalec un indigne carnage;
Que, jusqu'aux vils troupeaux, tout éprouva leur rage;

Qu'un déplorable reste à peine fut sauvé.
Mais, crois-moi, dans le rang où je suis élevé;
Mon ame à ma grandeur toute entiere attachée,
Des intérêts du sang est foiblement touchée.
Mardochée est coupable; & que faut-il de plus?
Je prévins donc contre eux l'esprit d'Assuérus.
J'inventai des couleurs. J'armai la Calomnie.
J'intéressai sa gloire; il trembla pour sa vie.
Je les peignis puissans, riches, séditieux;
Leur Dieu même ennemi de tous les autres Dieux.
Jusqu'à quand souffre-t-on que ce peuple respire,
Et d'un culte profane infecte votre Empire?
Etrangers dans la Perse, à nos loix opposés,
Du reste des humains ils semblent divisés;
N'aspirent qu'à troubler le repos où nous sommes;
Et détestés par-tout, détestent tous les hommes.
Prévenez, punissez leurs insolens efforts.
De leur dépouille enfin grossissez vos trésors.
Je dis, & l'on me crut. Le Roi dès l'heure même
Mit dans ma main le sceau de son pouvoir suprême.
Assure, me dit-il, le repos de ton Roi.
Va, perds ces malheureux; leur dépouille est à toi.
Toute la Nation fut ainsi condamnée.
Du carnage avec lui je réglai la journée.
Mais de ce traitre enfin le trépas différé
Fait trop souffrir mon cœur de son sang altéré;
Un je ne sçais quel trouble empoisonne ma joie.
Pourquoi dix jours encor faut-il que je le voie?

HYDASPE

Et ne pouvez-vous pas d'un mot l'exterminer?
Dites au Roi, Seigneur, de vous l'abandonner.

AMAN.

Je viens pour épier le moment favorable.
Tu connois comme moi ce Prince inexorable.
Tu ſçais combien terrible en ſes ſoudains tranſports,
De nos deſſeins ſouvent il rompt tous les reſſorts.
Mais à me tourmenter ma crainte eſt trop ſubtile.
Mardochée à ſes yeux eſt une ame trop vile.

HYDASPE.

Que tardez-vous? Allez, & faites promptement
Elever de ſa mort le honteux inſtrument.

AMAN.

J'entends du bruit, je ſors. Toi, ſi le Roi m'appelle.

HYDASPE.

Il ſuffit.

SCENE II.

ASSUERUS, HYDASPE, ASAPH, *ſuite d'Aſſuérus.*

ASSUERUS.

Ainſi donc, ſans cet avis fidele,
Deux traîtres dans ſon lit aſſaſſinoient leur Roi?
Qu'on me laiſſe, & qu'Aſaph ſeul demeure avec moi.

SCENE III.

ASSUERUS *assis sur son trône*, ASAPH.

ASSUERUS.

JE veux bien l'avouer. De ce couple perfide
J'avois presque oublié l'attentat parricide,
Et j'ai pâli deux fois au terrible récit
Qui vient d'en retracer l'image à mon esprit.
Je vois de quel succès leur fureur fut suivie,
Et que dans les tourmens ils laisserent la vie.
Mais ce sujet zélé, qui d'un œil si subtil
Sçut de leur noir complot développer le fil,
Qui me montra sur moi leur main déjà levée,
Enfin par qui la Perse avec moi fut sauvée,
Quel honneur pour sa foi, quel prix a-t-il reçu?

ASAPH.

On lui promit beaucoup, c'est tout ce que j'ai sçu.

ASSUERUS.

O d'un trop grand service oubli trop condamnable!
Des embarras du trône effet inévitable!
De soins tumultueux un Prince environné,
Vers de nouveaux objets est sans cesse entrainé.
L'avenir l'inquiéte, & le présent le frappe.
Mais plus prompt que l'éclair le passé nous échappe;
Et de tant de mortels à toute heure empressés
A nous faire valoir leurs soins intéressés,

Il ne s'en trouve point, qui touchés d'un vrai zele,
Prennent à notre gloire un intérêt fidele,
Du mérite oublié nous fasse souvenir,
Trop prompts à nous parler de ce qu'il faut punir.
Ah! que plutôt l'injure échappe à ma vengeance,
Qu'un si rare bienfait à ma reconnoissance!
Et qui voudroit jamais s'exposer pour son Roi?
Ce mortel, qui montra tant de zele pour moi,
Vit-il encore?

ASAPH.

Il voit l'astre qui nous éclaire.

ASSUERUS.

Et que n'a-t-il plutôt demandé son salaire?
Quel pays reculé le cache à mes bienfaits?

ASAPH.

Assis le plus souvent aux portes du Palais,
Sans se plaindre de vous ni de sa destinée,
Il y traîne, Seigneur, sa vie infortunée.

ASSUERUS.

Et je dois d'autant moins oublier la vertu,
Qu'elle-même s'oublie. Il se nomme, dis-tu?

ASAPH.

Mardochée est le nom que je viens de vous lire.

ASSUERUS.

Et son pays?

ASAPH.

Seigneur, puisqu'il faut vous le dire,
C'est un de ces Captifs à périr destinés,
Des rives du Jourdain sur l'Euphrate amenés.

ASSUERUS.

Il est donc Juif? O Ciel! Sur le point que la vie
Par mes propres sujets m'alloit être ravie,

Un Juif rend par ses soins leurs efforts impuissans ?
Un Juif m'a préservé du glaive des Persans ?
Mais, puisqu'il m'a sauvé, quel qu'il soit, il n'im-
porte.
Holà, quelqu'un.

SCENE IV.

ASSUERUS, HYDASPE, ASAPH.

HYDASPE.

Seigneur.

ASSUERUS.

Regarde à cette porte.
Vois, s'il s'offre à tes yeux quelque Grand de ma
Cour.

HYDASPE.

Aman à votre porte a devancé le jour.

ASSUERUS.

Qu'il entre. Ses avis m'éclaireront peut-être.

SCENE V.

ASSUERUS, AMAN, HYDASPE, ASAPH.

ASSUERUS.

Approche, heureux appui du trône de ton
maître,

Ame de mes conseils, & qui seul tant de fois,
Du sceptre dans ma main a soulagé le poids.
Un reproche secret embarrasse mon ame.
Je sçais combien est pur le zele qui t'enflamme.
Le mensonge jamais n'entra dans tes discours,
Et mon intérêt seul est le but où tu cours.
Dis-moi donc. Que doit faire un Prince magnanime
Qui veut combler d'honneurs un sujet qu'il estime?
Par quel gage éclatant, & digne d'un grand Roi,
Puis-je récompenser le mérite & la foi?
Ne donne point de borne à ma reconnoissance.
Mesure tes conseils sur ma vaste puissance.

AMAN, *bas à part.*

C'est pour toi-même, Aman, que tu vas prononcer,
Et quel autre que toi, peut-on récompenser?

ASSUERUS.

Que penses-tu?

AMAN.

Seigneur, je cherche, j'envisage
Des Monarques Persans la conduite & l'usage.
Mais à mes yeux envain je les rappelle tous,
Pour vous régler sur eux, que sont-ils près de vous?
Votre regne aux Neveux doit servir de modele.
Vous voulez d'un sujet reconnoître le zele.
L'honneur seul peut flatter un esprit généreux.
Je voudrois donc, Seigneur, que ce mortel heureux,
De la pourpre aujourd'hui paré comme vous-même,

Et portant sur le front le sacré diadême,
Sur un de vos coursiers pompeusement orné,
Aux yeux de vos sujets dans Suze fut mené ;
Que pour comble de gloire, & de magnificence,
Un Seigneur éminent en richesse, en puissance,
Enfin de votre Empire après vous le premier,
Par la bride guidat son superbe coursier ;
Et lui-même marchant en habits magnifiques,
Criat à haute voix dans les places publiques :
Mortels, prosternez-vous. C'est ainsi que le Roi
Honore le mérite, & couronne la foi.

ASSUERUS.

Je vois que la sagesse elle-même t'inspire,
Avec mes volontés ton sentiment conspire.
Va, ne perds point de temps. Ce que tu m'as dicté,
Je veux de point en point qu'il soit exécuté.
La vertu dans l'oubli ne sera plus cachée.
Aux portes du Palais prends le Juif Mardochée,
Celui que je prétends honorer aujourd'hui.
Ordonne son triomphe, & marche devant lui.
Que Suze par ta voix de son nom retentisse,
Et fais à son aspect que tout genou fléchisse.
Sortez tous.

AMAN, *à part.*

Dieux!



SCENE

SCENE VI.

ASSUERUS *seul.*

Le prix est sans doute inoui.
Jamais d'un tel bonheur un sujet n'a joui.
Mais, plus la récompense est grande & glorieuse,
Plus même de ce Juif la race est odieuse;
Plus j'assure ma vie, & montre avec éclat
Combien Assuérus redoute d'être ingrat.
On verra l'innocent discerné du coupable.
Je n'en perdrai pas moins ce peuple abominable.
Leurs crimes...

SCENE VII.

ASSUERUS, ESTHER, *s'appuyant sur Elise: quatre Israëlites soutiennent sa robe*, ELISE, THAMAR, UNE PARTIE DU CHŒUR.

ASSUERUS.

Sans mon ordre on porte ici ses pas?
Quel mortel insolent vient chercher le trépas?
Gardes. C'est vous, Esther? Quoi, sans être attendue?

ESTHER.

Mes filles, soutenez votre Reine éperdue.
Je me meurs. (*Elle tombe évanouie.*)

ASSUERUS.

Dieux puiſſans! quelle étrange pâleur
De ſon teint tout-à-coup efface la couleur!
Eſther, que craignez-vous? Suis-je pas votre frere?
Eſt-ce pour vous qu'eſt fait un ordre ſi ſévere?
Vivez. Le ſceptre d'or, que vous tend cette main,
Pour vous de ma clémence eſt un gage certain.

ESTHER.

Quelle voix ſalutaire ordonne que je vive,
Et rappelle en mon ſein mon ame fugitive?

ASSUERUS.

Ne connoiſſez-vous pas la voix de votre époux?
Encore un coup, vivez, & revenez à vous.

ESTHER.

Seigneur, je n'ai jamais contemplé qu'avec crainte
L'auguſte Majeſté ſur votre front empreinte.
Jugez combien ce front irrité contre moi,
Dans mon ame troublée a dû jetter d'effroi.
Sur ce Trône ſacré, qu'environne la foudre,
J'ai cru vous voir tout prêt à me réduire en poudre.
Helas! ſans friſſonner, quel cœur audacieux
Soutiendroit les éclairs qui partoient de vos yeux?
Ainſi du Dieu vivant la colere étincelle...

ASSUERUS.

O ſoleil! o flambeau de lumiere immortelle!
Je me trouble moi-même, & ſans fremiſſement
Je ne puis voir ſa peine & ſon ſaiſiſſement.
Calmez, Reine, calmez la frayeur qui vous preſſe.
Du cœur d'Aſſuérus ſouveraine maîtreſſe,
Eprouvez ſeulement ſon ardente amitié.
Faut-il de mes Etats vous donner la moitié?

ESTHER.

Hé, se peut-il qu'un Roi craint de la terre entiere,
Devant qui tout fléchit, & baise la poussiere,
Jette sur son esclave un regard si serein,
Et m'offre sur son cœur un pouvoir souverain?

ASSUERUS.

Croyez-moi, chere Esther, ce sceptre, cet Empire,
Et ces profonds respects que la terreur inspire,
A leur pompeux éclat mêlent peu de douceur,
Et fatiguent souvent leur triste possesseur.
Je ne trouve qu'en vous je ne sçais quelle grace
Qui me charme toûjours, & jamais ne me lasse.
De l'aimable vertu doux & puissans attraits!
Tout respire en Esther l'innocence & la paix.
Du chagrin le plus noir elle écarte les ombres,
Et fait des jours sereins de mes jours les plus sombres.
Que dis-je? Sur ce trône assis auprès de vous,
Des astres ennemis j'en crains moins le courroux,
Et crois que votre front prête à mon diadême
Un éclat qui le rend respectable aux Dieux même.
Osez donc me répondre, & ne me cachez pas
Quel sujet important conduit ici vos pas.
Quel intérêt, quels soins vous agitent, vous pressent?
Je vois qu'en m'écoutant vos yeux au Ciel s'adressent.
Parlez. De vos desirs le succès est certain,
Si ce succès dépend d'une mortelle main.

ESTHER.

O bonté qui m'assure autant qu'elle m'honore!
Un intérêt pressant veut que je vous implore.

J'attends ou mon malheur, ou ma félicité,
Et tout dépend Seigneur, de vôtre volonté.
Un mot de votre bouche, en terminant mes peines,
Peut rendre Esther heureuse entre toutes les Reines.

ASSUERUS.

Ah! que vous enflammez mon desir curieux!

ESTHER.

Seigneur, si j'ai trouvé grace devant vos yeux,
Si jamais à mes vœux vous futes favorable,
Permettez avant tout qu'Esther puisse à sa table
Recevoir aujourd'hui son souverain Seigneur,
Et qu'Aman soit admis à cet excès d'honneur.
J oserai devant lui rompre ce grand silence,
Et j'ai, pour m'expliquer, besoin de sa présence.

ASSUERUS.

Dans quelle inquiétude, Esther, vous me jettez!
Toutefois qu'il soit fait comme vous souhaitez.
(à ceux de sa suite)
Vous, que l'on cherche Aman, & qu'on lui fasse entendre
Qu'invité chez la Reine il ait soin de s'y rendre.

SCENE VIII.

ASSUERUS, ESTHER, ELISE, THAMAR, HYDASPE, UNE PARTIE DU CHŒUR.

HYDASPE.

LEs sçavans Chaldéens par votre ordre appellés,

Dans cet appartement, Seigneur, font affemblés.

ASSUERUS.

Princeffe, un fonge étrange occupe ma penfée.
Vous-même en leur réponfe êtes intéreffée.
Venez, derriere un voile écoutant leurs difcours,
De vos propres clartés me prêter le fecours.
Je crains pour vous, pour moi, quelque ennemi
perfide.

ESTHER.

Suis-moi, Thamar. Et vous, troupe jeune &
timide,
Sans craindre ici les yeux d'une profane Cour,
A l'abri de ce trône, attendez mon retour.

SCENE IX.

Cette Scene eft partie déclamée, & partie chantée.

ELISE, UNE PARTIE DU CŒUR.

ELISE.

QUe vous femble, mes fœurs, de l'état où
nous fommes?
D'Efther, d'Aman, qui le doit emporter?
Eft-ce Dieu, font ce les hommes,
Dont les œuvres vont éclater?
Vous avez vu quelle ardente colere
Allumoit de ce Roi le vifage févere.

UNE ISRAELITE.

Des éclairs de fes yeux l'œil étoit ébloui.

UNE AUTRE.

Et fa voix m'a paru comme un tonnerre horrible.

ELISE.

Comment ce courroux fi terrible
En un moment s'eft-il évanoui?

UNE ISRAELITE *chante.*

Un moment a changé ce courage inflexible.
Le lion rugiffant eft un agneau paifible.
Dieu, notre Dieu, fans doute, a verfé dans fon cœur
Cet efprit de douceur.

LE CHŒUR.

Dieu, notre Dieu, fans doute, a verfé dans fon cœur
Cet efprit de douceur.

LA MEME ISRAELITE *chante.*

Tel qu'un ruiffeau docile
Obéit à la main qui détourne fon cours,
Et laiffant de fes eaux partager le fecours,
Va rendre tout un champ fertile;
Dieu! de nos volontés arbitre fouverain,
Le cœur des Rois eft ainfi dans ta main.

ELISE.

Ah! que je crains, mes fœurs, les funeftes nuages
Qui de ce Prince obfcurciffent les yeux!
Comme il eft aveuglé du culte de fes Dieux!

UNE ISRAELITE.

Il n'attefte jamais que leurs noms odieux.

UNE AUTRE.

Aux feux inanimés, dont fe parent les Cieux;
Il rend de profanes hommages.

UNE AUTRE.

Tout fon Palais eft plein de leurs images.

LE CHŒUR *chante.*

Malheureux! vous quittez le Maître des humains,
Pour adorer l'ouvrage de vos mains.

UNE ISRAELITE *chante.*

Dieu d'Iſraël, diſſipe enfin cette ombre.
Des larmes de tes Saints quand ſeras-tu touché?
Quand ſera le voile arraché,
Qui ſur tout l'Univers jette une nuit ſi ſombre?
Dieu d'Iſraël, diſſipe enfin cette ombre.
Juſqu'à quand ſeras-tu caché?

UNE DES PLUS JEUNES ISRAELITES

Parlons plus bas, mes ſœurs. Ciel! ſi quelque infidelle
Ecoutant nos diſcours nous alloit déceler!

ELISE.

Quoi, Fille d'Abraham, une crainte mortelle
Semble déjà vous faire chanceler!
Hé, ſi l'impie Aman dans ſa main homicide,
Faiſant luire à vos yeux un glaive menaçant,
A blaſphêmer le nom du Tout puiſſant
Vouloit forcer votre bouche timide!

UNE AUTRE ISRAELITE.

Peut-être Aſſuérus frémiſſant de courroux,
Si nous ne courbons les genoux
Devant une muette Idole,
Commandera qu'on nous immole,
Chere ſœur, que choiſiriez-vous?

LA JEUNE ISRAELITE.

Moi! je pourrois trahir le Dieu que j'aime;
J'adorerois un Dieu ſans force, & ſans vertu,
Reſte d'un tronc par les vents abattu,
Qui ne peut ſe ſauver lui-même?

LE CHŒUR *chante.*

Dieux impuissans! Dieux sourds! tous ceux qui vous implorent,
Ne feront jamais entendus.
Que les Démons, & ceux qui les adorent,
Soient à jamais détruits & confondus.

UNE ISRAELITE *chante.*

Que ma bouche & mon cœur, & tout ce que je suis,
Rendent honneur au Dieu qui m'a donné la vie,
Dans les craintes, dans les ennuis,
En ses bontés mon ame se confie.
Veut-il par mon trépas que je le glorifie?
Que ma bouche & mon cœur, & tout ce que je suis,
Rendent honneur au Dieu qui m'a donné la vie?

ELISE.

Je n'admirai jamais la gloire de l'impie.

UNE AUTRE ISRAELITE.

Au bonheur du méchant qu'un autre porte envie.

ELISE.

Tous ses jours paroissent charmans.
L'or éclate en ses vêtemens.
Son orgueil est sans borne ainsi que sa richesse.
Jamais l'air n'est troublé de ses gémissemens.
Il s'endort, il s'éveille au son des instrumens.
Son cœur nage dans la mollesse.

UNE AUTRE ISRAELITE.

Pour comble de prospérité,
Il espére revivre en sa postérité;
Et d'enfans à sa table une riante troupe
Semble boire avec lui la joie à pleine coupe.

(*tout le reste est chanté.*)

LE CHŒUR.

Heureux, dit-on, le peuple floriſſant
Sur qui ces biens coulent en abondance!
Plus heureux le peuple innocent
Qui dans le Dieu du Ciel a mis ſa confiance!

UNE ISRAELITE *ſeule.*

Pour contenter ſes frivoles deſirs,
L'homme inſenſé vainement ſe conſume.
Il trouve l'amertume
Au milieu des plaiſirs.

UNE AUTRE *ſeule.*

Le bonheur de l'impie eſt toûjours agité.
Il erre à la merci de ſa propre inconſtance.
Ne cherchons la félicité
Que dans la paix & l'innocence.

LA MEME, *avec une autre.*

O douce paix!
O lumiere éternelle!
Beauté toûjours nouvelle!
Heureux le cœur épris de tes attraits!
O douce paix!
O lumiere éternelle!
Heureux le cœur qui ne te perd jamais!

LE CHŒUR.

O douce paix!
O lumiere éternelle!
Beauté toûjours nouvelle!
O douce paix!
Heureux le cœur qui ne te perd jamais!

LA MEME *ſeule.*

Nulle paix pour l'impie. Il la cherche, elle fuit;
Et le calme en ſon cœur ne trouve point de place.

Le glaive au-dehors le pourſuit.
Le remord au-dedans le glace.

UNE AUTRE.

La gloire des méchans en un moment s'éteint.
L'affreux tombeau pour jamais les dévore.
Il n'en eſt pas ainſi de celui qui te craint,
Il renaîtra, mon Dieu! plus brillant que l'aurore.

LE CHŒUR.

O douce paix!
Heureux le cœur qui ne te perd jamais!

ELISE *ſans chanter.*

Mes ſœurs, j'entends du bruit dans la chambre prochaine.
On nous appelle, allons rejoindre notre Reine.

ACTE III.

Le Théâtre repréſente les Jardins d'Eſther, & un des côtés du Salon où ſe fait le feſtin.

SCENE PREMIERE.

AMAN, ZARES.

ZARES.

C'Eſt donc ici d'Eſther le ſuperbe jardin,
Et ce ſalon pompeux eſt le lieu du feſtin?
Mais, tandis que la porte en eſt encor fermée,
Ecoutez les conſeils d'une épouſe alarmée.
Au nom du ſacré nœud qui me lie avec vous,

Diſſimulez, Seigneur, cet aveugle courroux.
Eclairciſſez ce front où la triſteſſe eſt peinte.
Les Rois craignent ſur-tout le reproche & la plainte.
Seul entre tous les Grands par la Reine invité,
Reſſentez donc auſſi cette félicité.
Si le mal vous aigrit, que le bienfait vous touche;
Je l'ai cent fois appris de votre propre bouche;
Quiconque ne ſçait pas dévorer un affront,
Ni de fauſſes couleurs ſe déguiſer le front,
Loin de l'aſpect des Rois, qu'il s'écarte, qu'il fuie.
Il eſt des contre-temps qu'il faut qu'un ſage eſſuie.
Souvent avec prudence un outrage enduré,
Aux honneurs les plus hauts a ſervi de degré.

AMAN.

O douleur! ô ſupplice affreux à la penſée!
O honte! qui jamais ne peut être effacée!
Un exécrable Juif, l'opprobre des humains,
S'eſt donc vu de la pourpre habillé par mes mains
C'eſt peu qu'il ait ſur moi remporté la victoire;
Malheureux, j'ai ſervi de héraut à ſa gloire!
Le traître, il inſultoit à ma confuſion!
Et tout le peuple même avec dériſion,
Obſervant la rougeur qui couvroit mon viſage,
De ma chûte certaine en tiroit le préſage.
Roi cruel, ce ſont-là les jeux où tu te plais!
Te ne m'as prodigué tes perfides bienfaits
Que pour me faire mieux ſentir ta tyrannie,
Et m'accabler enfin de plus d'ignominie.

ZARES.

Pourquoi juger ſi mal de ſon intention?
Il croit récompenſer une bonne action.

Ne faut-il pas, Seigneur, s'étonner au contraire,
Qu'il en ait si long-temps differé le salaire?
Du reste il n'a rien fait que par votre conseil.
Vous-même avez dicté tout ce triste appareil.
Vous êtes après lui le premier de l'Empire.
Sçait-il toute l'horreur que ce Juif vous inspire?

AMAN.

Il sçait qu'il me doit tout, & que pour sa grandeur
J'ai foulé sous les pieds, remords, crainte, pudeur;
Qu'avec un cœur d'airain exerçant sa puissance,
J'ai fait taire les loix & gémir l'innocence;
Que pour lui des Persans bravant l'aversion,
J'ai chéri, j'ai cherché la malédiction;
Et pour prix de ma vie à leur haine opposée,
Le barbare aujourd'hui m'expose à leur risée.

ZARES.

Seigneur, nous sommes seuls. Que sert de se flatter?
Ce zele que pour lui vous fites éclater,
Ce soin d'immoler tout à son pouvoir suprême,
Entre nous, avoient-ils d'autre objet que vous-même?
Et sans chercher plus loin tous ces Juifs désolés,
N'est-ce pas à vous seul que vous les immolez?
Et ne craignez-vous point que quelque avis funeste...
Enfin, la Cour nous hait, le peuple nous déteste.
Ce Juif même, il le faut confesser, malgré moi,
Ce Juif comblé d'honneurs me cause quelque effroi.
Les malheurs sont souvent enchaînés l'un à l'autre,
Et sa race toûjours fut fatale à la vôtre.

De ce léger affront ſongez à profiter.
Peut-être la fortune eſt prête à vous quitter.
Aux plus affreux excès ſon inconſtance paſſe.
Prévenez ſon caprice avant qu'elle ſe laſſe.
Où tendez-vous plus haut? Je frémis quand je vois
Les abymes profonds qui s'offrent devant moi.
La chûte déſormais ne peut être qu'horrible.
Oſez chercher ailleurs un deſtin plus paiſible.
Regagnez l'Helleſpont, & ces bords écartés
Où vos aïeux errans jadis furent jettés,
Lorſque des Juifs contre eux la vengeance allumée,
Chaſſa tout Amalec de la triſte Idumée.
Aux malices du ſort enfin dérobez-vous.
Nos plus riches tréſors marcheront devant nous.
Vous pouvez du départ me laiſſer la conduite.
Sur-tout de vos enfans j'aſſurerai la fuite.
N'ayez ſoin cependant que de diſſimuler.
Contente, ſur vos pas vous me verrez voler.
La mer la plus terrible & la plus orageuſe
Eſt plus ſûre pour nous que cette Cour trompeuſe.
Mais à grands pas vers vous je vois quelqu'un marcher;
C'eſt Hydaſpe.

SCENE II.

AMAN, ZARES, HYDASPE.

HYDASPE.

SEigneur, je courois vous chercher.
Votre abſence en ces lieux ſuſpend toute la joie;

Et pour vous y conduire Aſſuérus m'envoie.

AMAN.

Et Mardochée eſt-il auſſi de ce feſtin?

HYDASPE.

A la table d'Eſther portez-vous ce chagrin?
Quoi, toûjours de ce Juif l'image vous déſole?
Laiſſez-le s'applaudir d'un triomphe frivole.
Croit-il d'Aſſuérus éviter la rigueur?
Ne poſſédez-vous pas ſon oreille & ſon cœur?
On a payé le zele, on punira le crime,
Et l'on vous a, Seigneur, orné votre victime.
Je me trompe, ou vos veux par Eſther ſecondés,
Obtiendront plus encor que vous ne demandez.

AMAN.

Croirai-je le bonheur que ta bouche m'annonce?

HYDASPE.

J'ai des ſçavans devins entendu la réponſe.
Ils diſent que la main d'un perfide étranger,
Dans le ſang de la Reine eſt prête à ſa plonger;
Et le Roi, qui ne ſçait où trouver ce coupable,
N'impute qu'aux ſeuls Juifs ce projet déteſtable.

AMAN.

Oui, ce ſont, cher ami, des monſtres furieux.
Il faut craindre ſur-tout leur chef audacieux.
La terre avec horreur dès long-temps les endure;
Et l'on n'en peut trop-tôt délivrer la nature.
Ah! je reſpire enfin. Chere Zarés, adieu.

HYDASPE.

Les compagnes d'Eſther s'avancent vers ce lieu.
Sans doute leur concert va commencer la fête.
Entrez, & recevez l'honneur qu'on vous apprête.

SCENE III.

ELISE, LE CHŒUR.

Ceci se récite sans chant.

UNE DES ISRAELITES.

C'Est Aman.

UNE AUTRE.

C'est lui-même, & j'en frémis, ma sœur.

LA PREMIERE.

Mon cœur de crainte & d'horreur se resserre.

L'AUTRE.

C'est d'Israël le superbe oppresseur.

LA PREMIERE.

C'est lui qui trouble la terre.

ELISE.

Peut-on en le voyant ne le connoître pas?
L'orgueil & le dedain sont peints sur son visage.

UNE ISRAELITE.

On lit dans ses regards sa fureur & sa rage.

UNE AUTRE.

Je croyois voir marcher la mort devant ses pas.

UNE DES PLUS JEUNES.

Je ne sçais si ce tigre a reconnu sa proie;
Mais, en nous regardant, mes sœurs, il m'a semblé
Qu'il avoit dans les yeux une barbare joie,
Dont tout mon sang est encore troublé.

ELISE.

Que ce nouvel honneur va croître son audace!
Je le vois, mes sœurs, je le vois.
A la table d'Esther, l'insolent près du Roi,
A déjà pris sa place.

UNE DES ISRAELITES.

Ministres du festin, de grace, dites-nous,
Quel mets à ce cruel, quel vin préparez-vous?

UNE AUTRE.

Le sang de l'Orphelin.

UNE TROISIEME.

Les pleurs des misérables.

LA SECONDE.

Sont ses mets les plus agréables.

LA TROISIEME.

C'est son breuvage le plus doux.

ELISE.

Cheres sœurs, suspendez la douleur qui vous presse.
Chantons, on nous l'ordonne; & que puissent nos chants,
Du cœur d'Assuérus adoucir la rudesse,
Comme autrefois David par ses accords touchans,
Calmoit d'un Roi jaloux la sauvage tristesse.

(*tout le reste de cette Scene est chanté*)

UNE ISRAELITE.

Que le peuple est heureux,
Lorsqu'un Roi généreux,
Craint dans tout l'Univers, veut encore qu'on l'aime!
Heureux le peuple! heureux le Roi lui-même!

TOUT LE CHŒUR.

O repos! ô tranquillité!

O d'un

O d'un parfait bonheur, assurance éternelle!
Quand la suprême autorité,
Dans ses conseils a toûjours auprès d'elle,
La justice, & la vérité!

(Ces quatre stances sont chantées alternativement par une voix seule, & par le Chœur.)

UNE ISRAELITE.

Rois, chassez la calomnie;
Ses criminels attentats,
Des plus paisibles Etats
Troublent l'heureuse harmonie.

Sa fureur de sang avide,
Poursuit par-tout l'innocent.
Rois, prenez soin de l'absent
Contre sa langue homicide.

De ce monstre si farouche
Craignez la feinte douceur.
La vengeance est dans son cœur,
Et la piété dans sa bouche.

La fraude adroite & subtile
Seme de fleurs son chemin.
Mais sur ses pas vient enfin
Le repentir inutile.

UNE ISRAELITE *seule.*

D'un souffle l'Aquilon écarte les nuages,
Et chasse au loin la foudre & les orages.
Un Roi sage, ennemi du langage menteur,
Ecarte d'un regard le perfide imposteur.

UNE AUTRE.

J'admire un Roi victorieux,
Que sa valeur conduit triomphant en tous lieux.
Mais un Roi sage, & qui hait l'injustice,
Qui, sous la loi du riche impérieux,
Ne souffre point que le pauvre gémisse,
Est le plus beau présent des Cieux.

UNE AUTRE.

La veuve en sa défense espére.

UNE AUTRE.

De l'orphelin il est le pere.

TOUTES ENSEMBLE.

Et les larmes du juste implorant son appui,
Sont précieuses devant lui.

UNE ISRAELITE *seule.*

Détourne, Roi puissant! détourne tes oreilles
De tout conseil barbare & mensonger,
Il est temps que tu t'éveilles.
Dans le sang innocent ta main va se plonger,
Pendant que tu sommeilles.
Détourne, Roi puissant! détourne tes oreilles
De tout conseil barbare & mensonger.

UNE AUTRE.

Ainsi puisse sur toi trembler la terre entiere.
Ainsi puisse à jamais contre tes ennemis,
Le bruit de ta valeur te servir de barriere.
S'ils t'attaquent, qu'ils soient en un moment soumis.
Que de ton bras la force les renverse.
Que de ton nom la terreur les disperse.
Que tout leur camp nombreux soit devant tes soldats

Comme d'enfants une troupe inutile;
Et si par un chemin il entre en tes Etats,
Qu'il en sorte par plus de mille.

SCENE IV.

ASSUERUS, ESTHER, AMAN, ELISE, LE CHŒUR.

ASSUERUS *à Esther.*

Oui, vos moindres discours ont des graces secretes.
Une noble pudeur, à tout ce que vous faites,
Donne un prix que n'ont point ni la pourpre, ni l'or.
Quel climat renfermoit un si rare trésor?
Dans quel sein vertueux avez-vous pris naissance?
Et quelle main si sage éleva votre enfance?
Mais, dites promptement ce que vous demandez.
Tous vos desirs, Esther, vous seront accordés;
Dussiez-vous, je l'ai dit, & veux bien le redire,
Demander la moitié de ce puissant Empire.

ESTHER.

Je ne m'égare point dans ces vastes desirs.
Mais, puisqu'il faut enfin expliquer mes soupirs,
Puisque mon Roi lui-même à parler me convie;
(*se jettant aux pieds du Roi.*)
J'ose vous implorer, & pour ma propre vie,
Et pour les tristes jours d'un peuple infortuné,
Qu'à périr avec moi vous avez condamné.

ASSUERUS *la relevant.*

A périr? Vous? Quel peuple? Et quel eſt ce myſtere?

AMAN *bas à part.*

Je tremble.

ESTHER.

Eſther, Seigneur, eut un Juif pour ſon pere.
De vos ordres ſanglans vous ſçavez la rigueur.

AMAN *à part.*

Ah, Dieux!

ASSUERUS.

Ah! de quel coup me percez-vous le cœur,
Vous, la fille d'un Juif? Hé quoi? Tout ce que j'aime!
Cette Eſther, l'innocence, & la ſageſſe même,
Que je croyois du Ciel les plus cheres amours,
Dans cette ſource impure auroit puiſé ſes jours?
Malheureux!

ESTHER.

Vous pourrez rejetter ma priere.
Mais je demande, au moins, que pour grace derniere,
Juſqu'à la fin, Seigneur, vous m'entendiez parler;
Et que ſur-tout Aman n'oſe point me troubler.

ASSUERUS.

Parlez.

ESTHER.

O Dieu! confonds l'audace & l'impoſture!
Ces Juifs, dont vous voulez delivrer la nature,
Que vous croyez, Seigneur, le rebut des humains,
D'une riche contrée autrefois ſouverains,
Pendant qu'ils n'adoroient que le Dieu de leurs peres,

Ont vu bénir le cours de leurs feftins profpéres.
 Ce Dieu maître abfolu de la terre & des Cieux,
N'eft point tel que l'erreur le figure à vos yeux.
L'éternel eft fon nom. Le monde eft fon ouvrage.
Il entend les foupirs de l'humble qu'on outrage.
Juge tous les mortels avec d'égales loix,
Et du haut de fon trône interroge les Rois.
Des plus fermes Etats la chûte épouvantable,
Quand il veut, n'eft qu'un jeu de fa main redoutable.
Les Juifs à d'autres Dieux oferent s'adreffer.
Rois, peuples, en un jour tout fe vit difperfer,
Tous les Affyriens, leur trifte fervitude
Devint le jufte prix de leur ingratitude.
 Mais, pour punir enfin nos maîtres à leur tour,
Dieu fit choix de Cyrus, avant qu'il vit le jour,
L'appella par fon nom, le promit à la terre,
Le fit naître, & foudain l'arma de fon tonnerre,
Brifa les fiers remparts, & les portes d'airain,
Mit des fuperbes Rois la dépouille en fa main,
De fon temple détruit vengea fur eux l'injure.
Babylone paya nos pleurs avec ufure.
Cyrus, par lui vainqueur, publia fes bienfaits,
Regarda notre peuple avec des yeux de paix,
Nous rendit & nos loix, & nos fêtes divines,
Et le temple déjà fortoit de fes ruines.
Mais de ce Roi fi fage héritier infenfé,
Son fils interrompit l'ouvrage commencé,
Fut fourd à nos douleurs. Dieu rejetta fa race,
Le retrancha lui-même, & vous mit en fa place.
 Que n'efpérions-nous point d'un Roi fi généreux?

Dieu regarde en pitié son peuple malheureux,
Disions-nous ; un Roi regne, ami de l'innocence.
Par-tout du nouveau Prince on vantoit la clémence.
Les Juifs par tout de joie en poussèrent des cris.
Ciel! verra-t-on toûjours, par de cruels esprits,
Des Princes les plus doux l'oreille environnée,
Et du bonheur public la source empoisonnée?
Dans le fond de la Thrace un barbare enfanté,
Est venu dans ces lieux souffler la cruauté.
Un ministre ennemi de votre propre gloire....

AMAN.

De votre gloire! moi? Ciel! le pourriez-vous croire?
Moi, qui n'ai d'autre objet ni d'autre Dieu...

ASSUERUS.

Tais-toi,
Oses-tu donc parler sans l'ordre de ton Roi?

ESTHER.

Notre ennemi cruel devant vous se déclare.
C'est lui. C'est ce ministre infidele & barbare,
Qui, d'un zele trompeur, à vos yeux revêtu,
Contre notre innocence arme votre vertu.
Et quel autre, grand Dieu! qu'un Scythe impitoyable,
Auroit de tant d'horreurs dicté l'ordre effroyable?
Par-tout l'affreux signal en même temps donné,
De meurtres remplira l'Univers étonné.
On verra sous le nom du plus juste des Princes,
Un perfide étranger désoler vos Provinces;
Et dans ce Palais même, en proye à son courroux,
Le sang de vos sujets regorger jusqu'à vous.

Et que reproche aux Juifs sa haine envenimée?
Quelle guerre intestine avons nous allumée?
Les a-t-on vu marcher parmi vos ennemis?
Fut-il jamais au joug esclaves plus soumis?
Adorants dans leurs fers le Dieu qui les châtie,
Pendant que votre main sur eux appesantie,
A leurs persécuteurs les livroit sans secours,
Ils conjuroient ce Dieu de veiller sur vos jours,
De rompre des méchans les trames criminelles,
De mettre votre Trône à l'ombre de ses ailes.
N'en doutez point, Seigneur, il fut votre soutien,
Lui seul mit à vos pieds le Parthe & l'Indien,
Dissipa devant vous les innombrables Scythes,
Et renferma les mers dans vos vastes limites.
Lui seul, aux yeux d'un Juif, découvrit le dessein
De deux traîtres tout prêts à vous percer le sein.
Hélas! ce Juif jadis m'adopta pour sa fille.

ASSUERUS.

Mardochée!

ESTHER.

Il restoit seul de notre famille.
Mon pere étoit son frere. Il descend comme moi
Du sang infortuné de notre premier Roi.
Plein d'une juste horreur pour un Amalécite,
Race que notre Dieu de sa bouche a maudite,
Il n'a, devant Aman, pu fléchir les genoux,
Ni lui rendre un honneur qu'il ne croit dû qu'à vous.
De-là contre les Juifs, & contre Mardochée,
Cette haine, Seigneur, sous d'autres noms cachée.
Envain de vos bienfaits Mardochée est paré,
A la porte d'Aman est déjà préparé,

D'un infame trépas l'inftrument exécrable.
Dans une heure, au plus tard, ce vieillard vénérable,
Des portes du Palais par fon ordre arraché,
Couvert de votre pourpre, y doit être attaché.
ASSUERUS.
Quel jour mêlé d'horreur vient effrayer mon ame!
Tout mon fang de colere & de honte s'enflamme.
J'étois donc le jouet... Ciel, daigne m'éclairer!
Un moment, fans témoins, cherchons à refpirer.
Appellez Mardochée, il faut auffi l'entendre.
[*Affuérus s'éloigne.*]
UNE ISRAELITE.
Vérité, que j'implore, acheve de defcendre!

SCENE V.

ESTHER, AMAN, LE CHŒUR.

AMAN, *à Efther.*

D'Un jufte étonnement je demeure frappé.
Les ennemis des Juifs m'ont trahi, m'ont trompé.
J'en attefte du Ciel la Puiffance fuprême,
En les perdant, j'ai cru vous affurer vous-même.
Princeffe, en leur faveur employez mon crédit.
Le Roi, vous le voyez, flotte encore interdit.
Je fçais par quels refforts on le pouffe, on l'arrête;
Et fais, comme il me plait, le calme & la tempête.
Les intérêts des Juifs déjà me font facrés.
Parlez. Vos ennemis auffi-tôt maffacrés,

Victimes de la foi que ma bouche vous jure,
De ma fatale erreur répareront l'injure.
Quel sang demandez-vous?

ESTHER.

Va, traître, laisse-moi.
Les Juifs n'attendent rien d'un méchant tel que toi.
Misérable, le Dieu vengeur de l'innocence,
Tout prêt à te juger, tient déjà sa balance.
Bientôt ton juste arrêt te sera prononcé.
Tremble. Son jour approche, & ton regne est passé.

AMAN.

Oui, ce Dieu, je l'avoue, est un Dieu redoutable.
Mais veut-il que l'on garde une haine implacable?
C'en est fait. Mon orgueil est forcé de plier.
L'inexorable Aman est réduit à prier.

(*Il se jette à ses pieds.*)

Par le salut des Juifs, par ces pieds que j'embrasse,
Par ce sage vieillard, l'honneur de votre race,
Daignez d'un Roi terrible appaiser le courroux.
Sauvez Aman, qui tremble à vos sacrés genoux.

SCENE VI.

ASSUERUS, ESTHER, AMAN, ELISE, GARDES, LE CHŒUR.

ASSUERUS.

QUoi, le traître sur vous porte ses mains hardies?
Ah! dans ses yeux confus je lis ses perfidies;

Et son trouble appuyant la foi de vos discours,
De tous ses attentats me rappelle le cours.
Qu'à ce monstre à l'instant l'ame soit arrachée;
Et que devant sa porte, au-lieu de Mardochée,
Appaisant par sa mort & la terre & les Cieux,
De mes peuples vengés il repaisse les yeux.
(Aman est emmené par les Gardes.)

SCENE VII.

ASSUERUS, ESTHER, MARDOCHÉE, ELISE, LE CHŒUR.

ASSUERUS, *à Mardochée.*

MOrtel chéri du Ciel, mon salut, & ma joie,
Aux conseils des méchans ton Roi n'est plus en proie.
Mes yeux sont dessillés, le crime est confondu.
Viens briller près de moi dans le rang qui t'est dû.
Je te donne d'Aman les biens & la puissance.
Possède justement son injuste opulence.
Je romps le joug funeste où les Juifs sont soumis.
Je leur livre le sang de tous leurs ennemis.
A l'égal des Persans je veux qu'on les honore,
Et que tout tremble au nom du Dieu qu'Esther adore.
Rebatissez son Temple, & peuplez vos Cités.
Que vos heureux enfans dans leurs solemnités,
Consacrent de ce jour le triomphe & la gloire,
Et qu'à jamais mon nom vive dans leur mémoire.

SCENE VIII.

ASSUERUS, ESTHER, MARDOCHE'E, ASAPH, ELISE, LE CHŒUR.

ASSUERUS.

Que veut Asaph ?

ASAPH.

Seigneur, le traître est expiré.
Par le peuple en fureur à moitié déchiré,
On traîne, on va donner en spectacle funeste,
De son corps tout sanglant le misérable reste.

MARDOCHE'E.

Roi, qu'à jamais le Ciel prenne soin de vos jours !
Le péril des Juifs presse, & veut un prompt secours.

ASSUERUS.

Oui, je t'entends. Allons, par des ordres contraires,
Révoquer d'un méchant les ordres sanguinaires.

ESTHER.

O Dieu ! par quelle route inconnue aux mortels,
Ta sagesse conduit ses desseins éternels !



UNE AUTRE.

Comment s'eſt calmé l'orage?

UNE AUTRE.

Quelle main ſalutaire a chaſſé le nuage?

TOUT LE CHŒUR.

L'aimable Eſther a fait ce grand ouvrage.

UNE ISRAELITE *ſeule.*

De l'amour de ſon Dieu ſon cœur s'eſt embraſé.
Au péril d'une mort funeſte,
Son zele ardent s'eſt expoſé.
Elle a parlé. Le Ciel a fait le reſte.

DEUX ISRAELITES.

Eſther a triomphé des filles des Perſans ;
La nature & le Ciel à l'envi l'ont ornée.

L'UNE DES DEUX.

Tout reſſent de ſes yeux les charmes innocens.
Jamais tant de beauté fut-elle courronnée ?

L'AUTRE.

Les charmes de ſon cœur ſont encor plus puiſſans.
Jamais tant de vertu fut-elle courronnée ?

TOUTES DEUX *enſemble.*

Eſther a triomphé des filles des Perſans.
La nature & le Ciel à l'envi l'ont ornée.

UNE ISRAELITE *ſeule.*

Ton Dieu n'eſt plus irrité.
Réjouis-toi, Sion, & ſors de la pouſſiere.
Quitte les vêtemens de ta captivité,
Et reprends ta ſplendeur premiere.
Les chemins de Sion à la fin ſont ouverts.
Rompez vos fers,
Tributs captives.
Troupes fugitives,

Les biens les plus charmans n'ont rien de compa-
rable
Aux torrens de plaisirs qu'il répand dans un cœur.
Que le Seigneur est bon! Que son joug est ai-
mable!
Heureux qui dès l'enfance en connoît la douceur!

UNE AUTRE.

Il s'appaise, il pardonne.
Du cœur ingrat qui l'abandonne,
Il attend le retour.
Il excuse notre foiblesse;
A nous chercher même il s'empresse.
Pour l'enfant qu'elle a mis au jour,
Une mere a moins de tendresse.
Ah! qui peut avec lui partager notre amour?

TROIS ISRAELITES.

Il nous fait remporter une illustre victoire.

L'UNE DES TROIS.

Il nous a révélé sa gloire.

TOUTES TROIS *ensemble.*

Ah! qui peut avec lui partager notre amour?

TOUT LE CHŒUR.

Que son nom soit beni. Que son nom soit chanté.
Que l'on célebre ses ouvrages,
Au-delà des temps & des âges,
Au-delà de l'éternité.

FIN.

LE TRIUMVIRAT

OU

LA MORT

DE CICÉRON,

TRAGÉDIE.

Par Monſieur DE CRÉBILLON.



ACTEURS.

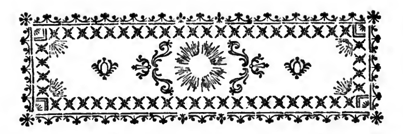
OCTAVE-CE'SAR, }
LE'PIDE, } TRIUMVIRS.
CICE'RON, }

TULLIE, *Fille de Cicéron.*

SEXTUS, *Fils de Pompée, & déguisé sous le nom de Clodomir, Chef des Gaulois.*

ME'CENE, *Favori d'Octave.*

PHILIPPE, *Affranchi du Grand Pompée.*



LE TRIUMVIRAT

OU

LA MORT

DE CICÉRON,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

TULLIE *seule.*

OU' vais-je, infortunée! & quel espoir me luit!
Que de cris, que de pleurs, & quelle affreuse nuit!
Effroyable séjour des horreurs de la guerre,
Lieux inondés du sang des maîtres de la terre,
Lieux, dont le seul aspect fit trembler tant de Rois,

Palais, où Cicéron triompha tant de fois,
Désormais trop heureux de cacher ce grand homme,
Sauvez le feul Romain qui foit encor dans Rome!
(*Tableau des Profcrits.*)
Que vois-je? à la lueur de ce cruel flambeau,
Ah! que de noms facrés profcrits fur ce tableau!
Rome, il ne manque plus, pour combler ta mifere,
Que d'y tracer le nom de mon malheureux pere,
Qu'on peut fans t'offenfer nommer auffi le tien.
Hélas! après les Dieux il eft ton feul foutien.
(*à la Statue de Céfar.*)
Toi, qui fis en naiffant honneur à la Nature;
Sans avoir de vertus que l'heureufe impofture;
Trop aimable tyran, illuftre ambitieux,
Qui triomphas du fort, de Caton & des Dieux;
Brutus, s'il eft ton fils, a plus fait pour ta gloire,
Que ce tigre adopté pour flétrir ta mémoire.
Céfar, vois à quel titre il prétend t'égaler,
Mais c'eft en profcrivant qu'il fçait fe fignaler.
Sacrifie à nos pleurs ce fucceffeur profane,
Si ton cœur l'a choifi, ta gloire le condamne.
Ce n'eft pas fous fon nom qu'un glorieux burin
Enchaînera jamais & la Seine & le Rhin;
Sous un joug ennobli par l'éclat de tes armes,
Nous refpirions du moins fans honte & fans alarmes.
Loin de rougir des fers qu'illuftroit ta valeur,
On fe croyoit paré des lauriers du vainqueur;
Mais fous le joug honteux & d'Antoine & d'Octave,
Rome arbitre des Rois va gémir en efclave.

Quel ſpectacle nouveau vient me remplir d'effroi?
[*à la Statue de Pompée.*]
Ah! Pompée, eſt-ce là ce qui reſte de toi?
Miſérables débris de la grandeur humaine,
Douloureux monument de vengeance & de haine,
Plus on diſperſera vos reſtes immortels,
Et plus vous trouverez & d'encens & d'Autels.
Et toi, digne héritier d'un nom que Rome adore,
Héros qu'en ſes malheurs chaque jour elle implore,
Pour nous venger d'Octave, accours, vaillant Sextus,
A ce nouveau Céſar, ſois un nouveau Brutus.
Octave eſt ſi cruel, qu'il rendroit légitime
Ce qui même à ſes yeux pourroit paroître un crime...
Mais dans l'obſcurité qu'eſt-ce que j'entrevois?
Hélas! que je le plains! c'eſt le chef des Gaulois,
Tandis que pour mon pere il expoſe ſa vie,
Mon pere pour jamais va lui ravir Tullie.

SCENE II.

TULLIE, CLODOMIR.

TULLIE.

QUe cherchez-vous ici, généreux Clodomir?

CLODOMIR.

Ce que les malheureux cherchent tous; à mourir.
Madame, c'en eſt fait, la colere céleſte
Va bientôt des Romains détruire ce qui reſte;

Le jour n'éclaire plus que des objets affreux,
Et l'air ne retentit que de cris douloureux.
Les Autels ne font plus qu'un refuge effroyable,
Que fouille impunément le glaive impitoyable.
Un Tribun maſſacré par ſes propres ſoldats,
Ne ſert que de ſignal pour d'autres attentats.
Un fils, preſqu'à mes yeux, vient de livrer ſon pere:
J'ai vu ce même fils égorgé par ſa mere.
On ne voit que des corps mutilés & ſanglans,
Des eſclaves traîner leurs maîtres expirans,
Le carnage aſſouvi réchauffe le carnage.
J'ai vu des furieux dont la haine & la rage
Se diſputoient des cœurs encor tout palpitans;
On diroit à les voir l'un l'autre s'excitans;
Déployer à l'envi leur fureur meurtriere,
Que c'eſt le dernier jour de la nature entiere;
Et pour comble de maux, dans ces cruels inſtans,
Rien ne m'annonce ici les ſecours que j'attends.
D'infortunés proſcrits, une troupe choiſie
Va bientôt par mes ſoins ſe trouver dans Oſtie.
J'ai ſauvé Meſſalla, Métellus & Piſon,
Mais ce n'eſt rien pour moi ſi je n'ai Cicéron;
C'eſt à ce tendre ſoin que mon amour s'applique;
Pour ſauver à la fois vous & la République.
Fuyez, belle Tullie, & daignez un moment
Vous attendrir aux pleurs d'un malheureux amant;
C'eſt pour vous, digne objet qui cauſez mes alarmes,
Que le plus fier des cœurs a pu verſer des larmes.

TULLIE.

Moi, fuir? ah! Clodomir, c'eſt en moi, dans mon ſein

Que Rome doit trouver son salut ou sa fin.
Les pleurs, pour m'ébranler, sont de trop foibles armes,
La vie a ses attraits, mais la mort a ses charmes.

CLODOMIR.

N'accablez point, Tullie, une ame au désespoir;
Si ma douleur n'a rien qui vous puisse émouvoir,
Ecoutez moi du moins en ce moment funeste:
De ce pere si cher, le seul bien qui vous reste,
L'implacable Fulvie a juré le trépas,
Vous la verrez bientôt l'arracher de vos bras,
Et couvrir de son sang cette auguste retraite,
Qui n'est pour Cicéron ni sûre ni secrete.
Octave a découvert qu'il étoit en ces lieux,
Rien n'échappe aux regards de cet ambitieux;
Dangereux & prudent, plus adroit que sincere,
Il ne s'attachera qu'à tromper votre pere;
Mécene est avec lui. Ce sage courtisan,
Peu digne du malheur de servir un tyran,
Vient flatter Cicéron d'une faveur ouverte,
Sans sçavoir, que peut-être, il travaille à sa perte.
Octave vous adore, & prétend à son tour
Que votre pere & vous, couronniez son amour.
Et moi qui vous aimois plus qu'on n'aime la vie,
Je vous perds avec elle, adorable Tullie;
Votre hymen mettra fin à leur division,
Et c'est mon sang qui va sceller leur union.

TULLIE.

Votre sang? Ah! croyez qu'il n'est point de puissance
Que je n'ose braver ici pour sa défense;
Eh! quel sang fut jamais si précieux pour nous?

Eſt-il quelque Romain qui le ſoit plus que vous?
Clodomir, il eſt temps de vous ouvrir mon ame:
J'ai vu ſans m'offenſer éclater votre flamme.
J'ai ſouffert ſans courroux qu'un amour malheureux,
Malgré ma dignité, m'entretint de ſes feux;
Et cédant ſans effort au penchant invincible
Qui triomphoit d'un cœur ſi long-temps inſenſible,
Mon devoir contre vous n'a jamais combattu,
L'amour pour vos pareils devient une vertu;
Et la vôtre, d'accord avec mon innocence,
Ne m'a point fait rougir de ma reconnoiſſance.
Je ne vous cache point que mes vœux les plus doux
Se bornoient à l'eſpoir de vous voir mon époux.
Mais vous n'ignorez pas que la fierté Romaine,
Jamais dans ſes hymens n'admet ni Roi ni Reine,
Qu'étranger, & ſur-tout ſorti du ſang des Rois,
Notre union ne peut dépendre de mon choix;
Parmi tant de malheurs que nous avons à craindre,
De celui-ci mon cœur n'auroit oſé ſe plaindre,
Si ce cœur pénétré de vos ſoins généreux,
N'avoit cru vous devoir de ſi tendres aveux.
C'en eſt fait, Clodomir, la fortune inhumaine
Vient de briſer les nœuds d'une innocente chaîne;
Plaignez-moi, plaignez-vous, mais reſpectez mon cœur,
Ses regrets, ſon devoir, ſa gloire & ſa candeur.
Un rival... A ces mots, ne craignez rien d'Octave,
(Un tyran à mes yeux ne vaut pas un eſclave,)
Un rival plus heureux va cauſer nos malheurs,
Et je n'oſerai plus vous donner que des pleurs.

Pour la derniere fois écoutez leur langage,
Votre amour n'en doit pas exiger davantage.
Le fils du grand Pompée, hélas! que n'eſt-ce vous!
Que j'euſſe avec plaiſir accepté mon époux!
C'eſt vous en dire aſſez, & j'en dis trop peut-être.
Adieu. Bientôt Sextus en ces lieux va paroître,
Conſultez mon devoir... Ah! fuyez, Clodomir.
Quelqu'un vient, & je crois que c'eſt un Triumvir.
Mon pere vous attend.

SCENE III.

LEPIDE, TULLIE.

LEPIDE.

Vertueuſe Tullie,
Arrêtez un moment, c'eſt moi qui vous en prie;
Confondez-vous Lépide avec des furieux,
Opprobres à la fois des hommes & des Dieux,
Triumvir, malgré moi, tyran ſans barbarie,
Je venois avec vous pleurer ſur la Patrie,
Et dire à votre pere un éternel adieu.
Ma vertu ſouffre trop en ce funeſte lieu,
Dont je ne puis chaſſer mes Collegues impies,
Monſtres dans les enfers nourris par les Furies;
Et le Sénat en proye à ces deux inhumains,
Me charge des forfaits réſervés à leurs mains.
Tandis que nos malheurs ſont leur unique ouvrage,
La haine & le mépris vont être mon partage.
Sur un honteux ſoupçon & ſi peu mérité,

Du cœur de Cicéron j'attends plus d'équité;
Mais de ces lieux cruels il faut que je m'exile
Dans l'Espagne, où j'ai sçu me choisir un asyle.
Je vais chercher, Madame, un Ciel moins corrompu,
Pour sauver mon honneur, mon nom, & ma vertu.

TULLIE.

Ah! la vertu qui fuit ne vaut pas le courage
Du crime audacieux qui sçait braver l'orage.
Que peut craindre un Romain des caprices du sort,
Tant qu'il lui reste un bras pour se donner la mort?
Avez-vous oublié que Rome est votre mere?
Demeurez; imitez l'exemple de mon pere,
Et de votre vertu ne nous vantez l'éclat
Qu'après une victoire ou du moins un combat.
On n'encensa jamais la vertu fugitive,
Et celle d'un Romain doit être plus active;
On ne le reconnoît qu'à son dernier soupir,
Son honneur est de vaincre, & vaincu, de mourir;
De toute autre vertu rejettez le mensonge,
La mort pour un Romain n'est que la fin d'un songe;
Mais Cicéron qui vient vous dira mieux que moi
Qu'un grand homme n'est rien, s'il ne l'est que pour soi.



SCENE IV.

LEPIDE, CICERON.

CICERON.

PRêt de voir consommer mon destin déplorable
Et parer de mon nom cette odieuse table,
[*Le Tableau des Proscrits.*]
Je ne m'attendois pas qu'un lâche Triumvir
Vint m'apporter lui-même un ordre de mourir;
Hélas! c'est aujourd'hui tout ce que je desire,
Vous n'aurez pas besoin, cruels, de me proscrire.

LEPIDE.

Rendez plus de justice aux soins d'un tendre ami.

CICERON.

Eh! quel autre dessein peut vous conduire ici?
Lépide, est-ce bien vous? Quoi! ce même Lépide
Qui s'enorgueillissoit d'une vertu rigide,
De nos derniers malheurs sacrilege Artisan,
A mes yeux indignés n'offre plus qu'un tyran?

LEPIDE.

Cicéron, respectez l'amitié qui nous lie,
La mienne vous révére, & la vôtre s'oublie.
Quoi, si sçavant dans l'art de lire au fond des cœurs,
C'est vous qui des tyrans m'imputez les fureurs?

Ah! de leur cruauté loin que je sois complice,
Il n'est point de momens où mon cœur n'en gémisse.

CICERON.

Faites moins éclater une feinte douleur
Qui ne sert qu'à prouver que vous manquez de cœur.
Pourquoi donc vous unir à la toute-puissance,
Dès que vous n'en pouvez réprimer la licence,
Ni soutenir un rang qui doit régler vos pas?
Si votre cœur est pur, vos mains ne le sont pas;
Le sang coule à vos yeux, vous n'osez le defendre,
C'est vous, qui le versez en le laissant répandre.
D'Antoine & de César, Collegue sans honneur,
Lorsque vous en pourriez devenir la terreur,
A peine vous osez disputer votre tête,
Trop heureux en fuyant d'éviter la tempête;
Inutile tyran d'un Peuple malheureux,
Soyez du moins pour nous un tyran courageux,
Et si c'est à regner que votre cœur aspire,
Sauvez donc les Sujets qui forment votre Empire.
Unissons nos efforts & notre défespoir,
Du Sénat expirant ranimons le pouvoir:
Lorsque de Rome en feu, les cris se font entendre,
Attendez-vous sa fin pour pleurer sur sa cendre?
Ouvrez les yeux, Lépide, & revenez à vous,
Rome en pleurs avec moi vous implore à genoux.
Devenons tour-à-tour peres de la Patrie,
Et rendons aux Romains une nouvelle vie,
Dussions-nous à la mort nous livrer sans succès,
Nous revivrons tous deux pour ne mourir jamais.

LEPIDE.

Pour le falut de Rome inutile efpérance,
Abandonnez aux Dieux le foin de fa défenfe;
Il n'eft plus de Romains, ni de Loix, ni d'Etat:
C'eft votre nom lui feul qui fait tout le Sénat;
Romain trop vertueux, dans ce malheur extrême
Ne fongez qu'à fauver votre fille & vous-même;
Tout l Univers envain s'intéreffe à vos jours,
Si la fureur d'Antoine en veut trancher le cours,
Echauffé par les cris d'une femme inhumaine,
Que des fleuves de fang fatisferoient à peine.
Ce cruel veut vous mettre au nombre des Profcrits,
Et vous pouvez juger quel en fera le prix.
Je crains qu'à vos dépens Octave ne fe venge,
Et que de Lucius vous ne foyiez l'échange;
Octave qui pourfuit l'oncle du Triumvir,
Ne fe rendra jamais qu'on ne l'ait fait mourir,
Et l'on n'appaifera la haine de Fulvie,
Que de tout votre fang on ne l'ait affouvie;
Il eft vrai que contr'eux Octave vous défend,
Mais de fes intérêts fon amitié dépend;
La feule ambition gouverna fa jeuneffe,
Et le gouvernera jufques dans fa vieilleffe;
Ainfi n'attendez rien de ce volage appui
Que vous perdrez demain, fi ce n'eft aujourd'hui.
J'ai fixé mon féjour fur les rives du Tage,
C'eft fur ces bords heureux devenus mon partage,
D'un pouvoir ufurpé reftes injurieux,
Que je veux tranfporter Cicéron & mes Dieux;
Venez y partager l'Empire & ma fortune,
Qu'une tendre amitié doit nous rendre commune.

CICERON.

Qu'entends-je?

LEPIDE.

Et dans ces lieux quel eſt donc votre eſpoir?

CICERON.

J'y veux avec le mien remplir votre devoir,
J'y veux faire moi ſeul, ce qu'y doit faire un homme
Qui veut mourir pour Rome, ou mourir avec Rome.
Vous croyez, je le vois, parler au Cicéron
De qui la fermeté n'illuſtra point le nom,
Mais je vous ferai voir que ma ſeule ſageſſe
Me fit ſur ma douceur ſoupçonner de foibleſſe.
Dans les temps orageux où mon autorité
N'avoit dans le Sénat qu'un pouvoir limité,
Je laiſſai de Sylla triompher l'inſolence;
Le reſpect, ſur Céſar m'impoſa le ſilence,
Et ce même Céſar prouve que la douceur
Peut ainſi que la gloire habiter un grand cœur.
Quand par des ſoins prudens j'ai conjuré l'orage,
Si l'on m'a reproché de manquer de courage,
Les déſordres préſens, ma mort, & mes revers
Vont me juſtifier aux yeux de l'Univers.

LEPIDE.

Et ſur quoi voulez-vous que l'on vous juſtifie?
Vivez pour illuſtrer encor plus votre vie,
Je crains un déſeſpoir. Ah! mon cher Cicéron,
Le Ciel ne vous fit point pour imiter Caton.

CICERON.

L'exemple de Caton ſeroit honteux à ſuivre,
Plus le malheur eſt grand, plus il eſt grand de vivre.

LEPIDE.

Voilà les ſentimens qu'a dû vous inſpirer
Cette gloire où vous ſeul avez droit d'aſpirer.
Mais laiſſez-moi le ſoin d'une tête ſi chere,
Daignez me confier & la fille & le pere;
Que je puiſſe, en ſauvant des jours ſi précieux,
Me flatter avec vous d'un retour en ces lieux.
Conſervons au Sénat un ami ſi fidele;
A Rome, un Magiſtrat qui fut ſi digne d'elle.
Dans notre exil commun venez me conſoler;
Voulez-vous qu'à mes yeux je vous voye immoler?
D'Octave prévenant redoutez les fineſſes;
Mais craignez encor moins ſon art que ſes promeſſes.
Je vais guider vos pas en des lieux écartés
Où l'on ne peut jamais vous découvrir.

CICERON.

Partez,
J'aurai moins à rougir de me donner un maître
Que de ſuivre un ami ſi peu digne de l'être.
Que Céſar me ſoutienne ou me manque de foi,
Antoine, vous & lui, tout eſt égal pour moi.
Si le deſtin me garde une fin malheureuſe,
La fuite ne pourroit que la rendre honteuſe.
Je n'ai connu qu'un bien, c'étoit la liberté;
Je l'ai perdu; grands Dieux! qui me l'avez ôté,
Que ne m'arrachiez-vous une importune vie,
Qu'en vain votre courroux réſerve à l'infamie!

LEPIDE.

Je ne vous preſſe plus, mais avant mon départ,
D'un ſecret important je veux vous faire part.
Sextus, que l'on croyoit au rivage d'Oſtie,

Eſt depuis quelque-temps caché dans l'Italie.
Je ſoupçonne de plus qu'il pourroit être ici,
Gardez-vous d'embraſſer ce dangereux parti;
Celui des Conjurés ſeroit moins ſûr encore,
Ce ſont des aſſaſſins que l'Univers abhorre;
Et ſi jamais Céſar peut découvrir Sextus,
Vous vous perdez tous deux ainſi que Métellus.

CICERON.

Que m'importe Sextus, & que voulez-vous dire?

LEPIDE.

Ce que pour vous ſauver mon amitié m'inſpire.
Envain vous prétendez, ſous le nom d'un Gaulois,
Nous cacher un guerrier connu par tant d'exploits;
Cicéron, mon deſſein n'eſt pas de vous ſurprendre,
Je ſçais tout, j'ai tout vu, ceſſez de vous défendre.
J'ai trop aimé Pompée & trop connu ſes fils,
Pour croire qu'à Sextus mes yeux ſe ſoient mépris,
Je viens de l'entrevoir.

CICERON.

Eh bien, ſi de ſon pere
La mémoire aujourd'hui peut vous être encor chere,
Loin de rougir des biens qu'il répandit ſur vous,
Qu'un noble ſouvenir vous les rappelle tous.
De ce nom ſi vanté ranimons la puiſſance,
Et d'un fils malheureux embraſſez la défenſe.
Détruiſons les Tyrans & le Triumvirat,
Ou formons-en un autre appuyé du Sénat.
Qu'aux tranſports d'un ami votre vertu réponde,
Devenons les ſoutiens & les maîtres du monde,
Mais

Mais ne le soumettons à notre autorité,
Que pour donner aux loix toute leur liberté.

LEPIDE.

De ce rare projet j'admire la noblesse,
J'en conçois la grandeur, encor mieux la foiblesse.
Je vois des Généraux qui n'auront pour soldats
Que des Proscrits errans de climats en climats.
Croyez-moi, Cicéron, votre unique espérance
Est du pouvoir d'Antoine éviter la vengeance.
Fuyez avec Sextus, où fuyez avec moi,
Choisissez l'un de nous, & comptez sur ma foi;
Mais pour jamais de Rome il faut que je m'exile:
Pour la derniere fois, je vous offre un asyle.
Adieu.

CICERON *seul.*

Foible tyran, garde pour tes pareils
Ton amitié, tes soins, ta honte & tes conseils.
Lâche, plus digne encor de mépris que de haine,
Déja le jour plus grand m'annonce que Mécene
Qui dans ce trouble affreux s'intéresse à la paix,
Doit être dès long-temps rentré dans ce Palais.
Allons, mais il est temps que j'instruise ma fille
D'un secret qui peut perdre ou sauver ma famille.
Sur nos desseins communs craignons moins d'alarmer
Un grand cœur qui sçait plus que de sçavoir aimer.
De ses frayeurs pour moi, Sextus qui se défie,
Ne connoît pas encor tout le cœur de Tullie:
Non, ne lui laissons plus ignorer un secret
Que ma tendre amitié lui cachoit à regret.
Clodomir devenu le fils du grand Pompée,
Ne pourra me blâmer de l'avoir détrompée.

Unissons-les, donnons à César un rival
Dont le nom seul pourra lui devenir fatal.
Essayons cependant de fléchir un barbare,
Pour suspendre les coups que sa main nous prépare.
Mais s'il veut s'emparer du pouvoir souverain,
A son ambition nous pourrons mettre un frein.
Dieu puissant des Romains! indomptable génie!
Aujourd'hui Dieu du meurtre & de la tyrannie,
Si je ne puis changer tes décrets immortels,
Fais-moi du moins mourir aux pieds de tes Autels!

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

OCTAVE, MECENE.

OCTAVE.

Oui, Mécene, je sçais qu'une ardente vengeance
A souvent confondu le crime & l'innocence;
Qu'à des yeux prévenus le mal paroît un bien,
Que la haine est injuste & n'examine rien:
Mais je sçais encor mieux qu'une aveugle clémence,
Loin d'arrêter le crime en nourrit la licence.
Plus on doit épargner les hommes vertueux,
Plus il faut des méchans faire un exemple affreux.

Quel que soit mon courroux, il est si légitime
Qu'il ne me permet pas le choix d'une victime :
Le seul infortuné digne de mes regrets,
Dont la mort flétriroit à jamais nos décrets,
C'est l'Orateur fameux pour qui Rome m'implore,
Et qu'un funeste amour me rend plus cher encore.
Le divin Cicéron, dont le nom glorieux
Triomphera toûjours dans ces augustes lieux,
Je veux le rendre aux pleurs de l'aimable Tullie,
Et le sauver des coups de l'indigne Fulvie.
Tu l'as vu cette nuit, conçois-tu quelqu'espoir
Qu'il veuille en ma faveur employer son pouvoir ?
Il est bon qu'en public il prenne ma défense,
Pour disposer le peuple à plus d'obéissance,
Et que par ses amis il inspire au Sénat
De réunir en moi tout le Triumvirat.
César, pour rétablir l'Etat en décadence,
Crut devoir s'emparer de la toute-puissance;
Il sentit, & j'ai dû le sentir comme lui,
Qu'il ne faut aux Romains qu'un seul Maître aujourd'hui.

MECENE.

Cicéron désormais n'a qu'un desir unique,
C'est de vous voir, Seigneur, sauver la République;
D'Antoine qu'il méprise abaisser la grandeur,
Devenir du Sénat l'ame & le protecteur;
Sur tout autre projet il sera peu flexible,
Cependant, à vos soins il m'a paru sensible;
Essayez d'engager ce fier Républicain
A vous laisser jouir du pouvoir souverain :
C'est sur ce point qu'il faut le vaincre ou le séduire;

Cicéron, dès qu'il peut vous servir ou vous nuire;
Ne vous laisse qu'un choix, le perdre ou le sauver,
Le plus digne de vous est de le conserver.
Son amitié, son nom, ses conseils, sa prudence,
Son credit au Sénat, sur-tout son éloquence,
Deviendroient votre appui dans un péril pressant.

OCTAVE.

Rien n'est si dangereux dans un Etat naissant,
Que ces hommes de bien que le public admire,
Qui sur le préjugé d'un vertueux délire,
N'embrassent le parti des Autels ou des Loix
Que pour tyranniser les Peuples ou les Rois.
J'apperçois Cicéron, laisse nous seuls, Mécene.
Que sa douleur me trouble & me cause de peine!

SCENE II.

OCTAVE, CICERON.

OCTAVE.

A Votre nom célebre on doit trop de respect
Pour croire que le mien vous puisse être suspect,
Quoique des Triumvirs il ait lieu de se plaindre,
Cicéron près de moi sçait qu'il n'a rien à craindre;
Comme il s'agit de Rome, à ce nom si chéri
Je suis sûr de trouver votre cœur attendri,
Et que vous me verrez ici sans répugnance.

CICERON.

Comment avez-vous pu desirer ma présence?
César, en quel état vous offrez-vous à moi?

Ah! ce n'eſt ni ſon fils, ni Céſar que je vois,
Vos mains n'en ont que trop ſouillé la reſſemblance,
Et Rome n'en peut trop pleurer la différence:
Malheureux! pouvez-vous, ſans l'inonder de pleurs,
Sur ſon ſein déchiré déployer vos fureurs?
O Céſar! ce n'eſt pas ton ſang qui l'a fait naître,
Brutus qui l'a verſé méritoit mieux d'en être;
Le meurtre des vaincus ne ſouilloit point tes pas,
Ta valeur ſubjuguoit, mais ne proſcrivoit pas;
Si tu verſois du ſang pour ſoutenir ta gloire,
De ta clémence en pleurs tu parois la victoire;
Et vous, ſans redouter l'exemple de ſa mort,
Vous ſemblez n'envier que ſon funeſte ſort;
Peu jaloux d'hériter de ſes ſages maximes,
Cruel! vous ne ſongez qu'à parer des victimes.

OCTAVE.

D'un reproche odieux qui bleſſe mon honneur,
Cicéron, modérez l'indiſcrette rigueur,
Mais pour juſtifier un diſcours qui m'étonne,
Et que mon amitié cependant vous pardonne;
Céſar, que vous venez de placer dans les cieux,
Et que pour m'abaiſſer vous égalez aux Dieux,
En quels lieux, répondez, a-t-il perdu la vie?
Fut-ce aux bords de la Seine ou dans Alexandrie?
Eſt-ce aux champs de Pharſale, où pour votre bonheur,
La victoire à genoux couronnoit ſa valeur?
Non, ce fut au Sénat, & dans le ſein de Rome
Que l'on oſa trancher les jours de ce grand homme.
Et vous m'oſez blâmer de répandre le ſang
De ceux dont la fureur lui déchira le flanc!

Quel autre ai-je proſcrit, Orateur téméraire?
Je voudrois en pouvoir couvrir toute la terre:
Quelque ſang qu'à ſa mort j'oſe ſacrifier,
Je n'en connois aucun digne de l'expier:
Du meurtre de Céſar condamner la vengeance,
C'eſt des plus noirs forfaits conſacrer la licence.

CICERON.

Un meurtre, quelqu'en ſoit le prétexte ou l'objet,
Pour les cœurs vertueux fut toûjours un forfait;
Mais les Républicains ne ſe font pas un crime
D'immoler un Tyran même digne d'eſtime;
Ils ne regardent point leur Tyran comme un Roi
Qu'éleve au-deſſus d'eux la naiſſance ou la loi;
Et ſans avoir pour lui les loix ni la naiſſance,
Céſar oſa des Rois s'arroger la puiſſance;
Non, que des Conjurés j'approuve la fureur,
Je déteſte leur crime, encor plus ſon vengeur;
Car vous multipliez à tel point les ſupplices,
A Brutus, vous cherchez tant de nouveaux complices,
Qu'il ſemble que Céſar renaiſſe chaque jour,
Et que chacun de nous l'aſſaſſine à ſon tour.
Contre un peuple à genoux armer la tyrannie;
De l'Univers entier détruire l'harmonie,
Et de ſes ennemis ſe défaire à ſon choix,
Rendre le glaive ſeul l'interprête des loix,
Employer, pour venger le meurtre de ſon pere,
Des flammes ou du fer l'odieux miniſtére,
Donner à ſes proſcrits pour juges ſes ſoldats,
Du neveu de Céſar voilà les Magiſtrats.
Qui vous a confié l'autorité ſuprême?

OCTAVE.

Le besoin de l'Etat, mon épée, & moi-même.
Et de quel droit enfin osez-vous aujourd'hui
Interroger César, & César votre appui?
Revenez d'une erreur qui vous seroit fatale,
Un homme tel que moi, ne veut rien qui l'égale;
Dès que César n'est plus & qu'il revit en moi,
Qui d'entre les Romains doit me donner la loi?
Croyez-vous rétablir par votre politique,
D'un Peuple & d'un Sénat l'union chimérique?
Ce n'étoit qu'un vain nom dès le temps de Sylla,
Qui s'est évanoui depuis Catilina.
Si de nos Scipions les jours pouvoient renaître,
Ce n'est que sous moi seul qu'on les verroit paroître;
Mais vous voyez assez qu'il n'est aucun espoir
De remettre les Loix dans leur premier pouvoir:
Le glaive qui vous fit gagner tant de victoires,
Et qui de nos exploits embellit tant d'histoires;
Le glaive qui vous fit triompher tant de fois,
Vous subjugue à son tour & triomphe des Loix.
Dès qu'il faut obéir, le parti le plus sage
Est de sçavoir se faire un heureux esclavage.
La liberté n'est plus qu'un bien d'opinion,
Le nom de République une autre illusion
Dont il faut rejetter l'orgueilleuse chimere,
Source de trop de maux pour vous être encor chere.
Qu'espérez-vous enfin, quand tout est renversé,
Quand le Sénat n'est plus qu'un troupeau dispersé?
Où sont vos Légions, pour soutenir la gloire
De ce corps, dont sans vous on perdroit la mémoire?

Envain vous prétendez affranchir les Romains
Du joug qu'ils imposoient au reste des humains.
L'Univers nous demande une forme nouvelle,
Et Rome un Empereur qui commande avec elle.
Trop heureux les Romains, si pour ce haut emploi
Ils n'avoient déformais à redouter que moi.
Mon Collegue insolent vous fait assez connoître
Que d'un emploi si noble il se rendroit le maître,
Si vous pouviez souffrir qu'il osat s'en saisir;
Mais vous me choisirez, si vous sçavez choisir.
Le cruel Triumvir demande votre tête,
Son crédit l'obtiendra, si le mien ne l'arrête.
Un intérêt si cher doit nous concilier,
Pour mieux détruire Antoine il faut nous allier.
Vos vertus, vos malheurs, mon amour pour Tullie,
Mon honneur, tout m'engage à vous sauver la vie;
Vous futes autrefois mon premier protecteur,
Votre bouche long-temps s'ouvrit en ma faveur;
Je vous dois mes grandeurs, une amitié sincere,
Aimez-moi, Cicéron, & devenez mon pere.

CICERON.

Abdique, je t'adopte, & ma fille est à toi,
Pourvu qu'elle consente à te donner sa foi,
Qu'elle daigne accepter l'époux de Scribonie,
Et qu'au sort d'un César elle veuille être unie:
Je doute cependant qu'élevée en mon sein,
Un Tyran quel qu'il soit puisse obtenir sa main:
Elle vient, tu pourras t'expliquer avec elle,
Si tu l'aimes, tu dois la prendre pour modele;
Rentre dans ton devoir, sois Romain, à ce prix

Tu deviendras bientôt son époux & mon fils;
Mais si tu veux toûjours tenir Rome asservie,
Tu peux quand tu voudras me livrer à Fulvie.

OCTAVE *seul.*

L'excès où Cicéron vient de s'abandonner,
M'éclaire, & d'un complot me le fait soupçonner;
C'est lui qui doit trembler, & c'est lui qui menace;
Sans Brutus ou Sextus il auroit moins d'audace.

SCENE III.

TULLIE, OCTAVE.

TULLIE.

TAndis que pour lui seul je venois en ces
lieux,
Cicéron tout-à-coup disparoît à mes yeux;
Je n'en ai pas moins vu qu'une peine mortelle
Accabloit son grand cœur d'une douleur nouvelle.
Se peut-il qu'un objet si digne de pitié,
Ne puisse triompher de votre inimitié?
Languissant, malheureux, sans amis, sans défense,
Auroit-il de César essuyé quelqu'offense?
J'ai vu que tout en pleurs il s'éloignoit de vous,
Et vos yeux sont encor enflammés de courroux.

OCTAVE.

Si les vôtres daignoient lire au fond de mon ame,
Ils seroient peu troublés du courroux qui l'enflamme,
Et vous jugeriez mieux des sentimens d'un cœur

Digne de s'enflammer d'une plus noble ardeur.
Quelque haine que faſſe éclater votre pere,
Pour oſer le haïr, ſa fille m'eſt trop chere:
Je n'oublierai jamais qu'en vous donnant le jour,
C'eſt à lui que je dois l'objet de mon amour,
Ah! loin de l'outrager, c'eſt Cicéron lui-même
Qui venge ſes chagrins ſur un cœur qui vous aime:
Plus il eſt malheureux, plus je m'attache à lui,
Sur-tout, depuis qu'il n'a que moi ſeul pour appui;
C'eſt pour lui conſerver & les biens & la vie,
Que j'arme contre moi la cruelle Fulvie;
Lorſque Céſar enfin s'offre pour votre époux,
Cicéron eſt encor plus injuſte que vous.

TULLIE.

Je vous croyois toûjours l'Epoux de Scribonie;
Mais avec vos pareils, malheur à qui s'allie:
A vous voir d'un hymen nous impoſer la loi,
On croiroit que Céſar peut diſpoſer de moi;
Et qu'au mépris des loix, au défaut du divorce,
Il peut quand il voudra m'obtenir par la force:
Et qu'enfin, au deſſus d'un Citoyen Romain,
Il veut de ſes amours traiter en Souverain:
Encor, ſi vous aviez abdiqué la puiſſance,
Ou plutôt d'un Tyran abdiqué l'arrogance,
Vous pourriez à vos vœux permettre quelqu'eſpoir.

OCTAVE.

Si j'oſois abdiquer le ſouverain pouvoir!
Quel rang pourrois-je offrir déformais à Tullie?

TULLIE.

Le rang d'un Citoyen, pere de la patrie,
D'un Romain, qui ne ſçait briguer d'autres honneurs,

Que ceux dont la vertu couronne les grands cœurs.

OCTAVE.

Prévenu comme vous des chimeres Romaines,
Si de l'autorité j'abandonnois les rênes,
Pour régler ma fortune au gré de mon amour,
Antoine voudra-t il abdiquer à son tour?

TULLIE.

Eh! que peut m'importer que le cruel abdique,
Dès que nous n'avons plus ni Loix ni République?
Impérieux amant, qui me parlez en Roi,
Sçavez-vous que Brutus est moins Romain que moi?
Regnez, si vous l'osez, mais croyez que Tullie
Sçaura bien se soustraire à votre tyrannie;
Si du sort des Tyrans vous bravez les hazards,
Il naîtra des Brutus autant que des Césars.

OCTAVE.

De la part de Tullie, un dédaigneux silence
Eut été plus séant que tant de violence;
Je ne m'attendois pas qu'un si cruel mépris,
De tout ce que j'ai fait dut être un jour le prix:
De l'ingrat Cicéron j'ai souffert les caprices,
Sans me plaindre de lui ni de ses injustices;
Votre pere au Sénat m'a cent fois outragé,
Dans ses emportemens il n'a rien ménagé;
Avec mes ennemis son cœur d'intelligence
N'a jamais respiré que haine & que vengeance;
Tandis qu'avec ardeur je combattois les siens,
Cicéron à me perdre encourageoit les miens;
Je viens d'en essuyer la plus sanglante injure,
Sans qu'elle ait excité le plus léger murmure,
Et l'on m'outrage? moi! je suis un inhumain
Dont sans crime, à son gré, l'on peut percer le sein!

Pourquoi? parce qu'on veut arracher aux supplices,
Du meurtre de César l'auteur & les complices,
Et que le furieux qui lui perça le flanc,
S'abreuve dans le mien du reste de son sang.
César, qui jusqu'au Ciel vit élever sa gloire,
Immortel ornement du Temple de mémoire,
César, indignement traîné dans le Sénat,
N'est point encor vengé d'un si noir attentat;
Et si je veux vous plaire, il faut que je l'oublie:
Que je laisse un champ libre au pere de Tullie,
Qui veut que de César les lâches meurtriers
Rentrent dans le Sénat couronnés de lauriers:
Et que sacrifiant à Brutus son Idole,
J'aille de son poignard orner le Capitole.

TULLIE.

Auriez-vous prétendu qu'à vos ordres soumis,
Cicéron à vos coups dut livrer ses amis?
Que, de vos cruautés spectateur immobile,
Son cœur désespéré vous laisseroit tranquille?

OCTAVE.

D'autres soins le devroient occuper aujourd'hui;
Antoine avec fureur soulevé contre lui,
Me demande à grands cris le sang de votre pere;
Notre hymen peut sauver une tête si chere;
Quoique d'un Triumvir tout soit à redouter,
A peine sur ce point on daigne m'écouter;
Le péril cependant redouble, & le temps presse:
Au sort de Cicéron, Rome qui s'intéresse,
Sans doute avec plaisir verroit notre union,
Le terme spécieux de la proscription:
Devenez de la paix le lien & le gage,
C'est l'unique moyen de dissiper l'orage.

Je vois ce qui vous flatte en ce cruel instant,
C'est le frivole honneur d'un refus éclatant,
Mais ne présumez pas que je me détermine
A me priver du rang que le Ciel me destine;
Si je m'en dépouillois, ce seroit me livrer
Au premier assassin qui voudroit s'illustrer.

TULLIE.

Après ce fier aveu, je crois, pour vous confondre,
N'avoir à votre amour que deux mots à répondre:
Je ne vous aime point. J'aimerois mieux la mort
Que de me voir un jour unie à votre sort.
Cependant si César veut déposer l'Empire,
A son fatal hymen je suis prête à souscrire,
Dut mon cœur indigné n'y consentir jamais,
Je me sacrifierai pour le bien de la paix.
Mais si vous usurpez l'autorité suprême,
Vous pouvez de mon sang teindre le diadême.
Que ne peut ma mort seule en relever le prix,
Et sauver de vos coups tant d'illustres Proscrits!

OCTAVE.

Ah, c'en est trop! songez, orgueilleuse Tullie,
Que c'est vous qui livrez votre pere à Fulvie.

TULLIE *seule.*

Barbare! que mon cœur ne peut trop dédaigner;
Nous sçaurons mieux mourir que tu ne sçais regner.
Dieux cruels! épuisez sur moi votre colere,
Ou de son désespoir daignez sauver mon pere.
O Romains! que l'honneur de mériter ce nom
Coûte cher, si l'on veut imiter Cicéron.
Tout est perdu pour moi.

SCENE IV.

CLODOMIR, TULLIE.

CLODOMIR.

JE vous cherchois, Madame;
Quel trouble à mon aſpect s'empare de votre ame?
Quoi! vous levez au Ciel vos yeux baignés de pleurs,
N'ai-je donc pas aſſez éprouvé de malheurs?
Les premiers n'ont que trop exercé ma conſtance;
Ah, Tullie! autrefois ma plus chere eſpérance,
Pardonnez à mon cœur quelques tranſports jaloux,
L'heureux Céſar va-t-il devenir votre époux?

TULLIE.

Eh! plut au Ciel n'avoir d'autre malheur à craindre,
Vous & moi nous ſerions peut-être moins à plaindre!
Offrez à ma douleur de plus dignes objets;
Accablé de ſes maux, conſumé de regrets,
Mon pere avant ſa mort veut que notre hyménée
Eclaire de ſes feux cette horrible journée.
Eh! que lui ſervira d'unir des malheureux
Menacés comme lui du ſort le plus affreux!
Quel temps a-t-on choiſi pour me faire connoître
Un époux qui n'aura qu'un ſeul moment à l'être?

Sextus, mon cher Sextus, renoncez à ma main,
Ce n'eſt pas moi qui dois borner votre deſtin;
Lorſque j'ai deſiré que vous fuſſiez Pompée,
Hélas! qu'en ce ſouhait mon ame s'eſt trompée!
A peine mon amour voit combler ce deſir,
Que je perds à la fois Sextus & Clodomir:
Pourquoi de votre nom m'a-t-on fait un myſtere?

SEXTUS.

J'ai cru devoir moi-même y forcer votre pere,
Je craignois de jetter dans un cœur généreux
Trop d'effroi, s'il avoit à trembler pour nous deux:
D'ailleurs, convenoit-il au fils du grand Pompée,
De ſe montrer ici ſans éclat, ſans Armée?
Lui qui ne prétendoit s'offrir à vos regards,
Qu'en protecteur de Rome, & vainqueur des Céſars.
Et que ne veut-on pas quand l'amour eſt extrême!
Clodomir deſiroit d'être aimé pour lui-même;
Sextus, ſans votre amour pouvoit-il être heureux!
Mais en d'autres climats venez combler mes vœux.
Vous pleurez! depuis quand votre cœur intrépide
N'oppoſe-t-il au ſort qu'un déſeſpoir timide?
Je viens de raſſembler quelques ſoldats épars,
Diſperſés ſous leurs Chefs autour de ces remparts,
Vous les trouverez tous ardens à vous défendre;
Et ſi de la valeur le ſuccès doit dépendre,
J'eſpére que la mienne y pourra concourir,
Ne dut-il m'en reſter que l'honneur de mourir.
Dès que pour vous dans Rome il n'eſt plus d'eſpérance,
Allons de la Sicile implorer l'aſſiſtance:

Ma Flotte nous attend, je regne fur les eaux,
Engageons votre pere à fuir fur mes Vaiffeaux:
Il eft honteux pour lui de fe laiffer profcrire,
Vous avez fur fon cœur un fouverain empire;
Venez, faifons-lui voir qu'un glorieux retour
Peut le mettre en état de profcrire à fon tour.
S'il veut m'accompagner, je réponds de fa vie,
Et l'amour couronné répondra de Tullie.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CICERON, TULLIE, SEXTUS.

CICERON.

HÉritier des vertus du plus grand des Romains,
Si digne de mémoire & des honneurs divins;
Adoré dans la paix, redouté dans la guerre,
Qui vit parer fon char du globe de la terre;
Fils de Pompée enfin, à cet augufte nom
Vous daignez allier celui de Cicéron:
Je ne vous ceindrai point le front d'un diadême;
Je n'ai plus de tréfors que cet autre moi-même:
O mon fils! puiffe-t-il faire votre bonheur,
Et vous être auffi cher qu'il le fut à mon cœur.
Et vous, unique bien que le deftin me laiffe,
Délices de ma vie, efpoir de ma vieilleffe,

Qui

Qui n'avez plus pour dot que mon ame & mes
pleurs,
Puissiez-vous n'hériter jamais de mes malheurs !
Je veux, avant ma mort, que ma main vous unisse;
J'ai promis à Sextus ce tendre sacrifice;
Mais après cet hymen qui va combler vos vœux,
Fuyez, éloignez-vous d'un pere malheureux:
Je ne veux plus vous voir dans une triste Ville,
Où les morts même ont peine à trouver un asyle.
Approchez, mes enfans, venez, embrassez-moi,
Jurez-vous dans mon sein une constante foi;
De nos derniers adieux scellons une alliance
Que nous desirions tous avec impatience.
Que vois-je? On se refuse à mes embrassemens!

TULLIE.

Qu'exigez-vous de nous dans ces cruels momens?
Quoi! lorsqu'avec bonté votre amour nous as-
semble,
Ne nous unissez-vous que pour mourir ensemble!
Et comment sans frémir pouvez-vous ordonner
A Sextus, comme à moi, de vous abandonner?
Quel nouveau désespoir contre nous vous anime?
De nos soins mutuels nous feriez-vous un crime?
C'est vous-même, Seigneur, qui dans ce triste jour
Me faites malgré moi douter de votre amour.
Quoi! ce pere, l'objet de toute ma tendresse,
Qui me cherchoit encor, quoiqu'il me vit sans
cesse,
Ce pere qui sembloit ne vivre que pour moi,
Ne pourra désormais me voir qu'avec effroi?
Quel transport imprévu de votre ame s'empare!
Apprenez-vous d'Octave à devenir barbare!

La flotte de Sextus nous attend tous au Port,
Faites-vous sur vous-même un généreux effort.
C'est votre fille en pleurs, cette même Tullie,
Du pere le plus tendre, autrefois si chérie,
Qui, la mort dans le sein, vous demande à genoux
De ne lui point ravir ce qu'elle tient de vous.
Ma vie est dans vos mains & ne tient qu'à la vôtre,
Daignez en ce moment nous suivre l'un & l'autre :
Ce lieu n'est point encor entouré de soldats
Qui puissent observer ou retenir vos pas;
Nous pouvons en secret gagner les bords du Tibre;
Mon pere, suivez-nous, puisque vous êtes libre,
Et que vous n'êtes pas au nombre des proscrits.

CICERON.

Ah! c'est moins par respect pour moi, que par mépris,
Ne pouvant m'effrayer, Antoine m'humilie.
C'est pour flétrir mon nom que le cruel m'oublie;
Si sa main m'eut proscrit, l'Univers auroit sçu
Que parmi ces Héros, du moins j'aurois vécu.
Pour braver mes Tyrans, je veux mourir dans Rome,
En implorant ses Dieux, c'est moi seul qu'elle nomme.
Je ne priverai point de mes derniers soupirs,
Ce lieu qui fut l'objet de mes premiers desirs.
J'ai tant vécu pour moi, si peu pour ma partie,
Que je veux dans son sein du moins finir ma vie;
Si je fuyois, César qui me redoute encor,
A ses projets bientôt donneroit plus d'essor.

SEXTUS.

Ceſſez de vous flatter d'une eſpérance vaine,
Céſar aime Tullie, & craint peu votre haine;
Dans ſes murs malheureux, Rome va ſuccomber,
Croyez-vous qu'avec elle il ſoit beau de tomber,
Lorſqu'en lui conſervant un ami ſi fidele,
Nous pouvous eſpérer de renaître avec elle?
N'avons-nous pas ailleurs des ſecours aſſurés?
La Sicile, Brutus, Rhodes, les conjurés?

CICERON.

Qui? moi? mon fils, que j'aille errant dans la Sicile,
Allumer le flambeau d'une guerre civile?

SEXTUS.

Eh, comment pouvez-vous déſormais l'éviter?
Ce n'eſt pas vous d'ailleurs qui l'allez ſuſciter.
Il n'eſt point aujourd'hui de climat ſur la terre
Qui puiſſe être à l'abri des fureurs de la guerre;
Traverſez l'Univers de l'un à l'autre bout,
Vous trouverez la guerre & des Romains par-tout.
Enfans infortunés d'une Ville déſerte,
Qui ne peut plus ſentir vos ſoins ni votre perte,
Pourquoi vous obſtiner à mourir dans ſes murs?
Donnons-lui des ſecours plus brillans & plus ſûrs.
Croyez-vous qu'il ſera pour vous plus honorable
D'être aux yeux de Céſar traîné comme un coupable,
Pour ſervir de riſée au Soldat furieux,
Qui fera peu de cas d'un nom ſi glorieux?
Rome n'eſt plus qu'un ſpectre, une ombre en Italie,
Dont le corps tout entier eſt paſſé dans l'Aſie;
C'eſtlà que notre honneur nous appelle aujourd'hui,

Rendons-nous à ſa voix & marchons avec lui.
Ce n'eſt pas le climat qui lui donna la vie,
C'eſt le cœur du Romain qui forme ſa patrie.
Qui doit s'intéreſſer à Rome plus que moi ?
[*Il montre la Statue de Pompée renverſée.*]
Voyez ces monumens de douleur & d'effroi.
Ces marbres mutilés dont le morne ſilence
N'en demande pas moins de ſang pour leur vengeance,
Il ne leur reſte plus que le nom précieux
D'un Héros que l'on vit marcher égal aux Dieux.
Votre ſort eſt écrit ſous ce nom redoutable,
A tout Mortel fameux exemple formidable;
Et pour le prévenir, vous n'avez qu'à vouloir,
La honte ſuit toûjours un lâche déſeſpoir:
Il vaut mieux ſe flatter d'un eſpoir téméraire,
Que de céder au ſort dès qu'il nous eſt contraire.
Il faut du moins mourir les armes à la main,
Le ſeul genre de mort digne d'un vrai Romain;
Mais, mourir pour mourir, n'eſt qu'une folle yvreſſe,
Triſte enfant de l'orgueil que nourrit la pareſſe;
Ranimez-vous, mon pere, & ſoyez plus jaloux
De la haute vertu que j'admirois en vous.

CICERON.

S'il eſt vrai que Sextus la reſpecte & l'admire,
Qu'il régle donc ſes ſoins ſur ceux qu'elle m'inſpire.

SEXTUS.

C'eſt-à-dire, Seigneur, que pour vous imiter,
Il faut mourir enſemble, & ne nous point quitter.

CICERON.

Ah ! Sextus, quoi, c'eſt vous qui voulez que je fuye?
Non, ne vous flattez pas que je paſſe en Aſie;
Ni que des Conjurés empruntant le ſecours,
De mes jours malheureux j'aille flétrir le cours;
Rien ne peut m'engager à quitter l'Italie;
Cependant je ſuis prêt, pour contenter Tullie,
De ſortir avec vous de ce triſte Palais:
La nuit, à Tuſculum, nous nous joindrons après,
Au bois le plus prochain ma fille ira m'attendre,
Dans deux heures, Sextus, ayez ſoin de vous rendre
Avec quelques ſoldats, au Pont Suplicien;
Le temps ne permet pas un plus long entretien,
Adieu; mais, avant tout, je veux revoir Mécene.
[*Il ſort.*]

TULLIE.

Ah ! Sextus, notre fuite eſt encore incertaine,
Mécene, à Cicéron fera changer d'avis,
Et les plus généreux ne feront point ſuivis.
On vient ; éloignez-vous, c'eſt Céſar qui s'avance.

SEXTUS.

Il ſeroit dangereux d'éviter ſa préſence,
Le Tyran nous a vu; je me rendrois ſuſpect
Si je diſparoiſſois à ſon premier aſpect.
Il croit que ſur ſes bords la Seine m'a vu naître:
Et d'ailleurs je crains peu Céſar, quel qu'il puiſſe être.



SCENE II.

OCTAVE, SEXTUS, TULLIE.

OCTAVE.

JE cherchois Cicéron, je veux encor le voir,
Quoique fa dureté me laiffe peu d'efpoir :
Mais, que fait près de vous ce Gaulois dont l'audace
Semble vouloir ici me difputer la place ?

TULLIE.

Quel rang près de Tullie auriez-vous prétendu,
Pour croire qu'à tout autre il feroit défendu ?

OCTAVE.

En des lieux où je crois pouvoir parler en maître,
Sans mes ordres exprès on ne doit point paroître;
Et fur-tout un Gaulois : qu'il retourne en fon Camp,
C'eft parmi fes foldats qu'il trouvera fon rang.

SEXTUS.

Depuis quand fommes-nous fous ton obéiffance,
Pour ofer me parler avec tant d'arrogance ?
Le fort de mes pareils ne dépend point de toi,
Je ne releve ici que des Dieux, & de moi;
Aux loix du grand Céfar nous rendimes hommage;
Mais ce ne fut jamais à titre d'efclavage ;
Comme de la valeur il connoiffoit le prix,
Il eftimoit en nous ce qui manque à fon fils.

Sans le fer des Gaulois, le César qui me brave
Eut vu borner sa gloire au simple nom d'Octave.

OCTAVE.

Qu'entends-je? holà, Licteurs.

TULLIE.

César, modére-toi.
Apprends que ce Guerrier est ici sur ma foi,
Sur celle des Romains dont tu n'es pas le maître;
Malgré tous les projets que tu formes pour l'être:
Si tu te plains de lui, pourquoi l'outrageois-tu?
Pense-tu n'outrager que des cœurs sans vertu?
S'il te faut des garants, je réponds de la sienne;
Commence à nous donner des preuves de la tienne;
Si de l'humanité tu méconnois la voix,
Des Peuples alliés respecte au moins les droits.
Sois humain, généreux, & cesse de proscrire,
Si tu veux sur les cœurs t'établir un empire.
L'art de se faire aimer, & celui de regner,
Sont deux arts que ton pere auroit dû t'enseigner.
Mais envain tu prétends livrer à ta vengeance
Un Guerrier qui n'est point soumis à ta puissance.
Jusqu'au dernier soupir je défendrai ses jours.

OCTAVE.

Ingrate, qui des miens voulez trancher le cours,
Et de mes ennemis me rendre la victime,
Vous justifiez trop le courroux qui m'anime;
Ce n'est pas d'aujourd'hui que cet audacieux,
Qui veut ne relever que de vous & des Dieux,
Dans ces divers complots, plus ardent que vous-même,
Brave des Triumvirs l'autorité suprême;
Je sçais qu'il a sauvé Messala, Métellus,

Lucilius, Pison, les fils de Lentulus:
Mais malgré son orgueil, je lui ferai connoître
Que je puis à mes loix l'immoler comme un traître.

SEXTUS.

En sauvant tes proscrits, j'ai fait ce que j'ai dû;
Ton pere, en pareil cas, eut loué ma vertu.
Toi-même applaudissant à mes soins magnanimes,
Tu devrois me louer de t'épargner des crimes,
Et rougir, quand tu crois être au-dessus de moi,
Qu'un Gaulois, à tes yeux, soit plus Romain que toi.
Viole nos traités, punis-moi d'aimer Rome,
Et d'oser de nous deux être le plus grand homme.

OCTAVE.

Téméraire Etranger, tu m'apprends mon devoir;
Et ta mort...

TULLIE.

Si ma voix est sur toi sans pouvoir,
De ce rival des Dieux interroge l'image,
[*Elle lui montre la Statue de César.*]
Que sa clemence au moins devienne ton partage,
Du grand nom de César, si tu veux hériter,
Dans ses soins vertueux commence à l'imiter.
Epargne ce Guerrier, je demande sa vie.
Ose me refuser.

OCTAVE.

Imprudente Tullie,
Qui voulez de regner me donner des leçons,
Que ne me donnez-vous de plus nobles soupçons?
De la vertu du moins, empruntez le langage,
J'aurois trop à rougir d'en dire davantage.
Mais, je crois ne pouvoir mieux vous humilier

Qu'en vous abandonnant le ſoin de ce Guerrier,
Que je crois en effet plus digne de clémence
Qu'il ne ſe croit encor digne de ma vengeance.
Adieu. (*aux Licteurs.*)
Vous; ſuivez-moi.

SCENE III.

SEXTUS, TULLIE.

TULLIE.

SExtus, qu'avez-vous fait?

SEXTUS.

Trop peu pour mon courroux, puiſqu'il eſt ſans effet.
Tout Céſar n'eſt ici qu'un objet de colere;
Héritier de l'ingrat qui détruiſit mon pere,
Octave n'eſt pour moi qu'un rival odieux
Dont l'orgueilleux mépris m'a rendu furieux;
Tenté plus d'une fois d'en punir l'inſolence...
Qu'il rende de ſes jours grace à votre préſence.

TULLIE.

Sextus, ce fier rival n'en eſt pas un pour vous;
Un Amant mépriſé ne fait point de jaloux:
Mais un grand cœur doit-il céder ſans eſpérance
Au dangereux appas d'une aveugle vengeance?
Ah! quand même à Céſar on donneroit la mort,
Son trépas ſeul peut-il relever votre ſort?
Tout vous promet ailleurs de hautes deſtinées,
Qui ſans gloire en ces lieux ſe verroient terminées.

Fuyons, mon cher Sextus, fuir n'eſt un déshonneur
Que pour ceux dont on peut ſoupçonner la valeur;
Fuyons, loin de tenter des efforts inutiles,
Tandis qu'en ce Palais on nous laiſſe tranquilles;
Allons ſans plus tarder rejoindre Cicéron,
La vertu de Mécene exempte de ſoupçon,
Ne nous en doit pas moins alarmer ſur ſon zele.
Je vois ſur ſon départ que mon pere chancele,
Courons le raffermir, Octave eſt violent,
Pour nous perdre tous trois, il ne faut qu'un moment.

SEXTUS.

Ah! ne redoutez rien, je connois la prudence
De ce nouveau Tyran peu ſûr de ſa puiſſance:
Comme il me croit Gaulois, & qu'il a beſoin d'eux,
Il craint trop d'irriter ces Peuples dangereux.

TULLIE.

Jugez de ſes frayeurs à l'objet qui s'avance,
C'eſt l'affranchi chargé du ſoin de ſa vengeance,
Qui vient vous immoler ou s'aſſurer de vous;
Ah! Sextus, laiſſez-moi m'offrir ſeule à ſes coups.

SEXTUS.

Vous expoſer pour moi, c'eſt m'outrager, Tullie,
M'enviez-vous l'honneur de défendre ma vie?

SCENE IV.

SEXTUS, TULLIE, PHILIPPE.

SEXTUS.

APproche, digne chef des infames humains,
Que Céſar entretient pour ſes lâches deſſeins.

PHILIPPE, *à part.*

Quel trouble dans mon cœur éleve sa présence!
O mes yeux! contemplez, voilà sa ressemblance,
Le port majestueux de cet homme divin,
Qui tout percé de coups vint mourir sur mon sein;
Hélas! si c'étoit lui... Mais puis-je méconnoître,
Et les traits & la voix de mon auguste Maître?
Quelle horreur en ces lieux regne de toutes parts?
Dieux! quel spectacle affreux vient frapper mes regards!

(*Il s'appuye sur les débris de la Statue de Pompée.*)

Chers débris, monumens de la fureur d'Octave,
Arrosez vous des pleurs d'un vertueux Esclave!
Ou plutôt revivez, triste objet de mes vœux,
Et venez recevoir l'ame d'un malheureux!
Je me meurs.

TULLIE.

Que dit-il? Et qu'est-ce qui l'arrête?

SEXTUS.

Avance, à m'immoler ta main est-elle prête?
Que vois-je? Quel mortel se présente à mes yeux?
Grands Dieux! n'est-il donc plus de vertus sous les cieux!
L'erreur qui me flattoit, malgré moi se dissipe:
Qui m'eut dit qu'à regret je reverrois Philippe?
Ce fidele affranchi du plus grand des mortels,
Qui sembloit avec lui partager ses autels,
Que ses derniers soupirs avoient couverts de gloire;
Ce Philippe autrefois si cher à ma mémoire,
Qui sçut de la vertu m'applanir les chemins,
Philippe est devenu chef de mes assassins.
Tu pleures, cœur ingrat! que de torrens de larmes

Il faudroit pour laver tes parricides armes.
Vas, combles tes forfaits, si tes barbares mains
N'ont point assez trempé dans le sang des Romains,
Viens, cruel, dans le mien ennoblir ton épée,
Plonge-là dans le sein du malheureux Pompée.

PHILIPPE.

Ah! Sextus!

SEXTUS.

Serois-tu capable d'un remord?

PHILIPPE.

Ecoutez-moi, mon Maître, ou me donnez la mort;
Daignez vous rappeller l'histoire de ma vie,
D'aucun crime jamais elle ne fut flétrie.

SEXEUS.

Leve-toi.

PHILIPPE.

Non, Seigneur, souffrez qu'à vos genoux,
Avant que de mourir je m'explique avec vous.

SEXTUS.

Leve-toi.

PHILIPPE.

Se peut-il que mon illustre éleve,
Contre un infortuné s'indigne & se souleve?
A-t-il pu soupçonner un cœur tel que le mien
De vouloir enfoncer un poignard dans le sien?

(*Il montre la Statue de Pompée.*)

Hélas! depuis la mort de ce Maître adorable,
Je n'ai fait que gémir de son sort déplorable.
Octave, prévenu que j'avois mérité
Qu'un Maître put compter sur ma fidélité,
Me prévint, & bien-tôt m'accorda son estime;
On sçait que ce Tyran s'est fait une maxime

D'attacher à son sort les hommes généreux,
Qui par quelques vertus se sont rendus fameux;
C'est ainsi que j'ai sçu gagner sa confiance;
Mais dans l'art de tromper, imitant sa science,
Philippe n'a jamais trempé dans ses forfaits,
Et Rome n'a de moi reçu que des bienfaits;
Mais c'est par d'autres soins qu'un esclave fidele
Doit vous justifier son amour & son zele.
Octave ne croit plus que vous soyez Gaulois:
Votre noble fierté, les accens de la voix,
Vos soins pour les proscrits, échappés vers Ostie,
Et l'ardeur que pour vous fait éclater Tullie,
Alarment à tel point ce cœur né soupçonneux,
Qu'il voudroit vous pouvoir sacrifier tous deux;
Et sans bien pénétrer quelle est votre origine,
Il veut que cette nuit ma main vous assassine,
Sans croire cependant que vous soyez Sextus;
Mais il vous croit du moins un ami de Brutus.
Il vient de me quitter pour passer chez Fulvie,
Je crains qu'à Cicéron il n'en coûte la vie.
Les momens vous sont chers, & c'est fait de vos jours,
Si de ceux du Tyran je n'abrége le cours.
Pour sauver l'un de vous, il faut immoler l'autre;
Choisissez du trépas de César ou du vôtre.
Rien n'est sacré pour moi, dès qu'il s'agit de vous.

SEXTUS.

L'assassinat, Philippe, est indigne de nous;
Avant que d'éclater, tu pouvois l'entreprendre;
Mais, instruit du projet, je dois te le défendre:
Je m'en ferois un crime, après l'avoir appris,
Et l'on t'eut pardonné de l'avoir entrepris.

PHILIPPE.

On ne peut trop louer un ſoin ſi magnanime:
Mais je vois d'un autre œil l'autel & la victime;
Le deſtin n'a point mis des ſentimens égaux
Dans l'ame de l'Eſclave & celle du Héros;
Mon devoir le plus ſaint, c'eſt de ſauver mon maître:
Qui, d'Octave ou de vous, aujourd'hui le doit être?
César ne fut jamais ni mon Dieu, ni mon Roi,
Et le plus fier Tyran n'eſt qu'un homme pour moi.
Si, pour vous ſoutenir, une égale fortune
Rendoit entre vous deux la puiſſance commune;
Et que de l'immoler vous euſſiez le deſſein,
Sextus pourroit ailleurs chercher un aſſaſſin;
Mais s'armer du poignard qu'un lâche nous deſtine,
Ce n'eſt que le punir, alors qu'on l'aſſaſſine.
Se laiſſer prévenir eſt moins une vertu
Que l'imbécillité d'un courage abattu.
Il ne vous reſte plus qu'une fuite douteuſe:
Pour le fils de Pompée elle ſeroit honteuſe:
Bien-tôt de toutes parts vous ſerez obſervé;
Prévenez donc le coup qui vous eſt réſervé.

TULLIE.

Rejettez les conſeils que Philippe vous donne;
Mais fuyons, puiſqu'ainſi votre honneur nous l'ordonne.
Allons trouver mon pere, & remettons aux Dieux
Le ſoin de nous ſauver de ces funeſtes lieux.

PHILIPPE.

Moi, je vais retrouver César, daignez attendre
Que je sois en état du moins de vous défendre;
Vous verrez, si mon bras ne peut vous secourir,
Que Philippe avec vous est digne de mourir.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CICERON *seul.*

ORgueilleux monumens d'une grandeur passée,
Qui par celle des Dieux n'étoit point effacée;
Et vous, marbres sacrés de nos premiers aïeux,
Qui faisiez l'ornement de ces superbes lieux,
Envain, de vos travaux célébrant la mémoire,
Rome a cru de vos noms éterniser la gloire;
Bientôt vous ne serez qu'un horrible débris,
Et de nouveaux objets de larmes & de cris:
Déja les rejetons de vos tiges fameuses,
D'Antoine & de César victimes malheureuses,
N'offrent plus à nos yeux qu'un mélange confus
De morts & de mourans dans la fange étendus.

(Il jette les yeux sur le Tableau des proscriptions, & il y voit son nom.)

Mais, parmi tant d'horreurs, quelle gloire imprévue

Vient ranimer mon cœur & briller à ma vue?
Mon nom ne fera plus étouffé dans l'oubli,
Et dans ses dignités le voilà rétabli.
Enfin, je suis proscrit, que mon ame est ravie!
Je renaîs au moment qu'on m'arrache la vie.
Héros infortunés! souffrez que ce tableau
Me serve, ainsi qu'à vous, de trône & de tombeau;
Je mourrai dans ton sein, ô ma chere patrie!
Et que ne peut mon sang épuiser la furie
Des cruels Triumvirs qui s'abbreuvent du tien!
Qu'avec plaisir pour toi j'aurois donné le mien!
Au milieu des tourmens je serois mort tranquille,
Je vivois pour toi seule, & je meurs inutile.
Quelqu'un vient, c'en est fait, voici l'heureux instant
Qui va livrer ma tête au glaive qui l'attend.
Mais, je l'espére envain; c'est le sage Mécene,
Qu'une pitié cruelle en tremblant me ramene,
Et qui me croit peut-être accablé de douleur
A l'aspect du seul bien qui peut toucher mon cœur.

SCENE II.

CICERON, MECENE.

MECENE.

MAlgré les soins divers dont vous étiez la proie,
Je lis dans vos regards une secrete joie

Qui

Qui dissipe ma crainte & flatte mon espoir;
César l'augmente encor dès qu'il veut vous revoir.
Ah! Cicéron, souffrez que je vous concilie;
Pour triompher d'Antoine & pour braver Fulvie,
Accordez votre fille aux soins officieux
D'un ami qui voudroit pouvoir l'unir aux Dieux;
Renoncez à l'orgueil de ces vertus austeres,
Qu'en des temps moins cruels se prescrivoient nos peres,
Ce n'est qu'en se pliant à la nécessité,
Que l'on peut des Tyrans tromper l'autorité;
Un torrent n'a jamais causé plus de ravage
Que lorsqu'à son courant on ferme le passage;
Laissez-le s'écouler, & nous donnez la paix,
Couronnez par ce don tous vos autres bienfaits.

CICERON.

César vous auroit-il chargé de la conclure,
Rebuté d'outrager les Dieux & la nature?
Moins pressé de la soif de grossir ses trésors,
Vous auroit-il promis de respecter les morts?
De ne point dépouiller leurs enfans & leurs femmes
Des biens que ce cruel prodigue à des infames?
Ignorez-vous encor que des Edits nouveaux
Ordonnent de fouiller jusques dans les tombeaux?
Que son avidité, par des loix inhumaines,
Impose des tributs jusqu'aux Dames Romaines?
Vous faut-il espérer que de notre union,
L'instant sera la fin de la proscription?

MECENE.

C'est pour vous que d'hier César l'a suspendue.

CICERON.

Eh bien, fnr ce tableau daignez jetter la vue.
(*Il lui montre le Tableau de la proscription.*)
Pour mieux me distinguer, c'est mon funeste nom
Qui seul en fait le prix.

MECENE.

Dieux, quelle trahison!
César auroit dicté cet arrêt sanguinaire!
Mais non, je reconnois la main du téméraire
Qui seul aura tracé cet horrible décret:
Eh, quel autre qu'Antoine eut commis ce forfait?
César, jusqu'à ce point eut-il flétri sa gloire?
Si je l'en soupçonnois, ou si j'osois le croire,
Loin de tenter encor de le justifier,
Je serois le premier à le sacrifier;
S'il est vrai que César ait voulu vous proscrire,
Sur ce même Tableau je vais me faire inscrire.
Adieu, si je ne puis vous sauver de ses coups,
Vous me verrez combattre & mourir avec vous.

CICERON *seul.*

Eh! qu'importe à César que nous mourions ensemble,
Et qu'un même supplice aux enfers nous rassemble!
Que je plains ton erreur, aveugle courtisan,
Si tu crois par ta mort attendrir un Tyran!
Je le vois, terminons ma course infortunée
Par l'emploi que m'avoit commis ma destinée:
Parlons, fassent les Dieux que mes derniers accens
Ne se réduisent point à des cris impuissans!

SCENE III.

OCTAVE, CICERON.

OCTAVE.

CIcéron, en ces lieux, n'a-t-il point vu Mécene?

CICERON.

Je ne l'ai que trop vu pour accroître ma peine;
Mais sur un autre point, César, écoute-moi,
C'est l'unique faveur que j'éxige de toi.
Je vois avec pitié que ta rigueur extrême
Attirera bientôt la foudre sur toi-même;
Si pour nous accabler de maux & de douleurs,
La terre a ses Tyrans, le Ciel a ses vengeurs,
Crains, malgré ton pouvoir, que quelque main hardie
Ne te punisse un jour de tant de barbarie.
Quels monstres ont jamais immolé des enfans?
Peut-on trop respecter ces Etres innocens?
Hélas! de tes fureurs victimes lamentables,
Leur meres ne sont pas pour toi plus redoutables,
Et cependant tu veux les priver de leurs biens!
César leur eut plutôt prodigué tous les siens.
C'étoit par des bienfaits qu'il vengeoit une injure,
Son fils, pour se venger, détruiroit la nature:
Est-ce ainsi que tu veux succéder à César,
Ce Héros qui traînoit tous les cœurs à son char?
Imites sa bonté, crois-moi, fais-nous connoître

Que tu peux l'égaler, le ſurpaſſer peut-être.

OCTAVE.

Et pourquoi n'imputer qu'à moi ſeul ces décrets
Dont Rome a reſſenti de ſi cruels effets ?
Antoine eſt-il pour eux un Dieu plus favorable ?

CICERON.

Et qui pourroit fléchir ce Tigre inexorable,
Dans l'yvreſſe, l'orgueil, & le luxe allaité ?
Monſtre que le Deſtin n'a que trop bien traité ;
Et qui pour ton malheur, nourri dans le carnage,
N'a pour toute vertu qu'une valeur ſauvage.
Céſar, dès qu'il s'agit d'avoir recours aux Dieux,
Qui d'Antoine ou de toi leur reſſemble le mieux?
Le Ciel de ſes bienfaits t'enrichit ſans meſure,
Reſpectes les faveurs que te fit la nature.
Que n'as-tu pas reçu de ſa prodigue main ?
Tous les dons d'un génie au-deſſus de l'humain.
Lorſqu'il ne tient qu'à toi d'être adoré dans Rome,
Te ſied-il d'être Antoine ou de n'être qu'un homme?
Sois Céſar, ſois un Dieu, tu le peux, tu le dois,
Trop heureux que le ſort te laiſſe un ſi beau choix.

OCTAVE.

Tu n'auras pas envain recours à ma clémence,
Ni d'un ſexe timide embraſſé la défenſe,
Je ſouſcris à tes ſoins, je veux en ta faveur
Abolir ces décrets qui te font tant d'horreur :
Au ſort des malheureux une ame ſi ſenſible,
Pour moi ſeul aujourd'hui ſera-t-elle inflexible ?
Je viens ſur ta fierté faire un dernier effort,
Qu'avec mon amitié la tienne ſoit d'accord.
Je ne refuſe rien lorſque ta voix m'implore,

Laiſſe-moi triompher du fiel qui te dévore ;
Réuniſſons deux cœurs diviſés trop long temps
Pour des cœurs vertueux, j'oſe dire auſſi grands.

CICERON.

Octave, tu me fis admirer ton enfance :
J'attendois encor plus de ton adoleſcence;
Tu m'as trompé. Les cœurs remplis d'ambition
Sont ſans foi, ſans honneur, & ſans affection.
Occupés ſeulement de l'objet qui les guide,
Ils n'ont de l'amitié que le maſque perfide;
Prodigues de ſermens, avares des effets,
Le poiſon eſt caché même ſous leurs bienfaits.
La gloire d'un grand homme eſt pour eux un ſup-
plice,
Et pour lui, tôt ou tard devient un précipice:
Je n'eſpére plus rien & je crains encor moins,
Garde pour tes amis tes bontés & tes ſoins:
Pour en être, il faudroit aimer la tyrannie.

OCTAVE.

Déchires le bandeau d'une aveugle manie,
Erreur dont ton orgueil s'eſt laiſſé prévenir,
Et rougis des diſcours que tu m'oſes tenir.
Que peut me reprocher ton injuſte colere?
Qu'ai-je fait qu'avant moi n'eut fait ici mon pere!
N'obéiſſoit-on pas lorſque Céſar vivoit?

CICERON.

Sois ſeulement ſon ombre, & je ſuis ton ſujet;
Du bonheur des humains ſage dépoſitaire,
En faiſant toûjours bien, ne ſonges qu'à mieux
faire;
Sois clément, vertueux, & rétablis les Loix,
Je ſerai le premier à te donner ma voix;

Mais tant que je verrai des tigres en furie
Déchirer les enfans de ma triste patrie,
Je ferai de mes cris retentir l'Univers,
Et je les porterai jusques dans les Enfers.

OCTAVE.

Pour me livrer la guerre avec plus d'assurance,
Des hommes & des temps pese la circonstance.
Mon pere n'eut jamais que sa gloire à venger,
Ainsi César pouvoit pardonner sans danger;
Pour un autre César il n'eut point à proscrire;
Qui d'ailleurs eut osé lui disputer l'Empire?
Je ne suis entouré que de vils Sénateurs,
Opprobres des humains, lâches perturbateurs,
Que se fut immolés la justice ordinaire,
Dont Brutus a voulu lui-même se defaire,
Et que ce meurtrier n'a laissés dans ces lieux
Que pour m'assassiner ou me rendre odieux.
Car de mes ennemis l'indigne politique
Ne tend qu'à me charger de la haine publique.
Mais, en de vains discours c'est trop nous engager,
Je ne suis pas venu pour me faire juger;
Pour la derniere fois je demande Tullie.

CICERON.

Faut-il que jusque-là ta grandeur s'humilie?
D'un amour simulé laissons-là les attraits.
Vas, je t'ai pénétré plus que tu ne voudrois,
Les doux liens du cœur, étrangers dans ton ame;
Ne triompheront point de l'ardeur qui t'enflamme;
C'est la soif de regner, voilà ce que tu veux.
Mais comme il faut voiler ce projet dangereux,
Tu veux en imposer par l'hymen de Tullie,
Faire croire aux Romains, puisqu'à toi je m'allie,

Que j'épouse à mon tour ta haine & ta fureur
En faveur d'un hymen qui me comble d'honneur;
Si je t'ouvre un chemin à la grandeur suprême,
Que je la plains bien moins pour toi que pour moi-même,
Et qu'enfin, c'est moi seul qui dicte tes Arrêts;
Prétexte précieux pour m'immoler après.

OCTAVE.

Si j'avois de te perdre une secrete envie,
Qui pourroit m'engager à retenir Fulvie?
Imprudent orateur, songe que ton orgueil
A de tes intérêts toûjours été l'écueil;
S'il me faut pour regner l'appui d'une famille,
Qu'ai-je besoin, dis-moi, de toi, ni de ta fille?
Ingrat, si tu jouis de la clarté du jour,
Apprends que tu ne dois ce bien qu'à mon amour;
Vois ton nom.

CICERON.

Je l'ai vu, César, je t'en rends grace;
Mais il ne s'agit pas du sort qui me menace,
Il s'agit des Romains; pour la derniere fois,
D'un ami malheureux daigne écouter la voix.

OCTAVE.

Je n'écoute plus rien d'un ami si perfide;
Ce n'est pas l'intérêt de Rome qui te guide.
Ce fameux Clodomir, ce rival odieux,
Qu'avec tant de secret tu cachois en ces lieux;
Injurieux objet d'une lâche tendresse,
Est le seul où ton cœur aujourd'hui s'intéresse.
C'est l'amant de Tullie, ose me le nier.

CICÉRON.

Je ne chercherai pas à m'en justifier.

Pourquoi de ce rival te ferois-je un mystere?
A-t-il trempé ses mains dans le sang de ton pere,
Ou, si c'est un forfait que d'aimer les Romains?
Implacable tyran, détruis tous les humains,
C'est dans la cruauté que brille ton courage.

OCTAVE.

Ah! c'est pousser trop loin le mépris & l'outrage;
Adieu, je t'abandonne à mon inimitié.

CICERON.

Va, fuis, je l'aime mieux encor que ta pitié;
Celle de tes pareils à la fois déshonore
Et celui qu'elle épargne & celui qui l'implore.

(*seul.*)

Mais que sont devenus mes enfans malheureux,
Depuis l'instant fatal qui m'a séparé d'eux?
Ma fille dans sa fuite a-t-elle été surprise,
Ou Sextus auroit-il manqué son entreprise?
Hélas! de Tusculum s'ils ont pris le chemin,
Dans mes tristes foyers ils m'attendront envain;
Je ne reverrai plus ce couple que j'adore;
Eh! puis-je desirer de les revoir encore?
J'obtiens le seul honneur que j'avois souhaité,
Et du moins je pourrai mourir en liberté...

SCENE IV.

CICERON, SEXTUS, TULLIE.

CICERON.

Mais, je vois mes enfans; chers témoins de ma joie,

C'eſt pour la partager que le Ciel vous envoie;
Le deſtin va bientôt terminer mes malheurs,
Et mon ſort eſt trop beau pour mériter des pleurs.
Viens, ma fille, jouis des honneurs de ton pere,
Vois, lis ſur ce tableau la fin de ma miſere;
Sextus, vous m'avez vu le front humilié,
Que parmi ces grands noms, le mien fut oublié.
Je me plaignois à tort des mépris d'un barbare,
Pardonnons-lui tous deux un affront qu'il répare.

TULLIE.

Seigneur, eſt-ce donc là ce deſtin glorieux,
Qui doit être pour nous ſi grand, ſi précieux?
Mourir dans les tourmens, victime de Fulvie,
C'eſt mourir dans l'opprobre & dans l'ignominie.
Eh! comment, ſans rougir d'un ſi cruel tranſport,
Pouvez-vous avec joie annoncer votre mort?
Changerez-vous toûjours d'avis & de conduite?
Un grand cœur doit avoir plus d'ordre & plus de ſuite:
A peine vous formez un généreux deſſein,
Qu'à l'inſtant même il eſt banni de votre ſein.
A l'amour paternel un faux honneur ſuccéde,
Et plus le mal eſt grand, plus on fuit le remede;
Céſar ne vous a point encore abandonné,
Si nous mourons, c'eſt vous qui l'aurez ordonné;
Vous le ſçavez, la mort n'a rien qui m'épouvante,
Des cœurs infortunés c'eſt la plus douce attente;
Ce qui me fait gémir, c'eſt de voir votre cœur
S'honorer d'un trépas qui n'eſt qu'un déshonneur.
Mais de ce même fer dont l'amour de Tullie
S'eſt armé pour défendre une ſi belle vie;
Si vous vous obſtinez à reſter en ces lieux,

Je sçaurai malgré vous m'immoler à vos yeux.

CICERON.

Ah ! ma fille, étouffez ce transport téméraire.

SEXTUS.

Mon pere, il vous apprend ce que vous devez
faire.
Se peut-il qu'un grand cœur se montre si jaloux
Des honneurs qu'un esclave obtiendroit comme
vous ?
Quel misérable orgueil pour une ame Romaine!
Ah ! loin de nous vanter une gloire si vaine,
Rougissez de vous voir proscrit sur ce tableau,
C'est dans le Ciel qu'il faut inscrire un nom si beau;
Des plus nobles Proscrits je viens d'armer l'élite,
C'est à mourir entr'eux que l'honneur nous invite ;
Laisserez-vous périr ces Guerriers généreux
Qui s'exposent pour vous au sort le plus affreux ?
Un Romain tant qu'il veut peut rétablir sa gloire,
C'est en cherchant la mort qu'il trouve la victoire ;
Lorsqu'il faut terminer ses déplorables jours,
Est-ce au fer des bourreaux qu'il faut avoir re-
cours ?

CICERON.

Ah ! je n'aspire point aux honneurs de la guerre,
Le Ciel ne m'a point fait pour désoler la terre,
Ni pour briller dans l'art des travaux meurtriers;
Ainsi que ses vertus, chacun a ses lauriers.
Et que peut m'importer, dès qu'il faut que je
meure,
Quelle main me viendra marquer ma derniere
heure ?
Lorsqu'on ne peut plus vivre, il faut sçavoir mourir,

Et se rendre, quand rien ne peut nous secourir.
A quoi me servira votre valeur suprême,
Plus terrible cent fois pour moi que la mort même?
Tullie est un Héros au-dessus du trépas,
Qui viendra se lancer à travers les soldats.
Voulez-vous qu'à mes yeux on égorge ma fille,
Et l'héritier qui peut relever ma famille?
Et comment osez-vous hazarder vos amis,
Dès que le moindre espoir ne nous est plus permis?
Dans l'ardeur de tenter une vaine défense,
Les ferez-vous périr pour toute récompense?

SEXTUS.

Eh bien, si rien ne peut nous sauver de la mort,
Nous mourrons tous du moins dignes d'un meilleur
sort.

CICERON.

C'est parler en soldat, dont l'ardente manie
Méprise également & la mort & la vie:
Je suis pere, & je dois penser mieux qu'un amant
Qui ne consulte plus que son emportement.
On n'en veut qu'à moi seul en ce moment funeste,
Faut-il imprudemment sacrifier le reste?
Mon sang appaisera la fureur des Tyrans;
Ah! laissez-lui l'honneur de sauver mes enfans;
Calmez les fiers transports de ce cœur indomptable,
Ma mort est désormais un mal inévitable:
Ma fille, qui n'a plus d'autre soutien que vous,
Aura-t-elle à pleurer son pere & son époux?
Adieu, mon cher Sextus; adieu, chere Tullie,
Pour m'aimer plus long-temps, conservez votre vie.
On vient. Ah! c'en est fait; Dieux! quel moment
affreux!
Hélas! pour ma défense ils se perdront tous deux.

SCENE V.

CICERON, SEXTUS, TULLIE, PHILIPPE.

PHILIPPE *à Sextus.*

Vos amis assemblés sous diverses Cohortes,
Pour vous accompagner sont déja loin des portes.
(à Tullie.)
Madame, en ce moment daignez suivre ses pas;
Du sort de Cicéron ne vous alarmez pas:
Octave qui ne veut que semer l'épouvante,
A cru, pour ébranler votre ame trop constante,
Devoir ranger son nom au nombre des Proscrits;
Mais, malgré le courroux dont son cœur est épris,
Il ne peut consentir à livrer votre pere:
Ainsi ne craignez rien de sa feinte colere.
(à Cicéron)
Il vient de m'ordonner de veiller sur vos jours.
Marchons à Tusculum, tandis qu'avec Tullie,
Sextus ira se rendre au rivage d'Ostie.

CICERON.

Adieu, tristes témoins de mes vœux superflus,
Palais infortunés, je ne vous verrai plus!



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

OCTAVE *seul.*

JE le connois enfin ce rival trop heureux,
Que pour nous, son seul nom rendoit si dangereux.
L'audacieux Sextus, que César trop facile
Laissa vivre, ou plutôt regner dans la Sicile;
Et dont il n'est sorti que dans le noir dessein
De me plonger peut-être un poignard dans le sein:
Le traître n'a que trop attenté sur ma vie,
En séduisant le cœur de l'ingrate Tullie.
Que de soins différens m'agitent tour à tour!
Un peuple mutiné, l'ambition, l'amour;
Sont-ce donc-là les biens que tu cherchois, Octave,
Et dont, pour ton honneur, tu n'es que trop esclave?
Regne, puisque tu veux soumettre l'Univers;
Mais en l'en accablant, partage moins ses fers.
Sextus, qui te bravoit, échappe à ta vengeance
Avec une valeur égale à sa naissance;
Que n'ai-je point encor à redouter de lui!
Voilà ce qui me doit occuper aujourd hui.
Sans être secouru que de sa seule épée,
Sextus, par ses exploits, fait revivre Pompée:

Nous le verrons bientôt disputer avec nous
Un fardeau dont le poids ne paroît que trop doux;
Mais je sçaurai bientôt prévenir son attente;
Immolons à la fois Sextus & son Amante.
Heureusement Tullie est encor dans nos mains,
Et de Rome, son pere a repris les chemins;
Bientôt Hérennius qui devoit l'y conduire,
De son sort, quel qu'il soit, aura soin de m'instruire.
Mais, Mécene paroît.

SCENE II.

OCTAVE, MECENE.

OCTAVE.

CHer ami, que mon cœur
Avoit besoin de toi pour calmer ma douleur!
Philippe m'a trahi, cet Esclave infidele,
Que je croyois si sûr & si rempli de zele,
Par ses fausses vertus abusant mes esprits,
Etoit d'intelligence avec tous les proscrits;
C'est lui qui les a tous sauvés de ma poursuite,
Et qui seul de Sextus a préparé la fuite.

MECENE.

Philippe n'a jamais mieux rempli son devoir,
Qu'en trompant votre haine & votre fol espoir:
Et d'ailleurs devoit-il vous livrer son Éleve?
A ce nom si chéri, déja l'on se souleve.
Si par malheur Sextus fut resté dans vos mains,
Vous eussiez contre vous armé tous les Romains.

Mais, n'êtes-vous point las de tant de barbarie,
Et d'exercer ici l'Empire des Furies?

OCTAVE.

Qu'entends-je . . .

MECENE.

Les discours d'un ami vertueux,
Dont vous approuveriez le zele impétueux,
Si de quelque retour votre ame étoit capable:
Mais aux cris, comme aux pleurs, elle est impénétrable.
Vous ne serez que trop entouré de flatteurs,
Et que trop inspiré par de vils délateurs;
C'est l'unique entretien où vous trouviez des charmes.
Je ne puis plus vous voir sans répandre des larmes.
L'ami que j'avois cru digne d'être adoré,
C'est le même par qui je suis déshonoré;
Tandis que c'est lui seul qui détruit, persécute,
Aux pleurs qu'il fait verser c'est moi qui suis en bute.
Vos soldats rebutés de servir d'assassins,
M'ont déjà reproché vos ordres inhumains.
On diroit qu'en effet votre cœur sanguinaire
Fait du sang des mortels sa substance ordinaire;
Qu'il ne voit qu'à regret des hommes innocens;
Car vous les croyez tous criminels ou méchans;
Et bientôt à vos yeux, dans son sein déplorable
Rome n'offrira plus qu'un gouffre abominable,
Que vous acheverez de combler de forfaits;
Mais, comme je suis las d'en supporter le faix,
Adieu.

OCTAVE.

Quoi, c'eſt ainſi que Mécene me quitte?
D'où peut naître, dis-moi, le tranſport qui t'agite?
Ah! loin de redoubler mon trouble & ma terreur,
De l'état où je ſuis adoucis la rigueur;
Tu ſçais que dès hier j'ai ceſſé de proſcrire.
Antoine qui jouit avec moi de l'Empire,
Pour me perdre d'honneur, par ſes détours ſecrets,
Fait paſſer ſous mon nom ſes horribles décrets.

MECENE.

Eſt-ce à vous de ramper ſous les loix d'un infame?
Aſſervi lâchement aux fureurs d'une femme,
Triumvir comme lui, libre de tout oſer,
Au plus cruel trépas il falloit s'expoſer,
Et laver dans ſon ſang une pareille injure;
Un affront vit toûjours ſur le front qui l'endure,
Qui ne s'en venge pas eſt fait pour le ſouffrir.
On croiroit, à vous voir tour à tour vous flétrir,
Par l'odieux trafic des plus illuſtres têtes,
Que vous vous partagez le fruit de vos conquêtes:
Il abandonne un Oncle, & vous, un Protecteur
Dont vous-avez long-temps recherché la faveur,
A qui ſeul vous devez votre grandeur ſuprême,
Et qu'il falloit ſauver aux dépens de vous-même.

OCTAVE.

Ceſſe de m'effrayer & me nomme l'objet
Qui fait couler tes pleurs.

MECENE.

Ingrat! qu'avez-vous fait?
Hélas! hier encore il exiſtoit un homme
Qui fit par ſes vertus les délices de Rome.
Mémorable à jamais par ſes talens divers,

Dont

Dont le génie heureux éclairoit l'Univers:
Il n'est plus. . Son salut vous eut couvert de gloire,
Et de vos cruautés effacé la mémoire.
Qu'ai-je besoin encor de vous dire son nom?
Ah! laissez-moi vous fuir & pleurer Cicéron.

OCTAVE.

Qui, moi? J'aurois livré ce mortel admirable,
Et c'est de ce forfait, toi qui me crois coupable!

MECENE.

C'est en l'abandonnant que vous l'avez livré:
De sang & de fureur votre cœur enyvré,
Soigneux de me cacher la moitié de ses crimes,
Laisse au Tibre le soin de compter ses victimes.

OCTAVE.

Ah! Mécene, un moment du moins écoute-moi!
Je ne veux entre-nous d'autre Juge que toi.
Moi-même, pour sauver le pere de Tullie,
J'ai disposé sa fuite à l'insçu de Fulvie,
Et chargé de ce soin Léna, Salvidius,
Soutenus par Philippe & par Hérennius;
C'est par eux qu'en secret je le faisois conduire,
Sans prévoir que peut-être on pouvoit les séduire,
Comment s'en defier, & sur-tout de Léna,
Tribun, que j'ai reçu de la main d'Agrippa?
D'ailleurs à Cicéron Léna devoit la vie.

MECENE.

C'est à son défenseur, lui seul qui l'a ravie.
L'intrépide Orateur a vu sans s'ébranler,
Lever sur lui le bras qui l'alloit immoler:
C'est toi, Léna, dit-il, que rien ne te retienne:
J'ai défendu ta vie, arrache-moi la mienne;
Je ne me repends point d'avoir sauvé tes jours,

Puiſque des miens, c'eſt toi qui doit trancher le
cours.
A ces mots, Cicéron lui préſente la tête,
En s'écriant, Léna, frappe, la voilà prête.
Léna, tandis que l'air retentiſſoit de cris,
L'abat, court chez Fulvie en demander le prix.
Un objet ſi touchant, loin d'attendrir ſon ame,
N'a fait que redoubler le courroux qui l'enflamme;
Les yeux étincelans de rage & de fureur,
Elle embraſſe Léna, ſans honte & ſans pudeur,
Saiſit avec tranſport cette tête divine,
Qui ſemble avec les Dieux diſputer d'origine;
En arrache... Epargnez à ma vive douleur,
La ſuite d'un récit qui vous feroit horreur.
Nous ne l'entendrons plus du feu de ſon génie,
Répandre dans nos cœurs le charme & l'harmonie:
Fulvie a déchiré de ſes indignes mains,
Cet objet précieux, l'Oracle des humains.
Mais, on ne m'a point dit après ce coup funeſte,
Ce que ſa barbarie a pu faire du reſte.

OCTAVE.

Eh bien, ſur Cicéron ſuis-je juſtifié?

MECENE.

Si ce n'eſt pas Céſar qui l'a ſacrifié,
Que de ſa mort, du moins, la plus haute ven-
geance,
De Céſar ſoupçonné faſſe voir l'innocence.

OCTAVE.

Si je m'en vengerai? Quoi! tu peux en douter?
Ta douleur ſur ce point n'a rien à redouter,
Ma haine déformais ne peut être aſſouvie
Qu'en noyant dans ſon ſang l'exécrable Fulvie.

Ce n'eſt pas Lucius qui m'en fera raiſon,
C'eſt Antoine qui doit payer pour Cicéron.
Si tu m'aimes encor, va me chercher ſa fille;
Je veux de ce grand homme adopter la famille.
De tes cris, de tes pleurs tu m'as importuné,
Rends-moi de Cicéron le reſte infortuné;
Pardonne à mon dépit une fatale feinte,
Qui porte à ma tendreſſe une ſi rude atteinte;
En croyant l'effrayer, hélas! je l'ai perdu;
Par pitié rend ſa fille à mon cœur éperdu,
Je ne me connois plus, que mon ſort t'attendriſſe!

MECENE.

C'eſt vouloir de vos maux accroître le ſupplice;
Et comment oſez-vous ſouhaiter de la voir?
Pourrez-vous ſoutenir ſes pleurs, ſon déſeſpoir?
Peignez-vous les tourmens où Tullie eſt en proie.

OCTAVE.

Ah! n'importe, Mécene, il faut que je la voie.

MECENE.

Il eſt vrai que Tullie eſt rentrée en ces lieux,
Et j'ai cru qu'il falloit la ſouſtraire à vos yeux,
Sans vouloir cependant la voir ni la contraindre,
De ſon juſte courroux que ne doit-on pas craindre?
J'ai pris ſoin ſeulement qu'en ces momens affreux,
On ne l'inſtruiſît point de ſon ſort rigoureux.
N'allez point irriter une ame impérieuſe,
Dont rien n'arrêteroit la haine audacieuſe:
Quels efforts aujourd'hui n'a point tentés ſon bras,
Pour Sextus, entraîné par ſes propres ſoldats?
La dignité des mœurs, la vertu la plus pure,
Ne ſont pas les ſeuls dons que lui fit la Nature.
Tullie en a reçu la valeur de Sextus,

Les charmes de son sexe & le cœur d'un Brutus :
Et vous la renverrez si vous daignez m'en croire;
Tant d'amour convient-il avec autant de gloire?
Qu'espérez-vous d'un cœur épris d'un autre Amant?
Faites-en à Sextus un généreux présent.

OCTAVE.

C'en est fait, j'y consens, renvoyons-là, Mécene.
Mes fureurs n'ont que trop justifié sa haine :
Puisqu'il faut s'occuper de soins plus glorieux...
Je la vois... Juste Ciel!... Cachons-nous à ses yeux.

SCENE III. & Derniere.

TULLIE, OCTAVE, MECENE.

TULLIE.

Pourquoi me fuyez-vous, César? je suis vaincue,
Les Soldats de Sextus l'ont soustrait à ma vue.
Vous avez triomphé de moi comme de lui.
Hélas! dans mes malheurs où trouver un appui!
Ne redoutez plus rien de la fiere Tullie,
Il n'est point de fierté que le sort n'humilie.
Loin de vous refuser à mes tristes regards,
Faites revivre en vous la bonté des Césars.
Si j'ai porté trop loin les mépris & l'audace,
(Elle lui montre la Statue de César.)
Au nom de ce Héros daignez me faire grace.
Ah! Seigneur, par pitié rendez-moi Cicéron,

Honorez-nous tous deux d'un généreux pardon.
En des temps plus heureux votre haine endurcie
Eut été désarmée au seul nom de Tullie.

OCTAVE.

Ce nom n'est point encor effacé de mon cœur,
Un seul jour n'éteint point une si vive ardeur,
Et des feux que Tullie allume dans une ame,
Elle ne sçait que trop éterniser la flamme;
Et malgré le mépris dont vous payez mes vœux,
J'oublie, en vous voyant, que je suis malheureux;
Et j'ose me flatter, que moins préoccupée,
Vous eussiez respecté César devant Pompée;
Le Ciel ne le fit point pour être mon égal,
Il n'est pas même fait pour être mon rival.

TULLIE.

Ah, César! est il temps de me chercher des crimes?
Daignez vous occuper de soins plus légitimes:
Vous avez trop connu le cœur de Cicéron,
Pour en avoir conçu le plus léger soupçon;
Si de quelque refus vous avez à vous plaindre,
Son austere vertu ne laisse rien à craindre;
A-t-il des conjurés emprunté le secours,
Ou versé dans les cœurs le poison des discours?
Il a toûjours gardé le plus profond silence;
Sa fuite ne peut être un motif de vengeance,
Puisque vous même avez ordonné son départ;
Philippe étoit d'ailleurs chargé de votre part,
Avec Hérennius, du soin de le défendre.

OCTAVE.

Mais, si vous n'aviez point dessein de me surprendre,
Auriez-vous de Sextus accompagné les pas,

Et pour le ſoutenir corrompu mes Soldats?

TULLIE.

Quel peut être l'effroi que Sextus vous inſpire?
Ce n'eſt pas en fuyant qu'on diſpute un Empire:
L'a-t-on vu contre vous ſoulever les eſprits,
Ou d'un nom redouté ranimer les débris?
Il en eut recouvré la puiſſance uſurpée,
S'il ſe fut un moment fait voir comme Pompée;
Ah! du ſort de Sextus ne ſoyez point jaloux,
Philippe n'a voulu que l'éloigner de vous:
Son Maître infortuné qui n'a plus d'autre aſyle,
Va ſans doute avec lui regagner la Sicile;
Faites-vous un ami de ce jeune Héros,
Il eſt digne de vous par ſes nobles travaux:
Céſar, vous ignorez qu'une main meurtriere
Vous auroit ſans Sextus privé de la lumiere,
Tandis que votre haine éclate contre lui;
C'eſt la ſeul vertu qui vous ſauve aujourd'hui;
Pour l'en récompenſer, permettez que mon pere
Aille près de Sextus terminer ſa miſere;
Prenez en leur faveur des ſentimens plus doux.

OCTAVE.

Mais, Madame, Sextus eſt-il donc votre époux?
Si-tôt qu'à votre hymen je ne dois plus prétendre,
Aux vœux de mon rival je conſens de vous rendre.

TULLIE.

Ah, Céſar! vos détours ſont trop ingénieux;
Plus ſincere que vous, je m'expliquerai mieux:
De Sextus, il eſt vrai, je dois être l'épouſe;
Loin de vouloir tromper votre flamme jalouſe,
J'avouerai ſans rougir que nous avons tous deux,

Malgré tant de malheurs brûlé des mêmes feux.
Mais quelque soit l'amour qu'il inspire à Tullie,
Si vous m'aimez encor, je vous le sacrifie;
Vous pouvez d'un seul mot rendre mon sort heureux.
Parlez, me voilà prête à contenter vos vœux;
Un si grand sacrifice est le prix de mon pere;
Rendez à ma douleur une tête si chere;
Apprenez-moi du moins ce qu'il est devenu.

OCTAVE.

Hérennius ici n'a point encor paru.
Mécene, en attendant, prenez soin de Tullie,
Je vais sur Cicéron interroger Fulvie.

TULLIE.

Non, César, demeurez... mais, quel objet nouveau
Vient frapper mes regards sous ce triste tableau?
Hélas! je reconnois la céleste tribune
Que mon pere occupoit avant son infortune,
C'est de-là que rempli d'un feu toûjours divin,
Il sembloit prononcer les Arrêts du destin;
Plus j'ose l'observer, plus ma frayeur augmente.
Mécene... la Tribune ... elle est toute sanglante,
Ce voile encor fumant cache quelque forfait.
N'importe; je veux voir. Dieux! quel affreux objet!

(*Elle monte à la Tribune & leve le voile.*)

La tête de mon pere ... Ah! monstre impitoyable,
A quels yeux offres-tu ce spectacle effroyable?

OCTAVE.

L'horreur qui me saisit à ce terrible aspect,

Pourroit justifier l'homme le plus suspect.
On n'en peut accuser que la main de Fulvie.

TULLIE.

La tienne a-t-elle moins fait voir de barbarie ?
Ne lui conteste point un coup digne de toi.
O Sextus ! tout est mort & pour vous & pour moi.
Traître ! pour assouvir la fureur qui t'anime,
(Elle se tue.)
Tourne les yeux, voilà ta derniere victime.

FIN.



OTHON

TRAGÉDIE.

Par Monsieur P. CORNEILLE.



ACTEURS.

GALBA, *Empereur de Rome.*

VINIUS, *Consul.*

OTHON, *Sénateur Romain, Amant de Plautine.*

LACUS, *Préfet du Prétoire.*

CAMILLE, *Niece de Galba.*

PLAUTINE, *Fille de Vinius, Amante d'Othon.*

MARTIAN, *Affranchi de Galba.*

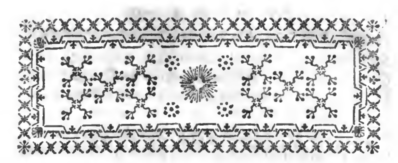
ALBIN, *Ami d'Othon.*

ALBIANE, *Sœur d'Albin, Dame d'honneur de Camille.*

FLAVIE, *Amie de Plautine.*

ATTICUS, } *Soldats Romains.*
RUTILE, }

La Scene est à Rome dans le Palais Impérial.



OTHON

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

OTHON, ALBIN.

ALBIN.

Votre amitié, Seigneur, me rendra téméraire,
J'en abuſe, & je ſçais que je vais vous déplaire,
Que vous condamnerez ma curioſité:
Mais je croirois vous faire une infidélité,
Si je vous cachois rien de ce que j'entens dire
De votre amour nouveau ſous ce nouvel Empire.
On s'étonne de voir qu'un homme tel qu'Othon,
Othon dont les hauts faits ſoutiennent le grand nom,

Daigne d'un Vinius se réduire à la fille,
S'attache à ce Consul qui ravage, qui pille,
Qui peut tout, je l'avoue, auprès de l'Empereur,
Mais dont tout le pouvoir ne sert qu'à faire horreur,
Et détruit d'autant plus que plus on le voit croître,
Ce que l'on doit d'amour aux vertus de son maître.

OTHON.

Ceux qu'on voit s'étonner de ce nouvel amour,
N'ont jamais bien conçu ce que c'est que la Cour.
Un homme tel que moi jamais ne s'en détache,
Il n'est point de retraite ou d'ombre qui le cache,
Et si du Souverain la faveur n'est pour lui,
Il faut, ou qu'il périsse, ou qu'il prenne un appui.
Quand le Monarque agit par sa propre conduite,
Mes pareils sans péril se rangent à sa suite,
Le mérite & le sang nous y font discerner;
Mais quand le Potentat se laisse gouverner,
Et que de son pouvoir les grands dépositaires
N'ont pour raison d'Etat que leurs propres affaires,
Ces lâches ennemis de tous les gens de cœur,
Cherchent à nous pousser avec toute rigueur,
A moins que notre adroite & prompte servitude
Nous dérobe aux fureurs de leur inquiétude.
Si-tôt que de Galba le Sénat eut fait choix,
Dans mon gouvernement j'en établis les loix,
Et je fus le premier qu'on vit au nouveau Prince
Donner toute une armée & toute une Province;
Ainsi je me comptois de ses premiers suivans;
Mais déjà Vinius avoit pris les devants;
Martian l'affranchi, dont tu vois les pillages,
Avoit avec Lacus fermé tous les passages,

On n'approchoit de lui que sous leur bon plaisir;
J'eus donc pour m'y produire un des trois à choisir.
Je les voyois tous trois se hâter sous un maître
Qui chargé d'un long âge a peu de temps à l'être,
Et tous trois à l'envi s'empresser ardemment
A qui dévoreroit ce regne d'un moment.
J'eus horreur des appuis qui restoient seuls à prendre :
J'espérai quelque temps de m'en pouvoir défendre,
Mais quand Nymphidius dans Rome assassiné,
Fit place au favori qui l'avoit condamné,
Que Lacus par sa mort fut Préfet du prétoire,
Que par couronnement d'une action si noire,
Les mêmes assassins furent encor percer
Varron, & Turpillan, Capiton, & Macer,
Je vis qu'il étoit tems de prendre mes mesures,
Qu'on perdoit de Néron toutes les créatures,
Et que demeuré seul de toute cette Cour,
A moins d'un protecteur j'aurois bientôt mon tour.
Je choisis Vinius dans cette défiance;
Pour plus de sûreté, j'en cherchai l'alliance.
Les autres n'ont ni sœur ni fille à me donner,
Et d'eux, sans ce grand nœud, tout est à soupçonner.

ALBIN.

Vos vœux furent reçus?

OTHON.

Oui, déjà l'hyménée
Auroit avec Plautine uni ma destinée,
Si ces rivaux d'état n'en sçavoient divertir
Un maître qui sans eux n'ose à rien consentir.

ALBIN.

Ainsi tout votre amour n'est qu'une politique,

Et le cœur ne ſent point ce que la bouche expli-
que?

OTHON.

Il ne le ſentit pas, Albin, du premier jour,
Mais cette politique eſt devenue amour,
Tout m'en plaît, tout m'en charme, & mes pre-
miers ſcrupules,
Près d'un ſi cher objet paſſent pour ridicules.
Vinius eſt Conſul, Vinius eſt puiſſant,
Il a de la naiſſance, & s'il eſt agiſſant,
S'il ſuit des favoris la pente trop commune,
Plautine hait en lui ces ſoins de ſa fortune,
Son cœur eſt noble & grand.

ALBIN.

Quoi qu'elle ait de vertu,
Vous devriez dans l'ame être un peu combattu.
La niece de Galba pour dot aura l'Empire,
Et vaut bien que pour elle à ce prix on ſoupire:
Son oncle doit bien-tôt lui choiſir un époux.
Le mérite & le ſang font un éclat en vous,
Qui pour y joindre encor celui du diadême...

OTHON.

Quand mon cœur ſe pourroit ſouſtraire à ce que
j'aime,
Et que pour moi, Camille auroit tant de bonté,
Que je duſſe eſpérer de m'en voir écouté;
Si, comme tu le dis, ſa main doit faire un maître,
Aucun de nos tyrans n'eſt encor las de l'être,
Et ce feroit tous trois les attirer ſur moi,
Qu'aſpirer ſans leur ordre à recevoir ſa foi.
Sur-tout de Vinius le ſenſible courage
Feroit tout pour me perdre après un tel outrage,

Et se vengeroit même à la face des Dieux,
Si j'avois sur Camille osé tourner les yeux.

ALBIN.

Pensez-y toutefois, ma sœur est auprès d'elle,
Je puis vous y servir, l'occasion est belle,
Tout autre amant que vous s'en laisseroit charmer,
Et je vous dirois plus, si vous osiez l'aimer.

OTHON.

Porte à d'autres qu'à moi cette amorce inutile,
Mon cœur tout à Plautine est fermé pour Camille,
La beauté de l'objet, la honte de changer,
Le succès incertain, l'infaillible danger,
Tout fait à tes projets d'invincibles obstacles.

ALBIN.

Seigneur, en moins de rien il se fait des miracles.
A ces deux grands rivaux peut-être il seroit doux
D'ôter à Vinius un gendre tel que vous,
Et si l'un par bonheur à Galba vous propose...
Ce n'est pas qu'après tout j'en sçache aucune chose,
Je leur suis trop suspect pour s'en fier à moi;
Mais si je vous puis dire enfin ce que j'en crois,
Je vous proposerois, si j'étois en leur place.

OTHON.

Aucun d'eux ne fera ce que tu veux qu'il fasse,
Et s'ils peuvent jamais trouver quelque douceur
A faire que Galba choisisse un successeur,
Ils voudront par ce choix se mettre en assurance,
Et n'en proposeront que de leur dépendance,
Je sçais... Mais Vinius que j'apperçois venir...

SCENE II.

VINIUS, OTHON, ALBIN.

VINIUS.

LAissez-nous seuls, Albin, je veux l'entretenir.

SCENE III.

VINIUS, OTHON.

VINIUS.

JE crois que vous m'aimez, Seigneur, & que ma fille
Vous fait prendre intérêt en toute la famille.
Il en faut une preuve, & non pas seulement
Qui consiste aux devoirs dont s'empresse un amant;
Il la faut plus solide, il la faut d'un grand homme,
D'un cœur digne en effet de commander à Rome,
Il faut ne pas l'aimer.

OTHON.

Quoi, pour preuve d'amour...

VINIUS.

Il faut faire encor plus, Seigneur, en ce grand jour,
Il faut aimer ailleurs.

OTHON.

Ah! que m'osez-vous dire?

VINIUS.

VINIUS.

Je ſçais qu'à ſon hymen tout votre cœur aſpire,
Mais elle, & vous, & moi, nous allons tous périr;
Et votre change ſeul nous peut tous ſecourir.
Vous me devez, Seigneur, peut-être quelque choſe:
Sans moi, ſans mon crédit qu'à leurs deſſeins j'oppoſe,
Lacus & Martian vous auroient peu ſouffert,
Il faut à votre tour rompre un coup qui me perd,
Et qui, ſi votre cœur ne s'arrache à Plautine,
Vous enveloppera tous deux en ma ruine.

OTHON.

Dans le plus doux eſpoir de mes vœux acceptés,
M'ordonner que je change! Et vous-même!

VINIUS.

Ecoutez.
L'honneur que nous feroit votre illuſtre hyménée,
Des deux que j'ai nommés tient l'ame ſi gênée,
Que juſqu'ici Galba qu'ils obſédent tous deux,
A refuſé ſon ordre à l'effet de nos vœux.
L'obſtacle qu'ils y font, vous peut montrer ſans peine
Quelle eſt pour vous & moi leur envie & leur haine,
Et qu'aujourd'hui, de l'air dont nous nous regardons,
Ils nous perdront bientôt ſi nous ne les perdons.
C'eſt une vérité qu'on voit trop manifeſte,
Et ſur ce fondement, Seigneur, je paſſe au reſte.
Galba vieil & caſſé, qui ſe voit ſans enfans,
Croit qu'on mépriſe en lui la foibleſſe des ans,
Et qu'on ne peut aimer à ſervir ſous un Maître

Qui n'aura pas le tems de le bien reconnoître.
Il voit de toutes parts du tumulte excité,
Le Soldat en Syrie eſt preſque révolté.
Vitellius avance avec ſa force unie
Des troupes de la Gaule & de la Germanie;
Ce qu'il a de vieux corps le ſouffre avec ennui,
Tous les Prétoriens murmurent contre lui,
De leur Nymphidius l'indigne ſacrifice,
De qui ſe l'immola leur demande juſtice;
Il le ſçait, & prétend par un jeune Empereur
Ramener les eſprits & calmer leur fureur.
Il eſpére un pouvoir ferme, plein, & tranquille,
S'il nomme pour Céſar un époux de Camille;
Mais il balance encor ſur ce choix d'un époux,
Et je ne puis, Seigneur, m'aſſurer que ſur vous.
J'ai donc pour ce grand choix vanté votre courage,
Et Lacus à piſon à donné ſon ſuffrage.
Martian n'a parlé qu'en termes ambigus,
Mais ſans doute il ira du côté de Lacus,
Et l'unique remede eſt de gagner Camille.
Si ſa voix eſt pour nous, la leur eſt inutile,
Nous ſerons pareil nombre, & dans l'égalité,
Galba pour cette niece aura de la bonté.
Il a remis exprès à tantôt d'en réſoudre.
De nos têtes ſur eux détournez cette foudre:
Je vous le dis encor, contre ces grands jaloux
Je ne me puis, Seigneur, aſſurer que ſur vous.
De votre premier choix quoi que je doive attendre,
Je vous aime encor mieux pour maître que pour
gendre,
Et je ne vois pour nous qu'un naufrage certain,
S'il nous faut recevoir un Prince de leur main.

OTHON.

Ah, Seigneur! ſur ce point c'eſt trop de confiance,
C'eſt vous tenir trop ſûr de mon obéiſſance.
Je ne prends plus de loix que de ma paſſion,
Plautine eſt l'objet ſeul de mon ambition,
Et ſi votre amitié me veut détacher d'elle,
La haine de Lacus me ſeroit moins cruelle.
Que m'importe après tout, ſi tel eſt mon malheur,
De mourir par ſon ordre ou mourir de douleur?

VINIUS.

Seigneur, un grand courage, à quelque point qu'il aime,
Sçait toûjours au beſoin ſe poſſéder ſoi-même,
Poppée avoit pour vous du moins autant d'appas;
Et quand on vous l'ôta, vous n'en mourutes pas.

OTHON.

Non, Seigneur, mais Poppée étoit une infidelle,
Qui n'en vouloit qu'au trône & qui m'aimoit moins qu'elle.
Ce peu qu'elle eut d'amour, ne fit du lit d'Othon
Qu'un degré pour monter à celui de Néron;
Elle ne m'épouſa qu'afin de s'y produire,
D'y ménager ſa place au haſard de me nuire.
Auſſi j'en fus banni ſous un titre d'honneur,
Et pour ne me plus voir on me fit Gouverneur.
Mais j'adore Plautine & je regne en ſon ame;
Nous ordonner d'éteindre une ſi belle flamme,
C'eſt... Je n'oſe le dire. Il eſt d'autres Romains,
Seigneur, qui ſçauront mieux appuyer vos deſſeins;
Il en eſt dont le cœur pour Camille ſoupire,

Et qui feront ravis de vous devoir l'Empire.

VINIUS.

Je veux que cet efpoir à d'autres foit permis ;
Mais êtes-vous fort fûr qu'ils foient de nos amis ?
Sçavez-vous mieux que moi s'ils plairont à Camille ?

OTHON.

Et croyez-vous pour moi qu'elle foit plus facile ?
Pour moi, que d'autres vœux ...

VINIUS.

A ne vous rien céler,
Sortant d'avec Galba j'ai voulu lui parler,
J'ai voulu fur ce point preffentir fa penfée,
J'en ai nommé plufieurs pour qui je l'ai preffée,
A leurs noms, un grand froid, un front trifte, un œil bas
M'ont fait voir auffi-tôt qu'ils ne lui plaifoient pas.
Au vôtre elle a rougi, puis s'eft mife à fourire,
Et m'a foudain quitté fans vouloir me rien dire.
C'eft à vous qui fçavez ce que c'eft que d'aimer,
A juger de fon cœur ce qu'on doit préfumer.

OTHON.

Je n'en veux rien juger, Seigneur, & fans Plautine
L'amour m'eft un poifon, le bonheur m'affaffine,
Et toutes les douceurs du pouvoir fouverain
Me font d'affreux tourmens, s'il m'en coûte fa main.

VINIUS.

De tant de fermeté j'aurois l'ame ravie,
Si cet excès d'amour nous affuroit la vie ;
Mais il nous faut le trône, ou renoncer au jour,

Et quand nous périrons, que servira l'amour ?

OTHON.

A de vaines frayeurs un noir soupçon nous livre ;
Pison n'est point cruel & nous laissera vivre.

VINIUS.

Il nous laissera vivre, & je vous ai nommé,
Si de nous voir dans Rome, il n'est point alarmé.
Nos communs ennemis qui prendront sa conduite,
En préviendront pour lui la dangereuse suite.
Seigneur, quand pour l'Empire on s'est vu désigner,
Il faut, quoi qu'il arrive, ou périr, ou regner.
Le posthume Agrippa vécut peu sous Tibere,
Néron n'épargna point le sang de son beau-frere,
Et Pison vous perdra par la même raison,
Si vous ne vous hâtez de prévenir Pison.
Il n'est point de milieu qu'en saine politique...

OTHON.

Et l'amour est la seule où tout mon cœur s'applique.
Rien ne vous a servi, Seigneur, de me nommer,
Vous voulez que je regne, & je ne sçais qu'aimer.
Je pourrois sçavoir plus, si l'astre qui domine
Me vouloit faire un jour regner avec Plautine;
Mais dérober son ame à de si doux appas,
Pour attacher sa vie à ce qu'on n'aime pas!

VINIUS.

Hé bien, si cet amour a sur vous tant de force,
Regnez, qui fait des loix peut bien faire un divorce,
Du trône on considére enfin ses vrais amis,
Et quand vous pourrez tout, tout vous sera permis.

SCENE IV.

PLAUTINE, VINIUS, OTHON.

PLAUTINE.

NOn pas, Seigneur, non pas, quoi que le Ciel m'envoie,
Je ne veux rien tenir d'une honteuse voie,
Et cette lâcheté qui me rendroit son cœur,
Sentiroit le tyran, & non pas l'Empereur.
A votre sûreté, puisque le péril presse,
J'immolerai ma flamme & toute ma tendresse,
Et je vaincrai l'horreur d'un si cruel devoir,
Pour conserver le jour à qui me l'a fait voir:
Mais ce qu'à mes desirs je fais de violence,
Fuit les honteux appas d'une indigne espérance;
Et la vertu qui dompte & bannit mon amour,
N'en souffrira jamais qu'un vertueux retour.

OTHON.

Ah, que cette vertu m'apprête un dur supplice!
Seigneur, & le moyen que je vous obéisse!
Voyez, & s'il se peut, pour voir tout mon tourment,
Quittez vos yeux de pere, & prenez-en d'amant.

VINIUS.

L'estime de mon sang ne m'est pas interdite;
Je lui vois des attraits, je lui vois du mérite,
Je crois qu'elle en a même assez pour engager,
Si quelqu'un nous perdoit, quelqu'autre à nous venger:

Par-là nos ennemis la tiendront redoutable,
Et sa perte par-là devient inévitable.
Je vois de plus, Seigneur, que je n'obtiendrai rien,
Tant que votre œil blessé rencontrera le sien,
Que le temps se va perdre en repliques frivoles,
Et pour les éviter, j'acheve en trois paroles.
Si vous manquez le trône, il faut périr tous trois.
Prévenez, attendez cet ordre à votre choix,
Je me remets à vous de ce qui vous regarde;
Mais en ma fille & moi ma gloire se hasarde;
De ses jours & des miens je suis maître absolu,
Et j'en disposerai comme j'ai résolu.
Je ne crains point la mort, mais je hais l'infamie
D'en recevoir la loi d'une main ennemie,
Et je sçaurai verser tout mon sang en Romain,
Si le choix que j'attends ne me retient la main.
C'est dans une heure ou deux que Galba se déclare,
Vous sçavez l'un & l'autre à quoi je me prépare,
Résolvez-en ensemble.

SCENE V.

OTHON, PLAUTINE.

OTHON.

Arrêtez donc, Seigneur,
Et s'il faut prévenir ce mortel déshonneur,
Recevez-en l'exemple, & jugez si sa honte...

PLAUTINE.

Quoi, Seigneur, à mes yeux une fureur si prompte?
Ce noble désespoir si digne des Romains,
Tant qu'ils ont du courage, est toûjours en leurs mains,
Et pour vous & pour moi fut-il digne d'un temple,
Il n'est pas encor tems de m'en donner l'exemple.
Il faut vivre, & l'amour nous y doit obliger,
Pour me sauver un pere, & pour me protéger.
Quand vous voyez ma vie à la vôtre attachée,
Faut il que malgré moi votre ame effarouchée,
Pour m'ouvrir le tombeau hâte votre trépas,
Et m'avance un destin où je ne consens pas?

OTHON.

Quand il faut m'arracher tout cet amour de l'ame,
Puis-je que dans mon sang en éteindre la flamme?
Puis-je sans le trepas...

PLAUTINE.

Et vous ai-je ordonné
D'éteindre tout l'amour que je vous ai donné?
Si l'injuste rigueur de notre destinée
Ne permet plus l'espoir d'un heureux hyménée,
Il est un autre amour dont les vœux innocens
S'élevent au-dessus du commerce des sens.
Plus la flamme en est pure & plus elle est durable,
Il rend de son objet le cœur inséparable,
Il a de vrais plaisirs dont ce cœur est charmé,
Et n'aspire qu'au bien d'aimer & d'être aimé.

OTHON.

Qu'un tel épurement demande un grand courage!
Qu'il est même aux plus grands d'un difficile usage!
Madame, permettez que je dise à mon tour

Que tout ce que l'honneur peut souffrir à l'amour,
Un amant le souhaite, il en veut l'espérance,
Et se croit mal aimé, s'il n'en a l'assurance.

PLAUTINE.

Aimez-moi toutefois sans l'attendre de moi,
Et ne m'enviez point l'honneur que j'en reçois.
Quelle gloire à Plautine, ô Ciel ! de pouvoir dire
Que le choix de son cœur fut digne de l'Empire ;
Qu'un Héros destiné pour maître à l'univers ;
Voulut borner ses vœux à vivre dans ses fers,
Et qu'à moins que d'un ordre absolu d'elle-même,
Il auroit renoncé pour elle au diadême?

OTHON.

Ah ! qu'il faut aimer peu pour faire son bonheur,
Pour tirer vanité d'un si fatal honneur!
Si vous m'aimiez, Madame, il vous seroit sensible
De voir qu'à d'autres vœux mon cœur fut accessible,
Et la nécessité de le porter ailleurs,
Vous auroit fait déjà partager mes douleurs.
Mais tout mon désespoir n'a rien qui vous alarme ;
Vous pouvez perdre Othon sans verser une larme,
Vous en témoignez joie, & vous-même aspirez
A tout l'excès des maux qui me sont préparés.

PLAUTINE.

Que votre aveuglement a pour moi d'injustice !
Pour épargner vos maux j'augmente mon supplice ;
Je souffre, & c'est pour vous que j'ose m'imposer
La gêne de souffrir & de le déguiser.
Tout ce que vous sentez, je le sens dans mon ame ;
J'ai mêmes déplaisirs, comme j'ai même flamme,
J'ai même désespoir, mais je sçais les cacher,

Et paroître insensible afin de moins toucher.
Faites à vos desirs pareille violence,
Retenez-en l'éclat, sauvez-en l'apparence,
Au péril qui nous presse immolez le dehors,
Et pour vous faire aimer, montrez d'autres transports.
Je ne vous défends point une douleur muette,
Pourvu que votre front n'en soit point l'interprete;
Et que de votre cœur vos yeux indépendans
Triomphent comme moi des troubles du dedans.
Suivez, passez l'exemple, & portez à Camille
Un visage content, un visage tranquille,
Qui lui laisse accepter ce que vous offrirez,
Et ne démente rien de ce que vous direz.

OTHON.

Hélas! Madame, hélas! Que pourrai-je lui dire?

PLAUTINE.

Il y va de ma vie, il y va de l'Empire,
Réglez-vous là-dessus. Le temps se perd, Seigneur,
Adieu, donnez la main, mais gardez-moi le cœur,
Ou si c'est trop pour moi, donnez & l'un & l'autre,
Emportez mon amour & retirez le vôtre;
Mais dans ce triste état si je vous fais pitié,
Conservez-moi toûjours l'estime & l'amitié;
Et n'oubliez jamais, quand vous serez le maître,
Que c'est moi qui vous force & qui vous aide à l'être.

OTHON *seul.*

Que ne m'est-il permis d'éviter par ma mort
Les barbares rigueurs d'un si cruel effort!

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PLAUTINE, FLAVIE.

PLAUTINE.

DIs-moi donc, lorsqu'Othon s'est offert à Camille,
A-t-il paru contraint? A-t-elle été facile?
Son hommage auprès d'elle a-t-il eu plein effet?
Comment l'a-t-elle pris, & comment l'a-t-il fait?

FLAVIE.

J'ai tout vu, mais enfin votre humeur curieuse,
A vous faire un supplice est trop ingénieuse.
Quelque reste d'amour qui vous parle d'Othon,
Madame, oubliez-en, s'il se peut, jusqu'au nom.
Vous vous êtes vaincue en faveur de sa gloire,
Goûtez un plein triomphe après votre victoire:
Le dangereux récit que vous me commandez,
Est un nouveau combat où vous vous hasardez.
Votre ame n'en est pas encor si détachée
Qu'il puisse aimer ailleurs sans qu'elle en soit touchée,
Prenez moins d'intérêt à l'y voir réussir,
Et fuyez le chagrin de vous en éclaircir.

PLAUTINE.

Je le force moi-même à se montrer volage,

Et regardant son change ainsi que mon ouvrage,
J'y prends un intérêt qui n'a rien de jaloux;
Qu'on l'accepte, qu'il regne, & tout m'en sera
doux.

FLAVIE.

J'en doute, & rarement une flamme si forte
Souffre qu'à notre gré ses ardeurs...

PLAUTINE

Que t'importe?
Laisse-m'en le hasard, & sans dissimuler,
Dis de quelle maniere il a sçu lui parler.

FLAVIE.

N'imputez donc qu'à vous si votre ame inquiéte
En ressent malgré moi quelque gêne secrete.
Othon à la Princesse a fait un compliment,
Plus en homme de Cour qu'en véritable amant.
Son éloquence accorte, enchaînant avec grace
L'excuse du silence à celle de l'audace,
En termes trop choisis accusoit le respect
D'avoir tant retardé cet hommage suspect.
Ses gestes concertés, ses regards de mesure
N'y laissoient aucun mot aller à l'aventure;
On ne voyoit que pompe en tout ce qu'il pei-
gnoit,
Jusques dans ses soupirs la justesse regnoit,
Et suivoit pas à pas un effort de mémoire
Qu'il étoit plus aisé d'admirer que de croire.
Camille sembloit même assez de cet avis,
Elle auroit mieux goûté des discours moins suivis;
Je l'ai vu dans ses yeux, mais cette défiance
Avoit avec son cœur trop peu d'intelligence.
De ces justes soupçons ses souhaits indignés...

Les ont tout auſſi-tôt détruits ou dédaignés,
Elle a voulu tout croire, & quelque retenue
Qu'ait ſçu garder l'amour dont elle eſt prévenue,
On a vu par ce peu qu'il laiſſoit échapper,
Qu'elle prenoit plaiſir à ſe laiſſer tromper,
Et que ſi quelquefois l'horreur de la contrainte
Forçoit le triſte Othon à ſoupirer ſans feinte,
Soudain l'avidité de regner ſur ſon cœur,
Imputoit à l'amour ces ſoupirs de douleur.

PLAUTINE.

Et ſa réponſe enfin ?

FLAVIE.

Elle a paru civile,
Mais la civilité n'eſt qu'amour en Camille,
Comme en Othon l'amour n'eſt que civilité.

PLAUTINE.

Et n'a-t-elle rien dit de ſa légéreté?
Rien de la fois qu'il ſemble avoir ſi mal gardée!

FLAVIE.

Elle a ſçu rejetter cette facheuſe idée,
Et n'a pas témoigné qu'elle ſçut ſeulement
Qu'on l'eut vu pour vos yeux ſoupirer un moment.

PLAUTINE.

Mais, qu'a-t-elle promis?

FLAVIE.

Que ſon devoir fidele
Suivroit ce que Galba voudroit ordonner d'elle;
Et de peur d'en trop dire & d'ouvrir trop ſon cœur,
Elle l'a renvoyé ſoudain vers l'Empereur,
Il lui parle à préſent. Qu'en dites-vous, Madame?
Et de cet entretien que ſouhaite votre ame?
Voulez-vous qu'on l'accepte, ou qu'il n'obtienne rien ?

PLAUTINE.

Moi-même à dire vrai je ne le ſçais pas bien.
Comme des deux côtés le coup me ſera rude,
J'aimerois à jouir de cette inquiétude,
Et tiendrois à bonheur le reſte de mes jours,
De n'en ſortir jamais & de douter toûjours.

FLAVIE.

Mais il faut ſe réſoudre & vouloir quelque choſe.

PLAUTINE.

Souffre ſans m'alarmer que le Ciel en diſpoſe;
Quand ſon ordre une fois en aura réſolu,
Il nous faudra vouloir ce qu'il aura voulu.
Ma raiſon cependant céde Othon à l'Empire,
Il eſt de mon honneur de ne m'en pas dédire,
Et ſoit ce grand ſouhait volontaire ou forcé,
Il eſt beau d'achever comme on a commencé.
Mais je vois martian.

SCENE II.

MARTIAN, PLAUTINE, FLAVIE.

PLAUTINE.

Que venez-vous m'apprendre?

MARTIAN.

Que de votre ſeul choix l'Empire va dépendre,
Madame.

PLAUTINE.

Quoi, Galba voudroit ſuivre mon choix?

MARTIAN.

Non, mais de fon confeil nous ne fommes que trois,
Et fi pour votre Othon vous voulez mon fuffrage,
Je vous le viens offrir avec un humble hommage.

PLAUTINE.

Avec?

MARTIAN.

Avec des vœux finceres & foumis,
Qui feront encor plus fi l'efpoir m'eft permis.

PLAUTINE.

Quels vœux & quel efpoir?

MARTIAN.

Cet important fervice
Qu'un fi profond refpect vous offre en facrifice...

PLAUTINE.

Hé bien, il remplira mes defirs les plus doux;
Mais pour reconnoiffance enfin que voulez-vous?

MARTIAN.

La gloire d'être aimé.

PLAUTINE.

De qui?

MARTIAN.

De vous, Madame.

PLAUTINE.

De moi-même?

MARTIAN.

De vous, j'ai des yeux, & mon ame...

PLAUTINE.

Votre ame, en me faifant cette civilité,
Devroit l'accompagner de plus de vérité.
On n'a pas grande foi pour tant de déférence,
Lorfqu'on voit que la fuite a fi peu d'apparence.

L'offre sans doute est belle & bien digne d'un prix;
Mais en le choisissant vous vous êtes mépris.
Si vous me connoissiez, vous feriez mieux paroître...

MARTIAN.

Hélas! Mon mal ne vient que de vous trop connoître.
Mais vous-même après tout ne vous connoissez pas,
Quand vous croyez si peu l'effet de vos appas.
Si vous daigniez sçavoir quel est votre mérite,
Vous ne douteriez point de l'amour qu'il excite.
Othon m'en sert de preuve, il n'avoit rien aimé
Depuis que de Poppée il s'étoit vu charmé,
Bien que d'entre ses bras Néron l'eut enlevée,
L'image de son cœur s'en étoit conservée,
La mort même, la mort n'avoit pu l'en chasser,
A vous seule étoit dû l'honneur de l'effacer:
Vous seule d'un coup d'œil emportates la gloire
D'en faire évanouir la plus douce mémoire,
Et d'avoir sçu réduire à de nouveaux souhaits
Ce cœur impénétrable aux plus charmants objets.
Et vous vous étonnez que pour vous je soupire!

PLAUTINE.

Je m'étonne bien plus que vous me l'osiez dire:
Je m'étonne de voir qu'il ne vous souvient plus
Que l'heureux Martian fut l'esclave Icélus,
Qu'il a changé de nom sans changer de visage.

MARTIAN.

C'est ce crime du sort qui m'enfle le courage.
Lorsqu'en dépit de lui je suis ce que je suis,
On voit ce que je vaux, voyant ce que je puis.
Un pur hasard sans nous régle notre naissance;
Mais

Mais, comme le mérite eſt en notre puiſſance,
La honte d'un deſtin qu'on vit mal aſſorti,
Fait d'autant plus d'honneur quand on en eſt forti.
Quelque tache en mon ſang que laiſſent mes ancêtres,
Depuis que nos Romains ont accepté des maîtres,
Ces maîtres ont toûjours fait choix de mes pareils
Pour les premiers emplois & les ſecrets conſeils.
Ils ont mis en nos mains la fortune publique,
Ils ont ſoumis la terre à notre politique:
Patrobe, Polyclete, & Narciſſe, & Pallas
Ont dépoſé des Rois & donné des Etats;
On nous éleve au Trône au ſortir de nos chaînes;
Sous Claude on vit Félix le mari de trois Reines,
Et quand l'amour en moi vous préſente un époux,
Vous me traitez d'eſclave & d'indigne de vous!
Madame, en quelque rang que vous ayez pu naître,
C'eſt beaucoup que d'avoir l'oreille du grand maître.
Vinius eſt Conſul, & Lacus eſt Préfet,
Je ne ſuis l'un ni l'autre, & ſuis plus en effet,
Et de ces Conſulats & de ces Préfectures,
Je puis quand il me plait faire des créatures,
Galba m'écoute enfin, & c'eſt être aujourd'hui,
Quoique ſans ces grands noms, le premier d'après lui.

PLAUTINE.

Pardonnez donc, Seigneur, ſi je me ſuis mépriſe,
Mon orgueil dans vos fers n'a rien qui l'autoriſe,
Je viens de me connoître, & me vois à mon tour
Indigne des honneurs qui ſuivent votre amour.

Avoir brisé ces fers fait un degré de gloire
Au-dessus des Consuls, des préfets du prétoire;
Et si de cet amour je n'ose être le prix,
Le respect m'en empêche, & non plus le mépris.
On m'avoit dit pourtant que souvent la nature
Gardoit en vos pareils sa premiere teinture,
Que ceux de nos Césars qui les ont écoutés,
Ont tous souillé leurs noms par quelques lâchetés,
Et que pour dérober l'Empire à cette honte,
L'univers a besoin qu'un vrai Héros y monte.
C'est ce qui me faisoit y souhaiter Othon;
Mais à ce que j'apprens ce souhait n'est pas bon.
Laissons-en faire aux Dieux, & faites-vous justice,
D'un cœur vraiment Romain dédaignez le caprice,
Cent Reines à l'envi vous prendront pour époux,
Félix en eut bien trois, & valoit moins que vous.

MARTIAN.

Madame, encore un coup souffrez que je vous aime,
Songez que dans ma main j'ai le pouvoir suprême,
Qu'entre Othon & Pison mon suffrage incertain,
Suivant qu'il penchera, va faire un Souverain.
Je n'ai fait jusqu'ici qu'empêcher l'hyménée
Qui d'Othon avec vous eut joint la destinée,
J'aurois pu hasarder quelque chose de plus;
Ne m'y contraignez point à force de refus.
Quand vous cédez Othon, me souffrir en sa place,
Peut-être ce sera faire plus d'une grace,
Car de vous voir à lui ne l'espérez jamais.

SCENE III.

PLAUTINE, LACUS, MARTIAN, FLAVIE.

LACUS.

MAdame, enfin Galba s'accorde à vos fouhaits,
Et j'ai tant fait fur lui que dès cette journée,
De vous avec Othon il confent l'hyménée.

PLAUTINE, *à Martian.*

Qu'en dites-vous, Seigneur? Pourrez-vous bien fouffrir
Cet hymen que Lacus de fa part vient m'offrir?
Le grand maître a parlé, voudrez-vous l'en dédire,
Vous qu'on voit après lui le premier de l'Empire?
Dois-je me ravaler jufques à cet époux?
Ou dois-je par votre ordre afpirer jufqu'à vous?

LACUS.

Quelle énigme eft ceci, Madame?

PLAUTINE.

Sa grande ame
Me faifoit tout à l'heure un préfent de fa flamme,
Il m'affuroit qu'Othon jamais ne m'obtiendroit,
Et difoit à demi qu'un refus nous perdroit.
Vous m'ofez cependant affurer du contraire,
Et je ne fçais pas bien quelle reponfe y faire.

L 2

Comme en de certains temps il fait bon s'expliquer,
Fn d'autres il vaut mieux ne s'y point embarquer,
Grands Miniſtres d'Etat, accordez-vous enſemble,
Et je pourrai vous dire après ce qui me ſemble.

SCENE IV.

LACUS, MARTIAN.

LACUS.

Vous aimez donc Plautine, & c'eſt-là cette foi
Qui contre Vinius vous attachoit à moi?

MARTIAN.

Si les yeux de Plautine ont pour moi quelque charme,
Y trouvez-vous, Seigneur, quelque ſujet d'alarme?
Le moment bienheureux qui m'en feroit l'Epoux,
Réuniroit par moi Vinius avec vous.
Par-là de nos trois cœurs l'amitié reſſaiſie
En déracineroit & haine & jalouſie.
Le pouvoir de tous trois par tous trois affermi,
Auroit pour nœud commun ſon gendre en votre ami,
Et quoi que contre vous il oſat entreprendre...

LACUS.

Vous feriez mon ami, mais vous feriez ſon gendre;
Et c'eſt un foible appui des intérêts de Cour,
Qu'une vieille amitié contre un nouvel amour.

Quoi que veuille exiger une femme adorée,
La résistance est vaine ou de peu de durée,
Elle choisit ses temps, & les choisit si bien
Qu'on se voit hors d'état de lui refuser rien.
Vous-même êtes-vous sûr que ce nœud la retienne
D'ajouter, s'il le faut, votre perte à la mienne?
Apprenez que des cœurs séparés à regret,
Trouvent de se rejoindre aisément le secret.
Othon n'a pas pour elle éteint toutes ses flammes,
Il sçait comme aux maris on arrache les femmes.
Cet art sur son exemple est commun aujourd'hui,
Et son maître Néron l'avoit appris de lui.
Après tout je me trompe, ou près de cette belle...

MARTIAN.

J'espére en Vinius, si je n'espére en elle,
Et l'offre pour Othon de lui donner ma voix,
Soudain en ma faveur emportera son choix.

LACUS.

Quoi, vous nous donneriez vous-même Othon
pour maître?

MARTIAN.

Et quel autre dans Rome est plus digne de l'être?

LACUS.

Ah! pour en être digne, il l'est & plus que tous;
Mais aussi, pour tout dire, il en sçait trop pour
nous,
Il sçait trop ménager ses vertus & ses vices,
Il étoit sous Néron de toutes ses délices;
Et la Lusitanie a vu ce même Othon
Gouverner en César & juger en Caton;
Tout favori dans Rome & tout maître en Province,
De lâche courtisan il s'y montra grand Prince,

Et son ame ployante attendant l'avenir,
Sçait faire également sa cour & la tenir.
Sous un tel Souverain nous sommes peu de chose,
Son soin jamais sur nous tout-à-fait ne repose,
Sa main seule départ ses libéralités,
Son choix seul distribue Etat & dignités.
Du timon qu'il embrasse il se fait le seul guide,
Consulte & résout seul, écoute & seul décide,
Et quoi que nos emplois puissent faire de bruit,
Si-tôt qu'il nous veut perdre, un coup d'œil nous détruit.
Voyez d'ailleurs Galba, quel pouvoir il nous laisse,
En quel poste sous lui nous a mis sa foiblesse,
Nos ordres réglent tout, nous donnons, retranchons,
Rien n'est exécuté dès que nous l'empêchons;
Comme par un de nous il faut que tout s'obtienne,
Nous voyons notre Cour plus grosse que la sienne,
Et notre indépendance iroit au dernier point,
Si l'heureux Vinius ne la partageoit point,
Notre unique chagrin est qu'il nous la dispute.
L'âge met cependant Galba près de sa chûte,
De peur qu'il nous entraîne il faut un autre appui,
Mais il le faut pour nous aussi foible que lui.
Il nous en faut prendre un qui satisfait des titres,
Nous laisse du pouvoir les suprêmes arbitres.
Pison a l'ame simple & l'esprit abattu,
S'il a grande naissance, il a peu de vertu,
Non de cette vertu qui déteste le crime.
Sa probité févere est digne de l'estime,
Elle a tout ce qui fait un grand homme de bien;
Mais en un Souverain c'est peu de chose, ou rien.

Il faut de la prudence ; il faut de la lumiere ;
Il faut de la vigueur adroite autant que fiere,
Qui pénétre, éblouisse, & seme des appas...
Il faut mille vertus enfin qu'il n'aura pas.
Lui-même il nous priera d'avoir soin de l'Empire,
En sçaura seulement ce qu'il nous plaira dire,
Plus nous l'y tiendrons bas, plus il nous mettra haut,
Et c'est-là justement le maître qu'il nous faut.

MARTIAN.

Mais, Seigneur, sur le Trône élever un tel homme,
C'est mal servir l'Etat & faire opprobre à Rome.

LACUS.

Et qu'importe à tous deux de Rome & de l'Etat ?
Qu'importe qu'on leur voie ou plus ou moins d'éclat ?
Faisons nos sûretés, & moquons-nous du reste.
Point, point de bien public s'il nous devient funeste ;
De notre grandeur seule ayons des cœurs jaloux ;
Nous vivons que pour nous, & ne pensons qu'à nous.
Je vous le dis encor, mettre Othon sur nos têtes ;
C'est nous livrer tous deux à d'horribles tempêtes.
Si nous l'en voulons croire ; il nous devra le tout,
Mais de ce grand projet s'il vient par nous à bout,
Vinius en aura lui seul tout l'avantage.
Comme il l'a proposé, ce sera son ouvrage,
Et la mort, ou l'exil, ou les abaissemens,
Seront pour vous & moi ses vrais remerciemens.

MARTIAN.

Oui, notre sûreté veut que Pison domine ;

Obtenez-en pour moi qu'il m'assure Plautine,
Je vous promets pour lui mon suffrage à ce prix.
La violence est juste après de tels mépris,
Commençons à jouir par-là de son Empire,
Et voyons s'il est homme à nous oser dédire.

LACUS.

Quoi, votre amour toûjours fera son capital
Des attraits de Plautine & du nœud conjugal?
Hé bien, il faudra voir qui sera plus utile,
D'en croire... Mais voici la Princesse Camille.

SCENE V.

CAMILLE, LACUS, MARTIAN, ALBIANE.

CAMILLE.

JE vous rencontre ensemble ici fort à propos,
Et voulois à tous deux vous dire quatre mots.
Si j'en crois certain bruit que je ne puis vous taire,
Vous poussez un peu loin l'orgueil d'un ministere.
On dit que sur mon rang vous étendez sa loi,
Et que vous vous mêlez de disposer de moi.

MARTIAN.

Nous, Madame?

CAMILLE.

Faut-il que je vous obéisse,
Moi, dont Galba prétend faire une Impératrice?

LACUS.

L'un & l'autre sçait trop quel respect vous est dû.

CAMILLE.

Le crime en eſt plus grand, ſi vous l'avez perdu.
Parlez, qu'avez-vous dit à Galba l'un & l'autre ?

MARTIAN.

Sa penſée a voulu s'aſſurer ſur la nôtre,
Et s'étant propoſé le choix d'un ſucceſſeur,
Pour laiſſer à l'Empire un digne poſſeſſeur,
Sur ce don imprévu qu'il fait du diadême,
Vinius a parlé, Lacus a fait de même.

CAMILLE.

Et ne ſçavez-vous point, & Vinius & vous,
Que ce grand ſucceſſeur doit être mon époux?
Que le don de ma main ſuit ce don de l'Empire?
Galba par vos conſeils voudroit-il s'en dédire?

LACUS.

Il eſt toûjours le même, & nous avons parlé
Suivant ce qu'à tous deux le Ciel à révélé.
En ces occaſions, lui qui tient les Couronnes,
Inſpire les avis ſur le choix des perſonnes.
Nous avons cru d'ailleurs pouvoir ſans attentat
Faire vos intérêts de ceux de tout l'Etat;
Vous ne voudriez pas en avoir de contraires ?

CAMILLE.

Vous n'avez, vous ni lui, penſé qu'à vos affaires,
Et nous offrir Piſon c'eſt aſſez témoigner...

LACUS.

Le trouvez-vous, Madame, indigne de regner ?
Il a de la vertu, de l'eſprit, du courage,
Il a de plus...

CAMILLE.

De plus, il a votre ſuffrage;
Et c'eſt aſſez de quoi mériter mes refus.

Par respect de son sang je ne dis rien de plus.

MARTIAN.

Aimeriez-vous Othon que Vinius propose ?
Othon dont vous sçavez que Plautine dispose,
Et qui n'aspire ici qu'à lui donner sa foi?

CAMILLE.

Qu'il brûle encor pour elle, ou la quitte pour moi,
Ce n'est pas votre affaire, & votre exactitude
Se charge en ma faveur de trop d'inquiétude.

LACUS.

Mais l'Empereur consent qu'il l'épouse aujourd'hui,
Et moi-même je viens de l'obtenir pour lui.

CAMILLE.

Vous en a-t-il prié? Dites, ou si l'envie...

LACUS.

Un véritable ami n'attend point qu'on le prie.

CAMILLE.

Cette amitié me charme, & je dois avouer
Qu'Othon a jusqu'ici tout lieu de s'en louer,
Que l'heureux contre-tems d'un si rare service...

LAÇUS.

Madame...

CAMILLE.

Croyez-moi, mettez bas l'artifice;
Ne vous hasardez point à faire un Empereur.
Galba connoît l'Empire, & je connois mon cœur,
Je sçais ce qui m'est propre, il voit ce qu'il doit faire,
Et quel Prince à l'Etat est le plus salutaire.
Si le Ciel vous inspire, il aura soin de nous,
Et sçaura sur ce point nous accorder sans vous.

LACUS.

Si Pison vous déplait, il en est quelques autres...

CAMILLE.

N'attachez point ici mes intérêts aux vôtres,
Vous avez de l'esprit, mais j'ai des yeux perçans,
Je vois qu'il vous est doux d'être les tout-puissans,
Et je n'empêche point qu'on ne vous continue
Votre toute-puissance au point qu'elle est venue,
Mais quant à cet époux, vous me ferez plaisir
De trouver bon qu'enfin je puisse le choisir.
Je m'aime un peu moi-même, & n'ai pas grande envie
De vous sacrifier le repos de ma vie.

MARTIAN.

Puisqu'il doit avec vous régir tout l'univers...

CAMILLE.

Faut-il vous dire encor que j'ai des yeux ouverts?
Je vois jusqu'en vos cœurs, & m obstine a me taire;
Mais je pourrois enfin dévoiler le mystere.

MARTIAN.

Si l'Empereur vous croit...

CAMILLE.

Sans doute il vous croira.
Sans doute je prendrai l'Epoux qu'il m'offrira,
Soit qu'il plaise à mes yeux, soit qu'il me choque en l'ame,
Il sera votre maître, & je serai sa femme,
Le temps me donnera sur lui quelque pouvoir,
Et vous pourrez alors vous en appercevoir.
Voilà les quatre mots que j'avois à vous dire.
Pensez-y.

SCENE VI.

LACUS, MARTIAN.

MARTIAN.

Ce courroux que Pison nous attire...

LACUS.

Vous vous en alarmez? Laissons-la discourir,
Et ne nous perdons pas de crainte de périr.

MARTIAN.

Vous voyez quel orgueil contre nous l'intéresse.

LACUS.

Plus elle m'en fait voir, plus je vois sa foiblesse.
Faisons regner Pison, & malgré ce courroux,
Vous verrez qu'elle-même aura besoin de nous.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CAMILLE, ALBIANE.

CAMILLE.

Ton frere te l'a dit, Albiane?

ALBIANE.

Oui, Madame;
Galba choisit Pison, & vous êtes sa femme,

Ou pour mieux en parler, l'esclave de Lacus,
A moins d'un éclatant & génereux refus.

CAMILLE.

Et que devient Othon?

ALBIANE.

Vous allez voir sa tête,
De vos trois ennemis affermir la conquête,
Je veux dire, assurer votre main à Pison,
Et l'Empire aux tyrans qui font regner son nom.
Car comme il n'a pour lui qu'une suite d'ancêtres,
Lacus & Martian vont être nos vrais maîtres,
Et Pison ne sera qu'un Idole sacré
Qu'ils tiendront sur l'Autel pour répondre à leur gré.
Sa probité stupide autant comme farouche,
A prononcer leurs loix asservira sa bouche,
Et le premier arrêt qu'ils lui feront donner,
Les défera d'Othon qui les peut détrôner.

CAMILLE.

O Dieux, que je le plains!

ALBIANE.

Il est sans doute à plaindre,
Si vous l'abandonnez à tout ce qu'il doit craindre;
Mais comme enfin la mort finira son ennui,
Je crains fort de vous voir plus à plaindre que lui.

CAMILLE.

L'hymen sur un époux donne quelque puissance.

ALBIANE.

Octavie a péri sur cette confiance.
Son sang qui fume encor vous montre à quel destin
Peut exposer vos jours un nouveau Tigillin.
Ce grand choix vous en donne à craindre deux ensemble,

Et pour moi, plus j'y ſonge, & plus pour vous je tremble.

CAMILLE.

Quel remede, Albiane?

ALBIANE.

Aimer, & faire voir...

CAMILLE.

Que l'amour eſt ſur moi plus fort que le devoir?

ALBIANE.

Songez moins à Galba qu'à Lacus qui vous brave,
Et qui vous fait encor braver par un eſclave:
Songez à vos périls; & peut-être à ſon tour,
Ce devoir paſſera du côté de l'amour.
Bien que nous devions tout aux Puiſſances ſuprêmes,
Madame, nous devons quelque choſe à nous-mêmes,
Sur-tout quand nous voyons des ordres dangereux,
Sous ces grands Souverains partir d'autres que d'eux.

CAMILLE.

Mais Othon m'aime-t-il?

ALBIANE.

S'il vous aime? Ah, Madame!

CAMILLE.

On a cru que Plautine avoit toute ſon ame.

ALBIANE.

On l'a dû croire auſſi, mais on s'eſt abuſé,
Autrement Vinius l'auroit-il propoſé?
Auroit-il pu trahir l'eſpoir d'en faire un gendre?

CAMILLE.

En feignant de l'aimer, que pouvoit-il prétendre?

ALBIANE.

De s'approcher de vous & se faire en la Cour
Un accès libre & sûr pour un plus libre amour.
De Vinius par-là gagnant la bienveillance,
Il a sçu le jetter dans une autre espérance,
Et le flatter d'un rang plus haut & plus certain,
S'il devenoit par vous Empereur de sa main.
Vous voyez à ces soins que Vinius s'applique,
En même tems qu'Othon auprès de vous s'explique.

CAMILLE.

Mais, à se déclarer il a bien attendu.

ALBIANE.

Mon frere juques-là vous en a répondu.

CAMILLE.

Tandis tu m'as réduite a faire un peu d'avance,
A consentir qu'Albin combattit son silence;
Et même Vinius, dès qu'il me l'a nommé,
A pu voir aisément qu'il pourroit être aimé.

ALBIANE.

C'est la gêne où réduit celles de votre sorte,
La scrupuleuse loi du respect qu'on leur porte.
Il arrête les vœux, captive les desirs,
Abaisse les regards, étouffe les soupirs,
Dans le milieu du cœur enchaîne la tendresse,
Et tel est en aimant le sort d'une Princesse,
Que quelque amour qu'elle ait & qu'elle ait pu donner,
Il faut qu'elle devine & force à deviner.
Quelque peu qu'on lui die, on craint de lui trop dire,
A peine on se hazarde à jurer qu'on l'admire,

Et pour apprivoiser ce respect ennemi,
Il faut qu'en dépit d'elle, elle s'offre à demi.
Voyez-vous comme Othon sçauroit encor se taire,
Si je ne l'avois fait enhardir par mon frere?

CAMILLE.

Tu le crois donc qu'il m'aime?

ALBIANE.

Et qu'il lui feroit doux
Que vous eussiez pour lui l'amour qu'il a pour vous.

CAMILLE.

Hélas! que cet amour, croit tôt ce qu'il souhaite!
Envain la raison parle, envain elle inquiéte,
Envain la défiance ose ce qu'elle peut,
Il veut croire, & ne croit que parce qu'il le veut.
Pour Plautine ou pour moi je vois du stratageme,
Et m'obstine avec joie à m'aveugler moi-même.
Je plains cette abusée, & c'est moi qui la suis
Peut être, & qui me livre à d'éternels ennuis:
Peut-être en ce moment qu'il m'est doux de te croire,
De ses vœux à Plautine il assure la gloire,
Peut-être...

SCENE II.

CAMILLE, ALBIN, ALBIANE.

ALBIN.

L'Empereur vient ici vous trouver,
Pour vous dire son choix & le faire approuver.
S'il

S'il vous déplait, Madame, il faut de la conftance,
Il faut une fidelle & noble réfiftance ;
Il faut...

CAMILLE.

De mon devoir je fçaurai prendre foin.
Allez chercher Othon pour en être témoin.

SCENE III.

GALBA, CAMILLE, ALBIANE.

GALBA.

Quand la mort de mes fils défola ma famille,
Ma niece, mon amour vous prit dès-lors pour fille,
Et regardant en vous les reftes de mon fang,
Je flattai ma douleur en vous donnant leur rang.
Rome qui m'a depuis chargé de fon Empire,
Quand fous le poids de l'âge à peine je refpire,
A vu ce même amour me le faire accepter,
Moins pour me feoir fi haut, que pour vous y porter.
Non que, fi jufques-là Rome pouvoit renaître,
Qu'elle fut en état de fe paffer de maître,
Je ne me cruffe digne en cet heureux moment
De commencer par moi fon rétabliffement :
Mais cet Empire immenfe eft trop vafte pour elle.
A moins que d'une tête un fi grand corps chancele,

Et pour le nom des Rois, ſon invincible horreur
S'eſt d'ailleurs ſi bien faite aux loix d'un Empereur,
Qu'elle ne peut ſouffrir après cette habitude,
Ni pleine liberté, ni pleine ſervitude.
Elle veut donc un maître, & Néron condamné
Fait voir ce qu'elle veut en un front couronné.
Vindex, Rufus, ni moi n'avons cauſé ſa perte,
Ses crimes ſeuls l'ont faite, & le Ciel l'a ſoufferte;
Pour marque aux Souverains qu'ils doivent par l'effet
Répondre dignement au grand choix qu'il en fait.
Juſques à ce grand coup un honteux eſclavage,
D'une ſeule maiſon nous faiſoit l'héritage.
Rome n'en a repris, au-lieu de liberté,
Qu'un droit de mettre ailleurs la ſouveraineté,
Et laiſſer après moi dans le trône un grand homme,
C'eſt tout ce qu'aujourd'hui je puis faire pour Rome.
Prendre un ſi noble ſoin, c'eſt en prendre de vous.
Ce maître qu'il lui faut vous eſt dû pour Epoux,
Et mon zele s'unit à l'amour paternelle,
Pour vous en donner un, digne de vous & d'elle.
Jule & le grand Auguſte ont choiſi dans leur ſang
Ou dans leur alliance à qui laiſſer ce rang.
Moi, ſans conſidérer aucun nœud domeſtique,
J'ai fait ce choix comme eux, mais dans la République,
Je l'ai fait de Piſon; c'eſt le ſang de Craſſus,
C'eſt celui de Pompée, il en a les vertus,
Et ces fameux héros dont il ſuivra la trace,

Joindront de si grands noms aux grands noms de ma race,
Qu'il n'est point d'hyménée en qui l'égalité
Puisse élever l'Empire à plus de dignité.

CAMILLE.

J'ai tâché de répondre à cet amour de pere,
Par un tendre respect qui chérit & révére,
Seigneur, & je vois mieux encor par ce grand choix,
Et combien vous m'aimez & combien je vous dois.
Je sçais ce qu'est Pison & quelle est sa noblesse;
Mais si j'ose à vos yeux montrer quelque foiblesse,
Quelque digne qu'il soit & de Rome & de moi,
Je tremble à lui promettre & mon cœur & ma foi;
Et j'avouerai, Seigneur, que pour mon hyménée
Je crois tenir un peu de Rome où je suis née.
Je ne demande point la pleine liberté,
Puisqu'elle en a mis bas l'intrépide fierté;
Mais si vous m'imposez la pleine servitude,
J'y trouverai comme elle un joug un peu bien rude,
Je suis trop ignorante en matiere d'Etat,
Pour sçavoir quel doit être un si grand Potentat.
Mais Rome dans ses murs n'a-t-elle qu'un seul homme?
N'a-t-elle que Pison qui soit digne de Rome?
Et dans tous ses Etats n'en sçauroit-on voir deux
Que puissent vos bontés hasarder à mes vœux?
Néron fit aux vertus une cruelle guerre,
S'il en a dépeuplé les trois parts de la terre,
Et si pour nous donner de dignes Empereurs,
Pison seul avec vous échappe à ses fureurs,

Il eſt d'autres Héros dans un ſi vaſte Empire;
Il en eſt qu'après vous on ſe plairoit d'élire,
Et qui ſçauroient mêler, ſans vous faire rougir,
L'art de gagner les cœurs au grand art de régir.
D'une vertu ſauvage on craint un dur empire;
Souvent on s'en dégoûte au moment qu'on l'admire,
Et puiſque ce grand choix me doit faire un époux,
Il ſeroit bon qu'il eut quelque choſe de doux;
Qu'on vit en ſa perſonne également paroître
Les graces d'un amant & les hauteurs d'un maître,
Et qu'il fut auſſi propre à donner de l'amour,
Qu'à faire ici trembler ſous lui toute ſa Cour.
Souvent un peu d'amour dans les cœurs des Monarques,
Accompagne aſſez bien leurs plus illuſtres marques,
Ce n'eſt pas qu'après tout je penſe à réſiſter,
J'aime à vous obéir, Seigneur, ſans conteſter;
Pour prix d'un ſacrifice où mon cœur ſe diſpoſe,
Permettez qu'un époux me doive quelque choſe.
Dans cette ſervitude où ſe plait mon deſir,
C'eſt quelque liberté qu'un ou deux à choiſir.
Votre Piſon peut-être aura de quoi me plaire,
Quand il ne ſera plus un mari néceſſaire,
Et ſon amour pour moi ſera plus aſſuré,
S'il voit à quels rivaux je l'aurai préféré.

GALBA.

Ce long raiſonnement dans ſa délicateſſe,
A vos tendres reſpects mêle beaucoup d'adreſſe,
Si le refus n'eſt juſte, il eſt doux & civil.
Parlez donc, & ſans feinte; Othon vous plairoit-il?

On me l'a proposé, qu'y trouvez-vous à dire?

CAMILLE.

L'avez-vous cru d'abord indigne de l'Empire,
Seigneur?

GALBA.

Non, mais depuis consultant ma raison,
J'ai trouvé qu'il falloit lui préférer Pison.
Sa vertu plus solide & toute inébranlable,
Nous fera, comme Auguste, un siecle incomparable,
Où l'autre par Néron dans le vice abymé,
Ramenera ce luxe où sa main l'a formé,
Et tous les attentats de l'infame licence,
Dont il osa souiller la suprême puissance.

CAMILLE.

Othon près d'un tel maître a sçu se ménager,
Jusqu'à ce que le tems ait pu l'en dégager.
Qui sçait faire sa cour, se fait aux mœurs du Prince,
Mais il fut tout à soi, quand il fut en Province,
Et sa haute vertu, par d'illustres effets
Y dissipa soudain ces vices contrefaits.
Chaque jour a sous vous grossi sa renommée;
Mais Pison n'eut jamais de charge ni d'armée,
Et comme il a vécu jusqu'ici sans emploi,
On ne sçait ce qu'il vaut que sur sa bonne foi.
Je veux croire en faveur des Héros de sa race,
Qu'il en a les vertus, qu'il en suivra la trace,
Qu'il en égalera les plus illustres noms,
Mais j'en croirois bien mieux de grandes actions.
Si dans un long exil il a paru sans vice,
La vertu des bannis souvent n'est qu'artifice,
Sans vous avoir servi vous l'avez ramené,

Mais l'autre eſt le premier qui vous ait couronné.
Dès qu'il vit deux partis il ſe rangea du vôtre:
Ainſi l'un vous doit tout, & vous devez à l'autre.

GALBA.

Vous prendrez donc le ſoin de m'acquitter vers lui:
Et comme pour l'Empire il faut un autre appui,
Vous croirez que Piſon eſt plus digne de Rome;
Pour ne plus en douter, ſuffit que je le nomme.

CAMILLE.

Pour Rome & ſon Empire, après vous je le crois,
Mais je doute ſi l'autre eſt moins digne de moi.

GALBA.

Doutez-en, un tel doute eſt bien digne d'une ame
Qui voudroit de Néron revoir le ſiecle infame,
Et qui voyant qu'Othon lui reſſemble le mieux...

CAMILLE.

Choiſiſſez de vous même, & je ferme les yeux.
Que vos ſeules bontés de tout mon ſort ordonnent,
Je me donne en aveugle à qui qu'elles me donnent.
Mais quand vous conſultez Lacus & Martian,
Un époux de leur main me paroît un tyran;
Et ſi j'oſe tout dire, en cette conjonɛture
Je regarde Piſon comme leur creature,
Qui regnant par leur ordre, & leur prêtant ſa voix,
Me forcera moi-même à recevoir leurs loix.
Je ne veux point d'un Trône où je ſuis leur captive,
Où leur pouvoir m'enchaîne, & quoi qu'il en arrive
J'aime mieux un mari qui ſçache être Empereur,
Qu'un mari qui le ſoit, & ſouffre un gouverneur.

GALBA.

Ce n'eſt pas mon deſſein de contraindre les ames.

N'en parlons plus, dans Rome il ſera d'autres
femmes
A qui Piſon envain n'offrira pas ſa foi.
Votre main eſt à vous, mais l'Empire eſt à moi.

SCENE IV.

GALBA, OTHON, CAMILLE.
ALBIN, ALBIANE.

GALBA.

OThon, eſt-il bien vrai que vous aimiez Camille?

OTHON.

Cette témérité m'eſt ſans doute inutile;
Mais ſi j'oſois, Seigneur, dans mon ſort adouci...

GALBA.

Non, non, ſi vous l'aimez, elle vous aime auſſi.
Son amour près de moi vous rend de tels offices
Que je vous en fais don pour prix de vos ſervices.
Auſſi-bien qu'à Lacus j'ai accordé pour vous
Qu'aujourd'hui de Plautine on vous verra l'époux;
L'illuſtre & digne ardeur d'une flamme ſi belle,
M'en fait révoquer l'ordre & vous obtient pour
elle.

OTHON.

Vous m'en voyez de joie interdit & confus.
Quand je me prononçois moi-même un prompt
refus,
Que j'attendois l'effet d'une juſte colere,

Je suis assez heureux pour ne pas vous déplaire ?
Et loin de condamner des vœux trop élevés...

GALBA.

Vous sçavez mal encor combien vous lui devez.
Son cœur de telle force à votre hymen aspire,
Que pour mieux être à vous il renonce à l'Empire.
Choisissez donc ensemble à communs sentimens,
Des charges dans ma Cour ou des gouvernemens.
Vous n'avez qu'à parler.

OTHON.

Seigneur, si la Princesse...

GALBA.

Pison n'en voudra pas dédire ma promesse.
Je l'ai nommé César pour le faire Empereur,
Vous sçavez ses vertus, je réponds de son cœur.
Adieu; pour observer la forme accoutumée,
Je le vais de ma main présenter à l'armée.
Pour Camille, en faveur de cet heureux lien,
Tenez-vous assuré qu'elle aura tout mon bien,
Je la fais dès ce jour mon unique héritiere.

SCENE V.

OTHON, CAMILLE, ALBIN, ALBIANE.

CAMILLE.

Vous pouvez voir par-là mon ame toute entiere,
Seigneur, & je voudrois envain la déguiser,
Après ce que pour vous l'amour me fait oser.

Ce que Galba pour moi prend le foin de vous dire...

OTHON.

Quoi donc, Madame, Othon vous coûteroit l'Empire?
Il fçait mieux ce qu'il vaut, & n'eft pas d'un tel prix,
Qu'il le faille acheter par ce noble mépris.
Il fe doit oppofer à cet effort d'eftime
Où s'abaiffe pour lui ce cœur trop magnanime,
Et par un même effort de magnanimité,
Rendre une ame fi haute au Trône mérité.
D'un fi parfait amour quelles que foient les caufes...

CAMILLE.

Je ne fçais point, Seigneur, faire valoir les chofes,
Et dans ce prompt fuccès, dont nos cœurs font charmés,
Vous me devez bien moins que vous ne préfumez.
Il femble que pour vous je renonce à l'Empire,
Et qu'un amour aveugle ait fçu me le prefcrire;
Je vous aime, il eft vrai, mais fi l'Empire eft doux,
Je crois m'en affurer quand je me donne à vous.
Tant que vivra Galba, le refpect de fon âge,
Du moins apparemment foutiendra fon fuffrage,
Pifon croira regner, mais peut-être qu'un jour
Rome fe permettra de choifir à fon tour.
A faire un Empereur alors quoi qui l'excite,
Qu'elle en veuille la race ou cherche le mérite,
Notre union aura des voix de tous côtés,
Puifque j'en ai le fang, & vous les qualités.

Sous un nom si fameux qui vous rend préférable ;
L'héritier de Galba sera considérable,
On aimera ce titre en un si digne époux,
Et l'Empire est à moi, si l'on me voit à vous.

OTHON.

Ah ! Madame, quittez cette vaine espérance
De nous voir quelque jour remettre en la balance.
S'il faut que de Pison on accepte la loi,
Rome, tant qu'il vivra, n'aura plus d'yeux pour moi.
Elle a beau murmurer contre un indigne maître,
Elle en souffre, pour lâche ou méchant qu'il puisse être.
Tibére étoit cruel, Caligula brutal,
Claude foible, Néron en forfaits sans égal,
Il se perdit lui-même à force de grands crimes ;
Mais le reste a passé pour Princes légitimes,
Claude même, ce Claude & sans cœur & sans yeux,
A peine les ouvrit qu'il devint furieux ;
Et Narcisse & Pallas l'ayant mis en furie,
Firent sous son aveu regner la barbarie.
Il regna toutefois, bien qu'il se fit haïr,
Jusqu'à ce que Néron se fâcha d'obéir,
Et ce monstre ennemi de la vertu Romaine ;
N'a succombé que tard sous la commune haine ;
Parce qu'ils ont osé juger de vos refus,
Ce qu'osera Pison gouverné par Lacus.
Il aura peine à voir, lui qui pour vous soupire,
Que votre hymen chez moi laisse un droit à l'Empire.
Chacun sur ce penchant voudra faire sa cour,

Et le pouvoir suprême enhardit bien l'amour.
Si Néron qui m'aimoit, osa m'ôter Poppée,
Jugez pour ressaisir votre main usurpée,
Quel scrupule on aura du plus noir attentat,
Contre un rival ensemble & d'amour & d'Etat.
Il n'est point ni d'exil ni de Lusitanie
Qui dérobe à Pison le reste de ma vie,
Et je sçais trop la Cour pour douter un moment
Ou des soins de sa haine ou de l'évenement.

CAMILLE.

Et c'est-là ce grand cœur qu'on croyoit intrépide!
Le péril, comme un autre, à mes yeux l'intimide!
Et pour monter au Trône, & pour me posséder,
Son espoir le plus beau n'ose rien hazarder!
Il redoute Pison! Dites-moi donc de grace,
Si d'aimer en lieu même on vous a vu l'audace?
Si pour vous & pour lui le Trône eut même appas?
Etes-vous moins rivaux pour ne m'épouser pas?
A quel droit voulez-vous que cette haine cesse
Pour qui lui disputa ce trône & sa maîtresse?
Et qu'il veuille oublier, se voyant souverain,
Que vous pouvez dans l'ame en garder le dessein?
Ne vous y trompez plus, il a vu dans cette ame,
Et votre ambition & toute votre flamme,
Et peut tout contre vous, à moins que contre lui,
Mon hymen chez Galba vous assure un appui.

OTHON.

Hé bien, il me perdra pour vous avoir aimée,
Sa haine sera douce à mon ame enflammée,
Et tout mon sang n'a rien que je veuille épargner,
Si ce n'est que par-là que vous pouvez regner.
Permettez cependant à cet amour sincere

De vous redire encor ce qu'il n'ose vous taire.
En l'état qu'est Pison, il vous faut aujourd'hui
Renoncer à l'Empire ou le prendre avec lui.
Avant qu'en décider, pensez-y bien, Madame,
C'est votre intérêt seul qui fait parler ma flamme.
Il est mille douceurs dans un grade si haut,
Où peut-être avez-vous moins pensé qu'il ne faut.
Peut-être en un moment serez-vous détrompée,
Et si j'osois encor vous parler de Poppée,
Je dirois que sans doute elle m'aimoit un peu,
Et qu'un Trône alluma bien-tôt un autre feu,
Le Ciel vous a fait l'ame & plus grande & plus belle,
Mais vous êtes Princesse, & femme enfin comme elle.
L'horreur de voir un autre au rang qui vous est dû,
Et le juste chagrin d'avoir trop descendu,
Presseront en secret cette ame de se rendre,
Même au plus foible espoir de le pouvoir reprendre.
Les yeux ne veulent pas en tout temps se fermer,
Mais l'Empire en tout temps a de quoi les charmer.
L'amour passe ou languit, & pour fort qu'il puisse être,
De la soif de regner il n'est pas toûjours maître.

CAMILLE.

Je ne sçais quel amour je vous ai pu donner,
Seigneur, mais sur l'Empire il aime à raisonner;
Je l'y trouve assez fort, & même d'une force
A montrer qu'il connoît tout ce qu'il a d'amorce,
Et qu'à ce qu'il me dit touchant un si grand choix,
Il a daigné penser un peu plus d'une fois.

Je veux croire avec vous qu'il est ferme & fincere,
Qu'il me dit feulement ce qu'il n'ofe me taire,
Mais à parler fans feinte ...

OTHON.

Ah! Madame, croyez...

CAMILLE.

Oui, j'en croirai Pifon à qui vous m'envoyez,
Et vous, pour vous donner quelque peu plus de joie,
Vous en croirez Plautine à qui je vous renvoie.
Je n'en fuis point jaloufe, & le dis fans courroux,
Vous n'aimez que l'Empire, & je n'aimois que vous.
N'en appréhendez rien, je fuis femme & Princeffe,
Sans en avoir pourtant l'orgueil ni la foibleffe,
Et votre aveuglement me fait trop de pitié
Pour l'accabler encor de mon inimitié.

SCENE VI.

OTHON, ALBIN.

OTHON.

Que je vois d'appareils, Albin, pour ma ruine!

ALBIN.

Seigneur, tout eft perdu, fi vous voyez Plautine.

OTHON.

Allons y toutefois, le trouble où je me vois
Ne peut fouffrir d'avis que d'un cœur tout à moi.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

OTHON, PLAUTINE.

PLAUTINE.

Que voulez-vous, Seigneur, qu'enfin je vous
conseille ?
Je sens un trouble égal d'une douleur pareille,
Et mon cœur tout à vous n'est pas assez a soi
Pour trouver un remede aux maux que je prévois.
Je ne sçais que pleurer, je ne sçais que vous plaindre.
Le seul choix de Pison nous donne tout à craindre,
Mon pere vous a dit qu'il ne laisse à tous trois
Que l'espoir de mourir ensemble à notre choix ;
Et nous craignons de plus une amante irritée
D'une offre en moins d'un jour reçue & rétractée,
D'un hommage où la suite a si peu répondu,
Et d'un trône qu'envain pour vous elle a perdu.
Pour vous avec ce Trône elle étoit adorable,
Pour vous elle y renonce, & n'a plus rien d'aimable,
Où ne portera point un si juste courroux,
La honte de se voir sans l'Empire & sans vous ?
Honte d'autant plus grande & d'autant plus sensible,
Qu'elle s'y promettoit un retour infaillible,

Et que sa main par vous croyoit trop regagner
Ce que son cœur pour vous paroissoit dédaigner.

OTHON.

Je n'ai donc qu'à mourir, je l'ai voulu, Madame,
Quand je l'ai pu sans crime en faveur de ma flamme,
Et je le dois vouloir quand votre arrêt cruel,
Pour mourir justement m'a rendu criminel.
Vous m'avez commandé de m'offrir à Camille,
Graces à nos malheurs ce crime est inutile,
Je mourrai tout à vous, & si pour obéir
J'ai paru mal aimer, j'ai semblé vous haïr,
Ma main par ce même ordre à vos yeux enhardie,
Lavera dans mon sang ma fausse perfidie.
N'enviez pas, Madame, à mon sort inhumain
La gloire de finir du moins en vrai Romain,
Après qu'il vous a plu de me rendre incapable
Des douceurs de mourir en amant véritable.

PLAUTINE.

Bien loin d'en condamner la noble passion,
J'y veux borner ma joie & mon ambition.
Pour de moindres malheurs on renonce à la vie,
Soyez sûr de ma part de l'exemple d'Arrie,
J'ai la main aussi ferme & le cœur aussi grand,
Et quand il le faudra, je sçais comme on s'y prend.
Si vous daignez, Seigneur, jusques-là vous contraindre,
Peut-être espérerois-je en voyant tout à craindre,
Camille est irritée & se peut appaiser.

OTHON.

Me condamneriez-vous, Madame, à l'épouser?

PLAUTINE.

Que n'y puis-je moi même opposer ma défense!

Mais si vos jours enfin n'ont point d'autre assurance,
S'il n'est point d'autre asyle ...

OTHON.

Ah! courons à la mort,
Ou si pour l'éviter il nous faut faire effort,
Subissons de Lacus toute la tyrannie,
Avant que me soumettre à cette ignominie.
J'en sçaurai préférer les plus barbares coups,
A l'affront de me voir sans l'Empire & sans vous,
Aux hontes d'un hymen qui me rendoit infame,
Puisqu'on fait pour Camille un crime de sa flamme,
Et qu'on lui vole un trône en haine d'une foi
Qu'a voulu son amour ne promettre qu'à moi.
Non, que pour moi sans vous ce Trône eut aucuns charmes,
Pour vous je le cherchois, mais non pas sans alarmes,
Et si tantôt Galba ne m'eut point dédaigné,
J'aurois porté le Sceptre, & vous auriez regné.
Vos seules volontés, mes dignes souveraines,
D'un Empire si vaste auroient tenu les rênes,
Vos loix...

PLAUTINE.

C'est donc à moi de vous faire Empereur.
Je l'ai pu, les moyens d'abord m'ont fait horreur:
Mais je sçaurai la vaincre, & me donnant moi-même,
Vous assurer ensemble & vie & diadême,
Et réparer par-là le crime d'un orgueil
Qui vous dérobe un Trône, & vous offre un cercueil.
De Martian pour vous j'aurois eu le suffrage,

Si

Si j'avois pu souffrir son insolent hommage,
Son amour...

OTHON.

Martian se connoîtroit si peu,
Que d'oser...

PLAUTINE.

Il n'a pas encore éteint son feu;
Et du choix de Pison quelles que soient les causes,
Je n'ai qu'à dire un mot pour brouiller bien des choses.

OTHON.

Vous vous ravaleriez jusques à l'écouter?

PLAUTINE.

Pour vous j'irai, Seigneur, jusques à l'accepter.

OTHON.

Consultez votre gloire, elle sçaura vous dire...

PLAUTINE.

Qu'il est de mon devoir de vous rendre l'Empire.

OTHON.

Qu'un front encor marqué des fers qu'il a portés...

PLAUTINE.

A droit de me charmer s'il fait vos sûretés.

OTHON.

En concevez-vous bien toute l'ignominie?

PLAUTINE.

Je n'en puis voir, Seigneur, à vous sauver la vie.

OTHON.

L'épouser à ma vue, & pour comble d'ennui...

PLAUTINE.

Donnez-vous à Camille, ou je me donne à lui.

OTHON.

Périssons, périssons, Madame, l'un pour l'autre,

Avec toute ma gloire, avec toute la vôtre,
Pour nous faire un trépas dont les Dieux ſoient
jaloux,
Rendez-vous toute à moi, comme moi tout à vous:
Ou, ſi pour conſerver en vous tout ce que j'aime,
Mon malheur vous obſtine à vous donner vous-même,
Du moins de votre gloire ayez un ſoin égal,
Et ne me préférez qu'un illuſtre rival,
J'en mourrai de douleur, mais j'en mourrois de
rage,
Si vous me préfériez un reſte d'eſclavage.

SCENE II.

VINIUS, OTHON, PLAUTINE.

OTHON.

AH, Seigneur! empêchez que Plautine...

VINIUS.

Seigneur,
Vous empêcherez tout ſi vous avez du cœur.
Malgré de nos deſtins la rigueur importune,
Le Ciel met en vos mains toute notre fortune.

PLAUTINE.

Seigneur, que dites-vous?

VINIUS.

Ce que je viens de voir.
Que pour être Empereur il n'a qu'à le vouloir.

OTHON.

Ah, Seigneur! plus d'Empire, à moins qu'avec
Plautine.

VINIUS.

Saisissez-vous d'un Trône où le Ciel vous destine,
Et pour choisir vous-même avec qui le remplir,
A vos heureux destins aidez à s'accomplir.
L'armée a vu Pison, mais avec un murmure
Qui sembloit mal goûter ce qu'on vous fait d'injure,
Galba ne l'a produit qu'avec sévérité,
Sans faire aucun espoir de libéralité.
Il pouvoit sous l'appas d'une feinte promesse,
Jetter dans les soldats un moment d'alégresse;
Mais il a mieux aimé hautement protester
Qu'il sçavoit les choisir, & non les acheter.
Ces hautes duretés à contre-temps poussées,
Ont rappellé l'horreur des cruautés passées,
Lorsque d'Espagne à Rome il sema son chemin
Des Romains immolés à son nouveau destin,
Et qu'ayant de leur sang souillé chaque contrée,
Par un nouveau carnage il y fit son entrée.
Aussi durant le temps qu'à harangué Pison,
Ils ont de rang en rang fait courir votre nom;
Quatre des plus zélés sont venus me le dire,
Et m'ont promis pour vous les troupes & l'Empire.
Courez donc à la place où vous les trouverez,
Suivez-les dans leur camp & vous en assurez,
Un temps bien pris peut tout.

OTHON.

Si cet astre contraire

Qui m'a . . .

VINIUS.

Sans difcourir faites ce qu'il faut faire,
Un moment de féjour peut tout déconcerter,
Et le moindre foupçon vous va faire arrêter.

OTHON.

Avant que de partir fouffrez que je protefte . . .

VINIUS.

Partez, en Empereur vous nous direz le refte.

SCENE III.

VINIUS, PLAUTINE.

VINIUS.

Ce n'eft pas tout, ma fille, un bonheur plus certain,
Quoi qu'il puiffe arriver met l'Empire en ta main.

PLAUTINE.

Flatteriez-vous Othon d'une vaine chimere ?

VINIUS.

Non, tout ce que j'ai dit n'eft qu'un rapport fincere ;
Je crois te voir regner avec ce cher Othon,
Mais n'efpére pas moins du côté de Pifon :
Galba te donne à lui. Piqué contre Camille,
Dont l'amour a rendu fon projet inutile,
Il veut que cet hymen puniffant les refus,
Réuniffe avec moi Martian & Lacus,
Et trompe heureufement les préfages finiftres

De la division qu'il voit en ces ministres.
Ainsi des deux côtés on combattra pour toi,
Le plus heureux des Chefs t'apportera sa foi;
Sans part à ses périls tu l'auras à sa gloire,
Et verras à tes pieds l'une ou l'autre victoire.

PLAUTINE.

Quoi, mon cœur par vous-même à ce héros donné,
Pourroit ne l'aimer plus s'il n'est point couronné?
Et s'il faut qu'à Pison son mauvais sort nous livre,
Pour ce meme Pison je pourrois vouloir vivre?

VINIUS.

Si nos communs souhaits ont un contraire effet;
Tu te peux faire encor l'effort que tu t'es fait;
Et qui vient de donner Othon au diadême,
Pour regner à son tour peut se donner soi-même.

PLAUTINE.

Si pour le couronner j'ai fait un noble effort,
Dois-je en faire un honteux pour jouir de sa mort?
Je me privois de lui sans me vendre à personne,
Et vous voulez, Seigneur, que son trépas me donne?
Que mon cœur entraîné par la splendeur du rang,
Vole après une main fumante de son sang?
Et que de ses malheurs triomphante & ravie,
Je sois l'infame prix d'avoir tranché sa vie?
Non, Seigneur, nous aurons même sort aujourd'hui;
Vous me verrez regner ou périr avec lui;
Ce n'est qu'à l'un des deux que tout ce cœur aspire.

VINIUS

Que tu vois mal encor ce que c'est que l'Empire!
Si deux jours seulement tu pouvois l'essayer,

Tu ne croirois jamais le pouvoir trop payer,
Et tu verrois périr mille amans avec joie,
S'il falloit tout leur ſang pour t'y faire une voie.
Aime Othon, ſi tu peux t'en faire un ſûr appui,
Mais s'il en eſt beſoin aime-toi plus que lui,
Et ſans t'inquiéter où fondra la tempête,
Laiſſe aux Dieux à leur choix écraſer une tête.
Prens le ſceptre aux dépens de qui ſuccombera,
Et regne ſans ſcrupule avec qui regnera.

PLAUTINE.

Que votre politique a d'étranges maximes!
Mon amour, s'il l'oſoit, y trouveroit des crimes.
Je ſçais aimer, Seigneur, je ſçais garder ma foi,
Je ſçais pour un amant faire ce que je dois,
Je ſçais à ſon bonheur m'offrir en ſacrifice;
Et je ſçaurai mourir ſi je vois qu'il périſſe:
Mais je ne ſçais point l'art de forcer ma douleur
A pouvoir recueillir les fruits de ſon malheur.

VINIUS.

Tiens pourtant l'ame prête à le mettre en uſage,
Change de ſentimens ou du moins de langage,
Et pour mettre d'accord ta fortune & ton cœur,
Souhaite pour l'amant, & te garde au vainqueur.
Adieu, je vois entrer la Princeſſe Camille.
Quelque trouble où tu ſois, montre une ame tranquille,
Profite de ſa faute, & tiens l'œil mieux ouvert
Au vif & doux éclat du trône qu'elle perd.



SCENE IV.

CAMILLE, PLAUTINE, ALBIANE.

CAMILLE.

Agrérez-vous, Madame, un fidele service
Dont je viens faire hommage à mon Impératrice?

PLAUTINE.

Je crois n'avoir pas droit de vous en empêcher,
Mais ce n'est pas ici qu'il vous la faut chercher.

CAMILLE.

Lorsque Galba vous donne à Pison pour épouse...

PLAUTINE.

Il n'est pas encor temps de vous en voir jalouse.

CAMILLE.

Si j'aimois toutefois ou l'Empire ou Pison,
Je pourrois déjà l'être avec quelque raison.

PLAUTINE.

Et si j'aimois, Madame, ou Pison ou l'Empire,
J'aurois quelque raison de ne m'en pas dédire.
Mais votre exemple apprend aux cœurs comme le mien,
Qu'un généreux mépris quelquefois leur sied bien.

CAMILLE.

Quoi, l'Empire & Pison n'ont rien pour vous d'aimable?

PLAUTINE.

Ce que vous dédaignez je le tiens méprisable,
Ce qui plait à vos yeux, aux miens semble aussi doux,

Tant je trouve de gloire à me régler ſur vous.

CAMILLE.

Donc, ſi j'aimois Othon...

PLAUTINE.

Je l'aimerois de même,
Si ma main avec moi donnoit le diadême.

CAMILLE.

Ne peut-on ſans le trône être digne de lui?

PLAUTINE

Je m'en rapporte à vous qu'il aime d'aujourd'hui.

CAMILLE.

Vous pouvez mieux qu'une autre en dire des nouvelles,
Et comme vos ardeurs ont été mutuelles,
Votre exemple ne laiſſe à perſonne à douter
Qu'à moins de la couronne on peut le mériter.

PLAUTINE.

Mon exemple ne laiſſe à douter à perſonne
Qu'il pourra vous quitter à moins de la couronne.

CAMILLE.

Il a trouvé ſans elle en vos yeux tant d'appas...

PLAUTINE.

Toutes les paſſions ne ſe reſſemblent pas.

CAMILLE.

En effet, vous avez un mérite ſi rare...

PLAUTINE.

Mérite à part, l'amour eſt quelquefois bizarre,
Selon l'objet divers, le goût eſt différent,
Aux unes on ſe donne, aux autres on ſe vend.

CAMILLE.

Qui connoiſſoit Othon pouvoit à la pareille
M'en donner en amie un avis à l'oreille.

PLAUTINE.

Et qui l'eſtime aſſez pour l'élever ſi haut,
Peut quand il lui plaira m'apprendre ce qu'il vaut,
Afin que ſi mes feux ont ordre de renaître ...

CAMILLE.

J'en ai fait quelque eſtime avant que le connoître,
Et vous l'ai renvoyé dès que je l'ai connu.

PLAUTINE.

Qui vient de votre part eſt toûjours bien venu.
J'accepte le préſent, & crois pouvoir ſans honte,
L'ayant de votre main, en tenir quelque compte.

CAMILLE.

Pour vous rendre ſon ame il vous eſt venu voir?

PLAUTINE.

Pour négliger votre ordre il ſçait trop ſon devoir.

CAMILLE.

Il vous a tôt quittée, & ſon ingratitude...

PLAUTINE.

Vous met-elle, Madame, en quelqu'inquiétude?

CAMILLE.

Non, mais j'aime à ſçavoir comment on m'obéit.

PLAUTINE.

La curioſité quelquefois vous trahit,
Et par un demi mot que du cœur elle tire,
Souvent elle dit plus qu'elle ne penſe dire.

CAMILLE.

La mienne ne dit pas tout ce que vous penſez.

PLAUTINE.

Sur tout ce que je penſe elle s'explique aſſez.

CAMILLE.

Souvent trop d'intérêt que l'amour force à prendre,
Entend plus qu'on ne dit & qu'on ne doit entendre.

Si vous ſçaviez quel eſt mon plus ardent deſir...

PLAUTINE.

D'Othon & de Piſon je vous donne à choiſir.
Mon peu d'ambition vous rend l'un avec joie,
Et pour l'autre, s'il faut que je vous le renvoie;
Mon amour, je l'avoue, en pourra murmurer,
Mais vous ſçavez qu'au vôtre il aime à déférer.

CAMILLE.

Je pourrai me paſſer de cette déférence.

PLAUTINE.

Sans doute, & toutefois ſi j'en crois l'apparence...

CAMILLE.

Briſons-là, ce diſcours deviendroit ennuyeux.

PLAUTINE.

Martian que je vois vous entretiendra mieux.
Agréez ma retraite, & ſouffrez que j'évite
Un eſclave inſolent de qui l'amour m'irrite.

SCENE V.

CAMILLE, MARTIAN, ALBINE.

CAMILLE.

A Ce qu'elle me dit, Martian, vous l'aimez?

MARTIAN.

Malgré ſes fiers mépris mes yeux en ſont charmés.
Cependant, pour l'Empire, il eſt à vous encore,
Galba s'eſt laiſſé vaincre, & Piſon vous adore.

CAMILLE.

De votre haut crédit c'eſt donc un pur effet?

MARTIAN.

Ne désavouez point ce que mon zele a fait.
Mes soins de l'Empereur ont fléchi la colere,
Et renvoyé Plautine obéir chez son pere.
Notre nouveau César la vouloit épouser,
Mais j'ai sçu le résoudre à s'en désabuser,
Et Galba que le sang presse pour sa famille,
Permet à Vinius de mettre ailleurs sa fille;
L'un vous rend la couronne, & l'autre tout son cœur.
Voyez mieux quelle en est la gloire & la douceur,
Quelle félicité vous vous étiez ôtée,
Par une aversion un peu précipitée;
Et pour vos intérêts daignez considérer...

CAMILLE.

Je vois quelle est ma faute, & puis la réparer,
Mais je veux, car jamais on ne m'a vue ingrate,
Que ma reconnoissance auparavant éclate,
Et n'accorderai rien qu'on ne vous fasse heureux.
Vous n'aimez, dites-vous, cet objet rigoureux,
Et Pison dans sa main ne verra point la mienne,
Qu'il n'ait réduit Plautine à vous donner la sienne:
Si pourtant le mépris qu'elle fait de vos feux,
Ne vous a pu contraindre à former d'autres vœux.

MARTIAN.

Ah! Madame, l'hymen a de si douces chaînes,
Qu'il lui faut peu de temps pour calmer bien des haines,
Et du moins mon bonheur sçauroit avec éclat
Vous venger de Plautine & punir un ingrat.

CAMILLE.

Je l'avois préféré, cet ingrat, à l'Empire,

Je l'ai dit & trop haut pour m'en pouvoir dédire,
Et l'amour qui m'apprend le foible des amans,
Unit vos plus doux vœux à mes ressentimens,
Pour me faire ébaucher ma vengeance en Plautine,
Et l'achever bientôt par sa propre ruine.

MARTIAN.

Ah ! si vous la voulez, je sçais des bras tous prêts ;
Et j'ai tant de chaleur pour tous vos intérêts ...

CAMILLE.

Ah ! que c'est me donner une sensible joie !
Ces bras que vous m'offrez ; faites que je les voie ;
Que je leur donne l'ordre & prescrive le temps.
Je veux qu'aux yeux d'Othon vos desirs soient contens ;
Que lui-même il ait vu l'hymen de sa maîtresse
Livrer entre vos bras l'objet de sa tendresse,
Qu'il ait ce désespoir avant que de mourir :
Après, à son trépas vous me verrez courir.
Jusques-là gardez-vous de rien faire entreprendre.
Du pouvoir qu'on me rend vous pouvez tout attendre,
Allez vous préparer à ces heureux momens,
Mais n'exécutez rien sans mes commandemens.

SCENE VI.

CAMILLE, ALBIANE.

ALBIANE.

Vous voulez perdre Othon ! Vous le pouvez, Madame !

CAMILLE.

Que tu pénétres mal dans le fond de mon ame!
De son lâche rival voyant le noir projet,
J'ai sçu par cette adresse en arrêter l'effet,
M'en rendre la maîtresse, & je serai ravie
S'il peut sçavoir les soins que je prens de sa vie.
Va me chercher ton frere, & fais que de ma part
Il apprenne par lui ce qu'il court de hasard,
A quoi va l'exposer son aveugle conduite,
Et qu'il n'est plus pour lui de salut qu'en la fuite.
C'est tout ce qu'à l'amour peut souffrir mon courroux.

ALBIANE.

Du courroux à l'amour le retour seroit doux.

SCENE VII.

CAMILLE, RUTILE, ALBIANE.

RUTILE.

Ah! Madame, apprenez quel malheur nous menace.
Quinze ou vingt révoltés au milieu de la place,
Viennent de proclamer Othon pour Empereur.

CAMILLE.

Et de leur insolence Othon n'a point d'horreur,
Lui qui sçait qu'aussi-tôt ces tumultes avortent?

RUTILE.

Ils le menent au camp, ou plutôt ils l'y portent,
Et ce qu'on voit de peuple autour d'eux s'amasser,

Frémit de leur audace & les laiſſe paſſer.

CAMILLE.

L'Empereur le ſçait-il?

RUTILE.

Oui, Madame, il vous mande,
Et pour un prompt remede à ce qu'on appréhende,
Piſon de ces mutins va courir ſur les pas,
Avec ce qu'on pourra lui trouver de ſoldats.

CAMILLE.

Puiſqu'Othon veut périr, conſentons qu'il périſſe,
Allons preſſer Galba pour ſon juſte ſupplice.
Du courroux à l'amour ſi le retour eſt doux,
On repaſſe aiſément de l'amour au courroux.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

GALBA, CAMILLE, RUTILE, ALBIANE.

GALBA.

Je vous le dis encor, redoutez ma vengeance,
Pour peu que vous ſoyez de ſon intelligence.
On ne pardonne point en matiere d'Etat;
Plus on chérit la main, plus on hait l'attentat,
Et lorſque la fureur va juſqu'au ſacrilege,
Le ſexe ni le ſang n'ont point de privilege.

CAMILLE.

Cet indigne ſoupçon ſeroit bientôt détruit,
Si vous voyiez du crime où doit aller le fruit.
Othon qui pour Plautine au fond du cœur ſoupire,
Othon qui me dédaigne à moins que de l'Empire,
S'il en fait ſa conquête & peut vous détrôner,
Laquelle de nous deux voudra-t-il couronner?
Pourrois-je de Piſon conſpirer la ruine,
Qui m'arrachant du trône y porteroit Plautine?
Croyez mes intérêts ſi vous doutez de moi,
Et ſur de tels garants, aſſuré de ma foi,
Tournez ſur Vinius toute la défiance
Dont veut tenir ma gloire une injuſte croyance.

GALBA.

Vinius par ſon zele eſt trop juſtifié.
Voyez ce qu'en un jour il m'a ſacrifié.
Il m'offre Othon pour vous qu'il ſouhaitoit pour
gendre,
Je le rends à ſa fille, il aime à le reprendre.
Je la veux pour Piſon, mon vouloir eſt ſuivi,
Je vous mets en ſa place, & l'en trouve ravi,
Son ami ſe révolte, il preſſe ma colere,
Il donne à Martian Plautine à ma priere,
Et je ſoupçonnerois un crime dans les vœux
D'un homme qui s'attache à tout ce que je veux?

CAMILLE.

Qui veut également tout ce qu'on lui propoſe,
Dans le ſecret du cœur ſouvent veut autre choſe,
Et maître de ſon ame il n'a point d'autre foi
Que celle qu'en ſoi-même il ne donne qu'à ſoi.

GALBA.

Cet hymen toutefois eſt l'épreuve derniere

D'une foi toûjours pure, inviolable, entiere.

CAMILLE.

Vous verrez à l'effet comment elle agira,
Seigneur, & comme enfin Plautine obéira.
Sûr de sa résistance, & se flattant peut-être
De voir bientôt ici son cher Othon le maître,
Dans l'état où pour vous il a mis l'avenir,
Il promet aisément plus qu'il ne veut tenir.

GALBA.

Le devoir désunit l'amitié la plus forte,
Mais l'amour aisément sur ce devoir l'emporte,
Et son feu, qui jamais ne s'éteint qu'à demi,
Intéresse un amant autrement qu'un ami.
J'apperçois Vinius. Qu'on m'amene sa fille.
J'en punirai le crime en toute la famille,
Si jamais je puis voir par où n'en point douter,
Mais aussi jusques-là j'aurois tort d'éclater,
Je vois d'ailleurs Lacus.

SCENE II.

GALBA, CAMILLE, VINIUS, LACUS, ALBIANE.

GALBA.

Hé bien, quelles nouvelles?
Qu'apprenez-vous tous deux du camp de nos rebelles?

VINIUS.

Que ceux de la marine & les Illyriens

Se

Se sont avec chaleur joints aux Prêtoriens,
Et que des bords du Nil les troupes rappellées,
Seules par leurs fureurs ne sont point ébranlées.

LACUS.

Tous ces mutins ne sont que de simples soldats,
Aucun des chefs ne trempe en leurs vains attentats:
Ainsi ne craignez rien d'une masse d'armée
Où déjà la discorde est peut-être allumée.
Si-tôt qu'on y sçaura que le peuple à grands cris
Veut que de ces complots les auteurs soient proscrits,
Que du perfide Othon il demande la tête,
La consternation calmera la tempête,
Et vous n'avez, Seigneur, qu'à vous y faire voir,
Pour rendre d'un coup d'œil chacun à son devoir.

GALBA.

Irons-nous, Vinius, hâter par ma présence
L'effet d'une si douce & si juste espérance?

VINIUS.

Ne hasardez, Seigneur, que dans l'extrêmité,
Le redoutable effet de votre autorité.
Alors qu'il réussit, tout fait jour, tout lui céde,
Mais aussi quand il manque, il n'est plus de remede.
Il faut pour déployer le souverain pouvoir,
Sûreté toute entiere, ou profond désespoir,
Et nous ne sommes pas, Seigneur, à ne rien feindre,
En état d'oser tout, non plus que de tout craindre.
Si l'on court au grand crime avec avidité,
Laissez-en rallentir l'impétuosité,
D'elle-même elle avorte, & la peur des supplices
Arme contre le chef ses plus zélés complices,

Un salutaire avis agit avec lenteur.

LACUS.

Un véritable Prince agit avec hauteur,
Et je ne conçois point cet avis salutaire,
Quand on couronne Othon, de le regarder faire.
Si l'on court au grand crime avec avidité,
Il en faut réprimer l'impétuosité,
Avant que les esprits qu'un juste effroi balance,
S'y puissent enhardir sur notre nonchalance,
Et prennent le dessus de ces conseils prudens
Dont on cherche l'effet quand il n'en est plus temps.

VINIUS.

Vous détruisez toûjours mes conseils par les vôtres,
Le seul ton de ma voix vous en inspire d'autres,
Et tant que vous aurez ce rare & haut crédit,
Je n'aurai qu'à parler pour être contredit.
Pison, dont l'heureux choix est votre digne ouvrage,
Ne seroit que Pison s'il n'eut eu mon suffrage.
Vous n'avez soulevé Martian contre Othon,
Que parce que ma bouche a proferé son nom,
Et verriez comme un autre une preuve assez claire
De combien notre avis est le plus salutaire,
Si vous n'aviez fait vœu d'être jusqu'au trépas
L'ennemi des conseils que vous ne donnez pas.

LACUS.

Et vous l'ami d'Othon, c'est tout dire, & peut-être
Qui le vouloit pour gendre & l'a choisi pour maître,
Ne fait encor des vœux qu'en faveur de ce choix,
Pour l'avoir & pour maître & pour gendre à la fois.

VINIUS.

J'étois l'ami d'Othon, & le tenois à gloire,
Jusqu'à l'indignité d'une action si noire,
Que d'autres nommeront l'effet du désespoir
Où l'a malgré mes soins plongé votre pouvoir.
Je l'ai voulu pour gendre & choisi pour l'Empire;
A l'un ni l'autre choix vous n'avez pu souscrire;
Par-là de tout l'Etat le bonheur s'agrandit,
Et vous voyez aussi comme il vous applaudit.

GALBA.

Qu'un Prince est malheureux, quand de ceux qu'il écoute,
Le zele cherche à prendre une diverse route!
Et que l'attachement qu'ils ont au propre sens,
Pousse jusqu'à l'aigreur des conseils differens!
Ne me trompai-je point? & puis-je nommer zele
Cette haine à tous deux obstinément fidelle?
Qui peut-être, en dépit des maux qu'elle prévoit,
Seule en mes intérêts se consulte & se croit?
Faites mieux, & croyez en ce péril extrême;
Vous, que Lacus me sert; vous, que Vinius m'aime;
Ne haïssez qu'Othon, & songez qu'aujourd'hui
Vous n'avez à parler tous deux que contre lui.

VINIUS.

J'ose donc vous redire en serviteur sincere,
Qu'il fait mauvais pousser tant de gens en colere,
Qu'il faut donner aux bons pour s'entre-soutenir,
Le temps de se remettre & de se réunir,
Et laisser aux méchans celui de reconnoître
Quelle est l'impiété de se prendre à son maître.
Pison peut cependant amuser leur fureur,
De vos ressentimens leur donner la terreur,

Y joindre avec adreſſe un eſpoir de clémence
Au moindre repentir d'une telle inſolence,
Et s'il vous faut enfin aller à ſon ſecours,
Ce qu'on veut à préſent on le pourra toûjours.

LACUS.

J'en doute, & crois parler en ſerviteur ſincere,
Moi qui n'ai point d'ami que le parti contraire.
Attendons-nous, Seigneur, que Piſon repouſſé
Nous vienne enſevelir ſous l'état renverſé?
Qu'on deſcende en la place en bataille rangée?
Qu'on tienne en ce Palais votre Cour aſſiégée?
Que juſqu'au Capitole Othon aille à vos yeux,
De l'empire uſurpé rendre graces aux Dieux?
Et que le front paré de votre diadême,
Ce traître trop heureux ordonne de vous-même?
Allons, allons, Seigneur, les armes à la main,
Soutenir le Sénat & le Peuple Romain,
Cherchons aux yeux d'Othon un trépas à leur tête,
Pour lui plus odieux, & pour nous plus honnête,
Et par un noble effort allons lui témoigner...

GALBA.

Hé bien, ma niece, hé bien, eſt-il doux de regner?
Eſt-il doux de tenir le timon d'un Empire,
Pour en voir les ſoutiens toûjours ſe contredire?

CAMILLE.

Plus on voit aux avis de contrariétés,
Plus à faire un bon choix on reçoit de clartés.
C'eſt ce que je dirois, ſi je ne n'étois ſuſpecte:
Mais je ſuis à Piſon, Seigneur, & vous reſpecte,
Et ne puis toutefois retenir ces deux mots,

Que si l'on m'avoit crue, on seroit en repos.
Plautine qu'on amene aura même pensée.
D'une vive douleur elle paroît blessée...

SCENE III.

GALBA, CAMILLE, VINIUS, LACUS, PLAUTINE, RUTILE, ALBIANE.

PLAUTINE.

Je ne me défens point, Madame, Othon est mort,
De quiconque entre ici c'est le commun rapport,
Et son trépas pour vous n'aura pas tant de charmes,
Qu'à vos yeux comme aux miens il n'en coûte des larmes.

GALBA.

Dit-elle vrai, Rutile, ou m'en flattai-je envain?

RUTILE.

Seigneur, le bruit est grand, & l'auteur incertain.
Tous veulent qu'il soit mort, & c'est la voix publique,
Mais comment, & par qui, c'est ce qu'aucun n'explique.

GALBA.

Allez, allez, Lacus, vous-même prendre soin
De nous en faire voir un assuré témoin,
Et si de ce grand coup l'auteur se peut connoître...

SCENE IV.

GALBA, VINIUS, LACUS, CAMILLE, PLAUTINE, MARTIAN, ATTICUS, RUTILE, ALBIANE.

MARTIAN.

QU'on ne le cherche plus, vous le voyez paroître.
Seigneur, c'eſt par ſa main qu'un rebelle puni...

GALBA.

Par celle d'Atticus ce grand trouble a fini?

ATTICUS.

Mon zele l'a pouſſée, & les Dieux l'ont conduite,
Et c'eſt à vous, Seigneur, d'en arrêter la ſuite,
D'empêcher le déſordre, & borner les rigueurs
Où contre des vaincus s'emportent des vainqueurs.

GALBA.

Courons-y. Cependant conſolez-vous, Plautine,
Ne penſez qu'à l'époux que mon choix vous deſtine,
Vinius vous le donne, & vous l'accepterez,
Quand vos premiers ſoupirs ſeront évaporés.
C'eſt à vous, Martian, que je la laiſſe en garde:
Comme c'eſt votre main que ſon hymen regarde,
Ménagez ſon eſprit, & ne l'aigriſſez pas.
Vous pouvez, Vinius, ne point ſuivre mes pas,
Et la vieille amitié, pour peu qu'il vous en reſte...

VINIUS.

Ah! c'est une amitié, Seigneur, que je déteste,
Mon cœur est tout à vous, & n'a point eu d'amis,
Qu'autant qu'on les a vus à vos ordres soumis.

GALBA.

Suivez, mais gardez-vous de trop de complaisance.

CAMILLE.

L'entretien des amans hait toute autre présence,
Madame, & je retourne en mon appartement,
Rendre graces aux Dieux d'un tel événement.

SCENE V.

MARTIAN, PLAUTINE, ATTICUS.

PLAUTINE.

ALlez-y renfermer les pleurs qui vous échappent.
Les désastres d'Othon ainsi que moi vous frappent;
Et si l'on avoit cru vos souhaits les plus doux,
Ce grand jour le verroit couronner avec vous.
Voilà, voilà le fruit de m'avoir trop aimée,
Voilà quel est l'effet...

MARTIAN.

Si votre ame enflammée...

PLAUTINE.

Vil esclave, est-ce à toi de troubler ma douleur?
Est-ce à toi de vouloir adoucir mon malheur?
A toi, de qui l'amour m'ose en offrir un pire?

MARTIAN.

Il eſt juſte d'abord qu'un ſi grand cœur ſoupire;
Mais il eſt juſte auſſi de ne pas trop pleurer
Une perte facile & prête à réparer.
Il eſt tems qu'un ſujet à ſon Prince fidele,
Rempliſſe heureuſement la place d'un rebelle;
Un Monarque le veut, un pere en eſt d'accord.
Vous devez pour tous deux vous faire un peu d'effort,
Pour bannir de ce cœur la honteuſe mémoire
D'un amour criminel qui ſouille votre gloire.

PLAUTINE.

Lâche, tu ne vaux pas que pour te démentir
Je daigne m'abaiſſer juſqu'à te répartir.
Tais-toi, laiſſe en repos une ame poſſédée
D'une plus agréable encor que triſte idée,
N'interromps plus mes pleurs.

MARTIAN.

Tournez vers moi les yeux,
Après la mort d'Othon, que pouvez-vous de mieux?

SCENE VI.

PLAUTINE, MARTIAN, ATTICUS, DEUX SOLDATS.

PLAUTINE, *pendant que deux Soldats entrent & parlent bas à Atticus.*

Quelque inſolent eſpoir qu'ait ta folle arrogance,

Apprens que j'en sçaurai punir l'extravagance,
Et percer de ma main ou ton cœur ou le mien,
Plutôt que de souffrir cet infame lien.
Connois-toi, si tu peux, ou connois-moi.

ATTICUS.

De grace;
Souffrez...

PLAUTINE.

De me parler tu prens aussi l'audace?
Assassin d'un héros, que je verrois sans toi
Donner des loix au monde, & les prendre de moi?
Toi, dont la main sanglante au désespoir me livre!

ATTICUS.

Si vous aimez Othon, Madame, il va revivre,
Et vous verrez long-temps sa vie en sûreté,
S'il ne meurt que des coups dont je me suis vanté.

PLAUTINE.

Othon vivroit encore!

ATTICUS.

Il triomphe, Madame,
Et maître de l'Etat, comme vous de son ame,
Vous l'allez bien-tôt voir lui-même à vos genoux,
Vous faire offre d'un sort qu'il n'aime que pour vous,
Et dans sa passion dédaigneroit la gloire,
Si vous ne vous faisiez le prix de sa victoire.
L'armée à son mérite a fait enfin raison,
On porte devant lui la tête de Pison,
Et Camille tient mal ce qu'elle vient de dire,
On rend graces pour vous aux Dieux d'un autre Empire,
Et fatigue le Ciel par des vœux superflus,

En faveur d'un parti qu'il ne regarde plus.

MARTIAN.

Exécrable! ainſi donc ta promeſſe frivole...

ATTICUS.

Qui promet de trahir peut manquer de parole.
Si je n'euſſe promis ce lâche aſſaſſinat,
Un autre par ton ordre eut commis l'attentat,
Et tout ce que j'ai dit n'étoit qu'un ſtratageme
Pour livrer en ſes mains Lacus & Galba même.
Galba n'a rien à craindre, on reſpecte ſon nom,
Et ce n'eſt que ſous lui que veut regner Othon.
Quant à Lacus & toi, je vois peu d'apparence
Que vos jours à tous deux ſoient en même aſſurance,
Si ce n'eſt que Madame ait aſſez de bonté
Pour fléchir un vainqueur juſtement irrité.
Autour de ce Palais nous avions deux cohortes
Qui déjà pour Othon en ont ſaiſi les portes,
J'y commande, Madame, & mon ordre aujourd'hui
Eſt de vous obéir & m'aſſurer de lui.
Qu'on l'emmene, ſoldats, il bleſſe ici ma vue.

MARTIAN.

Fut-il jamais diſgrace, ô Dieux, plus imprévue!

SCENE VII.

PLAUTINE *ſeule.*

Je me trouble, & ne ſçais par quel preſſentiment
Mon cœur n'oſe goûter ce bonheur pleinement,

Il ſemble avec chagrin ſe livrer à la joie,
Et bien qu'en ces douceurs mon déplaiſir ſe noie,
Je ne paſſe de l'une à l'autre extrêmité,
Qu'avec un reſte obſcur d'eſprit inquiété.
Je ſens... Mais que me veut Flavie épouvantée.

SCENE VIII.

PLAUTINE, FLAVIE.

FLAVIE.

VOus dire que du Ciel la colere irritée,
Ou plutôt du deſtin la jalouſe fureur...

PLAUTINE.

Auroient-ils mis Othon aux fers de l'Empereur?
Et dans ce grand ſuccès la fortune inconſtante
Auroit-elle trompé notre plus douce attente?

FLAVIE.

Othon eſt libre, il regne, & toutefois, hélas!...

PLAUTINE.

Seroit-il ſi bleſſé qu'on craignit ſon trépas?

FLAVIE.

Non, par-tout à ſa vue on a mis bas les armes,
Mais enfin ſon bonheur vous va coûter des larmes.

PLAUTINE.

Explique, explique donc ce que je dois pleurer.

FLAVIE.

Vous voyez que je tremble à vous le déclarer.

PLAUTINE.

Le mal eſt-il ſi grand?

FLAVIE.

D'un balcon, chez mon frere
J'ai vu... Que ne peut-on, Madame, vous le taire!
Hélas! qu'à ma douleur n'avez-vous deviné
Que Vinius...

PLAUTINE.

Hé bien?

FLAVIE.

Vient d'être assassiné.

PLAUTINE.

Juste Ciel!

FLAVIE.

De Lacus l'inimitié cruelle...

PLAUTINE.

Oh! d'un trouble inconnu présage trop fidele!
Lacus...

FLAVIE.

C'est de sa main que part ce coup fatal,
Tous deux près de Galba marchoient d'un pas égal,
Lorsque tournant ensemble à la premiere rue,
Ils découvrent Othon maître de l'avenue.
Cet effroi ne les fait reculer quelques pas
Que pour voir ce Palais saisi par vos soldats,
Et Lacus aussi-tôt étincelant de rage
De voir qu'Othon par-tout leur ferme le passage,
Lance sur Vinius un furieux regard,
L'approche sans parler, & tirant un poignard...

PLAUTINE.

Le traître! Hélas! Flavie, où me vois-je réduite!

FLAVIE.

Vous m'entendez, Madame, & je passe à la suite.

Ce lâche, sur Galba porta même fureur.
Mourez, Seigneur, dit-il, *mais mourez Empereur,*
Et recevez ce coup comme un dernier hommage
Que doit à votre gloire un généreux courage.
Galba tombe, & ce monstre enfin s'ouvrant le flanc,
Mêle un sang détestable à leur illustre sang.
Envain le triste Othon à cet affreux spectacle,
Précipite ses pas pour y mettre un obstacle,
Tout ce que peut l'effort de ce cher conquérant,
C'est de verser des pleurs sur Vinius mourant,
De l'embrasser tout mort. Mais le voilà, Madame,
Qui vous fera mieux voir les troubles de son ame.

SCENE IX.

OTHON, PLAUTINE, FLAVIE.

OTHON.

MAdame, savez-vous les crimes de Lacus?

PLAUTINE.

J'apprens en ce moment que mon pere n'est plus.
Fuyez, Seigneur, fuyez un objet de tristesse,
D'un jour si beau pour vous goûtez mieux l'alégresse.
Vous êtes Empereur, épargnez-vous l'ennui
De voir qu'un pere...

OTHON.

Hélas! je suis plus mort que lui,
Et si votre bonté ne me rend une vie,

Qu'en lui perçant le cœur un traître m'a ravie,
Je ne reviens ici qu'en malheureux amant,
Faire hommage à vos yeux de mon dernier moment.
Mon amour pour vous seule a cherché la victoire,
Ce même amour sans vous n'en peut souffrir la gloire,
Et n'accepte le nom de maître des Romains,
Que pour mettre avec moi l'univers en vos mains.
C'est à vous d'ordonner ce qui lui reste à faire.

PLAUTINE.

C'est à moi de gémir & de pleurer mon pere;
Non que je vous impute en ma vive douleur
Les crimes de Lacus & de notre malheur;
Mais enfin...

OTHON.

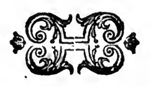
Achevez, s'il se peut, en amante;
Nos feux...

PLAUTINE.

Ne pressez point un trouble qui l'augmente,
Vous voyez mon devoir, & connoissez ma foi,
En ce funeste état répondez, vous, pour moi.
Adieu, Seigneur.

OTHON.

De grace, encore une parole,
Madame.



SCENE X. & Derniere.

OTHON, ALBIN.

ALBIN.

On vous attend, Seigneur, au Capitole;
Et le Sénat en corps vient exprès d'y monter,
Pour jurer ſur vos loix aux yeux de Jupiter.

OTHON.

J'y cours, mais quelque honneur, Albin, qu'on m'y deſtine,
Comme il n'auroit pour moi rien de doux ſans Plautine,
Souffre du moins que j'aille en faveur de mon feu,
Prendre pour y courir ſon ordre ou ſon aveu,
Afin qu'à mon retour, l'ame un peu plus tranquille,
Je puiſſe faire effort à conſoler Camille,
Et lui jurer moi-même en ce malheureux jour,
Une amitié fidelle au défaut de l'amour.

FIN.



LES MENECHMES OU LES JUMEAUX, COMÉDIE

Par Monſieur REGNARD.



ACTEURS.

MENECHME.
LE CHEVALIER MENECHME. } Freres Jumeaux.

DEMOPHON, *Pere d'Isabelle.*

ISABELLE, *Amante du Chevalier.*

ARAMINTE, *Vieille Tante d'Isabelle, amoureuse du Chevalier.*

FINETTE, *Suivante d'Araminte.*

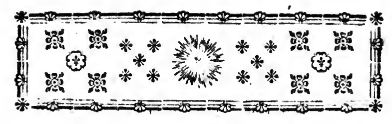
VALENTIN, *Valet du Chevalier.*

ROBERTIN, *Notaire.*

UN MARQUIS.

Mr. COQUELET, *Marchand.*

La Scene est à Paris dans une Place publique.



LES

MENECHMES

OU

LES JUMEAUX,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER MENECHME.

Je suis tout hors de moi, maudit soit le
Valet;
Pour me faire enrager, il semble qu'il soit fait.
Je ne puis plus long-tems souffrir sa négligence;
Tous les jours, le coquin lasse ma patience,
Il sçait que je l'attens... Mais enfin, je le vois.
D'où viens-tu donc, Maraud? Dis, parle, réponds-
moi?

SCENE II.

VALENTIN, LE CHEVALIER.

VALENTIN, *portant une valiſe, la met à terre & s'aſſied deſſus.*

QUand à préſent, Monſieur, je ne puis rien vous dire ;
Un moment, s'il vous plaît, ſouffrez que je reſpire ;
Je ſuis tout eſſoufflé.

LE CHEVALIER.

Veux-tu donc tous les jours
Me mettre au déſeſpoir & me jouer ces tours ?
Je ne ſçais qui me tient, que de vingt coups de canne...
Quoi, Maraud, pour aller d'ici juſqu'à la Douane
Retirer ma valiſe, il te faut tant de tems ?

VALENTIN.

Ah ! Monſieur, ces Commis ſont de terribles gens,
Les Juifs, tous Juifs qu'ils ſont, ſont moins durs, moins arabes.
Ils ne répondent point que par monoſyllabes.
Oui, non, paix, quoi, Monſieur ?... Je n'ai pas le loiſir.
Mais, Monſieur .. Revenez. Faites-moi le plaiſir...
Vous me rompez la tête, allez. Enfin, les traîtres,
Quand on a beſoin d'eux, ſont plus fiers que leurs Maîtres.

LE CHEVALIER.

Quoi! tu serois resté jusqu à l'heure qu'il est
Toûjours à la Douane?

VALENTIN.

Oh non pas, s'il vous plait.
Voyant que le Commis qui gardoit ma valise,
Usoit depuis une heure avec moi de remise;
Las d'avoir pour objet un visage ennuyeux,
J'ai cru qu'au cabaret j'attendrois beaucoup mieux.

LE CHEVALIER.

Faudra-t'il que le vin te commande sans cesse?

VALENTIN.

Vous sçavez que chacun, Monsieur, a sa foiblesse;
Mais le mauvais exemple, encor plus que le vin;
Me retient malgré moi dans le mauvais chemin.
Je me sens de bien vivre une assez bonne envie.

LE CHEVALIER.

Mais pourquoi hantes-tu mauvaise compagnie?

VALENTIN.

Je fais de vains efforts, Monsieur, pour l'éviter;
Mais je vous aime trop, je ne puis vous quitter.

LE CHEVALIER.

Que dis-tu donc, Maraud?

VALENTIN.

Monsieur, un long usage
De parler librement me donne l'avantage
En pareil cas que moi vous vous êtes trouvé;
Assez souvent d'un vin bien pris & mal cuvé,
Je vous ai vu le chef plus lourd qu'à l'ordinaire;
J'ai même quelque fois prêté mon ministere
Pour vous donner la main & vous conduire au lit:
De ces petits excès je ne vous ai rien dit:

Nous devons nous prêter aux foiblesses des autres,
Leur passer leurs défauts comme ils passent les
nôtres.

LE CHEVALIER.

Je te pardonnerois d'aimer un peu le vin,
Si je te connoissois à ce seul vice enclin:
Mais ton maudit penchant à mille autres te
porte,
Tu ressens pour le jeu la pente la plus forte.

VALENTIN

Ah! si je joue un peu, c'est pour passer le tems.
Quand vous passez les nuits dans certains noirs
brelans,
Je vous entens jurer au travers de la porte;
Je jure comme vous quand le jeu me transporte:
Et ce qui peut tous deux nous différencier,
Vous jurez dans la chambre, & moi sur l'escalier.
Je vous imite en tout. Vous, d'une ardeur ex-
trême,
Buvez, jouez, aimez; je bois, je joue & j'aime:
Et si je suis coquet, c'est vous qui le premier,
Consommé dans cet art, m'apprites le métier,
Vous allez chaque jour d'une ardeur vagabonde,
Faisant rafle par-tout, de la Brune à la Blonde.
Isabelle à présent vous retient sous sa loi;
Vous l'aimez, dites-vous, je ne sçais pas pourquoi.

LE CHEVALIER.

Tu ne sçais pas pourquoi! se peut-il qu'à ses char-
mes,
A ses yeux tous divins on ne rende les armes!
Je la vis chez sa Tante, où j'en fus enchanté;
Le trait qui me perça, mon cœur l'a rapporté.

VALENTIN.

Autrefois cependant, pour sa Tante Araminte,
Toute folle qu'elle est, vous aviez l'ame atteinte.
J'approuvois fort ce choix: outre que ses ducats
Nous ont plus d'une fois tiré d un mauvais pas,
J'y trouvois mon profit. vous cajoliez la Tante,
Et moi je pourchassois Finette la suivante:
Ainsi vous voyez bien. .

LE CHEVALIER.

Oui, je vois, en un mot,
Que tu fais le Docteur, & que tu n'es qu'un sot.
Pour t'empêcher de dire encor quelque sottise,
Finissons, & chez-moi va porter ma valise

VALENTIN, *remettant la valise sur son épaule.*

J'obéis: cependant si je voulois parler,
Sur un si beau sujet je pourrois m'étaler.

LE CHEVALIER.

Eh! tais-toi.

VALENTIN.

Quand je veux, je parle mieux qu'un autre.

LE CHEVALIER.

Quelle est cette valise?

VALENTIN.

Eh! parbleu, c'est la vôtre.

LE CHEVALIER.

De la mienne elle n'a ni l'air, ni la façon.

VALENTIN.

J'ai long-tems comme vous été dans le soupçon;
Mais de votre cachet la figure & l'empreinte,
Et l'adresse bien mise ont dissipé ma crainte.
Lisez plûtot ces mots distinctement écrits;

C'est à Monsieur Menechme, à présent à Paris.

LE CHEVALIER.

Il est vrai; mais enfin, quoique tu puisses dire;
Je ne reconnois point cette façon d'écrire:
Enfin, ce n'est point là ma valise.

VALENTIN.

D'accord.
Cependant à la vôtre elle ressemble fort.

LE CHEVALIER.

Tu m'auras fait ici quelque coup de ta tête.

VALENTIN.

Mais vous me prenez donc, Monsieur, pour une bête?
En revenant de Flandre, où par trop brusquement,
Vous avez pris congé de votre Régiment,
Et passant à Peronne, où fut le dernier gîte,
Nous y primes la poste, & pour aller plus vîte,
Vous me fites porter au coche qui partoit,
Votre malle assez lourde, & qui nous arrêtoit.
J'obéis à votre ordre, avec zele & vîtesse,
Je fis par le Commis mettre dessus l'adresse.
Ainsi je n'ai rien fait que bien dans tout ceci.

LE CHEVALIER.

C'est dequoi dans l'instant je veux être éclairci.
Ouvre vîte, & voyons quel est tout ce mystere.

VALENTIN, *tirant un paquet de Clefs.*

Dans un moment, Monsieur, je vais vous satisfaire.
Ouais! la clef n'entre point.

LE CHEVALIER.

Romps chaîne & cadenas.

VALENTIN.

Puisque vous le voulez, je n'y résiste pas.

Orsus, instrumentons.

LE CHEVALIER.

Qu'as-tu, tu me regardes?

VALENTIN.

Je ne vois là-dedans pas une de vos hardes.

LE CHEVALIER.

Comment donc, malheureux!

VALENTIN.

Monsieur, point de courroux,
Au troc que nous faisons, peut-être gagnons-nous,
Et je ne crois pas, moi, que dans votre valise
Nous eussions pour vingt francs de bonne marchandise.

LE CHEVALIER.

Et ces lettres, maraud, qui faisoient mon bonheur,
Où l'aimable Isabelle exprimoit son ardeur,
Qui me les rendra, dis?

VALENTIN, *tirant un paquet de Lettres de la valise.*

Tenez, en voilà d'autres
Qui vous consoleront d'avoir perdu les vôtres.

LE CHEVALIER, *prenant les Lettres.*

Sçais-tu que les Railleurs & les mauvais plaisans,
D'ordinaire, avec moi, passent fort mal leur tems?

(Le Chevalier lit les Lettres pendant que Valentin fait inventaire des hardes.)

VALENTIN.

Mon dessein n'étoit pas de vous mettre en colere;
Mais sans perdre de tems, faisons notre inventaire.

(Il tire un sac de procès.)

Ce meuble de chicane appartient sûrement

A quelque homme du Maine, ou quelque Bas-Normand.

(*Il tire un habit de Campagne*)

L'habit est vraiment leste, & des plus à la mode;
Pour un surtout de chasse il me sera commode.

LE CHEVALIER.

O Ciel!

VALENTIN.

Quel est l'excès de cet étonnement?

LE CHEVALIER

L'aventure ne peut se comprendre aisément.

VALENTIN.

Qu'avez-vous donc, Monsieur? Est-ce quelque vertige
Qui vous monte à la tête?

LE CHEVALIER.

Elle tient du prodige:
Tu ne le croiras pas quand je te le dirai.

VALENTIN.

Si vous ne mentez pas. Monsieur, je vous croirai.

LE CHEVALIER.

Je suis né, tu le sçais, assez près de Peronne,
D'un sang dont la valeur ne le cede à personne.
Tu sçais qu'ayant perdu pere, mere, parens,
Et demeurant sans bien dès mes plus tendres ans,
Las de passer mes jours dans le fond d'une terre,
Je suivis à quinze ans le métier de la guerre;
Un frere seul resta de toute la maison,
Avec un Oncle avare & riche, disoit-on;
En différens pays j'ai brusqué la fortune,
Sans que l'on ait de moi reçu nouvelle aucune;
Et je sçais par des gens qui m'en ont fait rapport,

Que depuis très-long-tems mon frere me croit mort.

VALENTIN.

Je le sçais; & de plus, je sçais que votre mere
Mourut en accouchant de vous & de ce frere;
Que vous êtes jumeaux, & que votre portrait,
En toute sa personne est rendu trait pour trait;
Que vos airs dans les siens sont si reconnoissables,
Que deux gouttes de lait ne sont pas plus semblables.

LE CHEVALIER.

Nous nous ressemblions, mais si parfaitement
Que les yeux des plus fins s'y trompoient aisément;
Et notre Pere même, en commençant à croître,
Nous attachoit un signe, afin de nous connoître.

VALENTIN.

Vous m'avez dit cela déjà plus d'une fois;
Mais que fait cette histoire au trouble où je vous vois?

LE CHEVALIER.

Ce n'est pas sans raison que j'ai l'ame surprise,
Valentin, à ce frere appartient la valise;
Et j'apprens, en lisant la lettre que je tiens,
Que notre oncle est défunt, & qu'il laisse ses biens
A ce frere jumeau qui doit ici se rendre.

VALENTIN.

La nouvelle en effet a de quoi vous surprendre.

LE CHEVALIER.

Ecoute, je te prie, avec attention.

Ceci mérite bien quelque réflexion.

(Il lit.)

Je vous attens, Monsieur, pour vous rendre comptant les soixante mille écus que votre Oncle vous a laissé par testament & pour épouser Mademoiselle Isabelle, dont je vous ai plusieurs fois parlé dans mes lettres : le parti vous convient fort & son pere Demophon souhaite cette affaire avec passion Ne manquez donc point de vous rendre au plutôt à Paris & faites moi la grace de me croire votre très humble & très obéissant serviteur,

ROBERTIN.

Robertin, c'est le nom d'un honnête Notaire
Qui travailloit pour nous du vivant de mon pere.
La date, le dessus, & le nom bien écrit,
Dans mes préventions confirment mon esprit.
Mon frere, pour venir au gré de cette lettre,
Comme moi, sa valise au coche aura fait mettre,
Et dans le même tems ce rapport de grandeur,
De cachet & de nom a causé ton erreur;
Et je conclus enfin, sans être fort habile,
Que mon frere est déjà peut-être en cette Ville.

VALENTIN

Cela pourroit bien être, & je suis stupéfait
Des effets surprenants que le hazard a fait.
Il faut que justement je fasse une méprise,
Et que notre bonheur vienne de ma sottise:
Nous trouvons en un jour un vieil oncle enterré,
Qui laisse de grands biens dont il vous a frustré;
Un frere qui reçoit tous les biens qu'on lui laisse,
Et qui vient enlever encor votre Maîtresse.
Voilà tout à la fois cinq ou six incidens

Capables d'étourdir les plus habiles gens.

LE CHEVALIER.

Nous ferons tête à tout, & de cette aventure
Je conçois dans mon cœur un favorable augure.

VALENTIN.

Soixante mille écus nous feroient grand besoin.

LE CHEVALIER.

Il faut, pour les avoir, employer notre soin.
Ils sont à moi du moins tout autant qu'à mon frere;
Mais il faut déterrer le frere & le Notaire:
Va, cours, informe-toi, ne perds pas un moment.

VALENTIN.

Vous connoissez mon zele & mon empressement;
Et s'il est à Paris, j'ai des amis fideles,
Qui dans une heure au plus m'en diront des nouvelles.

LE CHEVALIER.

Je vais chez Araminte, elle sçait mon retour:
Il faudra feindre encor que je brûle d'amour.
Elle n'a nul soupçon de ma nouvelle flâme.
Tu sçais le caractere & l'esprit de la Dame:
Elle est vieille & jalouse à désoler les gens;
Ses airs & ses discours sont tous impertinens;
Enfin, c'est une folle, & qui veut qu'on la flatte.
Quoiqu'un rayon d'espoir pour mon amour éclate,
Incertain du succès, je la veux ménager.
Retourne à la Douane, au Coche au Messager:
Mais Araminte sort; va vîte où je t'envoie.



SCENE III.

ARAMINTE, FINETTE, LE CHEVALIER.

ARAMINTE.

Nous reverrons Menechme aujourd'hui, quelle joie!
Je ne puis demeurer en place, ni chez moi.
Pareil empressement doit l'agiter, je crois:
Comment me trouves-tu? dis, Finette?

FINETTE.

Charmante.
Votre beauté surprend, ravit, enleve, enchante.
Il semble que l'amour dans ce jour si charmant,
Ait pris soin par mes mains de votre ajustement.

ARAMINTE.

Cette Fille toûjours eut le goût admirable.
Ah, Monsieur, vous voilà! Quel destin favorable,
Plus que je n'espérois presse votre retour?
Et quel Dieu près de moi vous ramene?

LE CHEVALIER.

L'amour.

ARAMINTE.

L'amour? Le pauvre enfant!

LE CHEVALIER.

Votre aimable présence
Me dédommage bien des chagrins de l'absence.
Non, je ne vois que vous, qui, sans art, sans secours,

Puiſſiez paroître ainſi plus jeune tous les jours.

ARAMINTE.

Fi donc, badin! L'amour quelquefois, quoiqu'abſente,
A votre ſouvenir me rendoit-il préſente?
Votre portrait charmant, & qui fait tout mon bien,
Me conſoloit un peu d'une abſence effroyable,
Le mien a-t'il ſur vous fait un effet ſemblable?

LE CHEVALIER.

Votre image m'occupe & me ſuit en tous lieux;
La nuit même ne peut vous cacher à mes yeux;
Et cette nuit encor je rappelle mon ſonge:
O douce illuſion d'un aimable menſonge!
Je me ſuis figuré dans mon premier ſommeil,
Etre dans un jardin au lever du Soleil;
Que l'Aurore vermeille, avec ſes doigts de roſes,
Avoit ſemé des fleurs nouvellement écloſes:
Là, ſur le bord charmant d'un ſuperbe canal,
Qui reçoit dans ſon ſein un torrent de criſtal,
Où cent flots écumans & tombant en caſcades,
Semblent être pouſſés par autant de Naïades;
Là, dis-je, repoſant ſur un lit de roſeaux,
Je vous vis ſur un char ſortir du fond des eaux,
Vous aviez de Venus, & l'habit & la mine,
Cent mille Amours pouſſoient une Conque marine,
Et les Zéphirs badins volant de toutes parts,
Faiſoient au gré des airs flotter des étendards.

FINETTE.

Ah, Ciel! le joli rêve.

ARAMINTE.

Achevez, je vous prie.

LE CHEVALIER.

Mon ame à cet aſpect d'étonnement ſaiſie . . :

ARAMINTE.

Et j'étois la Venus flottant ſur ce canal?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame, vous même en propre original.
L'eſprit donc enchanté d'un ſi noble ſpectacle,
Je me ſuis avancé près de vous ſans obſtacle.

ARAMINTE.

De grace, dites-moi, parlant ſincérement,
Sous l'habit de Venus avois-je l'air charmant?
Le port noble & divin?

LE CHEVALIER.

Le plus divin du monde:
Vous ſentiez la Déeſſe une lieue à la ronde.
M'étant donc avancé pour vous donner la main,
Le Jardin à mes yeux a diſparu ſoudain;
Et je me ſuis trouvé dans une grotte obſcure,
Que l'art embelliſſoit autant que la nature.
Là, dans un plein repos, & couronné de fleurs,
Je vous perſuadois de mes vives douleurs.
Vous vous laiſſiez toucher d'une bonté nouvelle,
Et preniez de Venus la douceur naturelle,
Lorſque par un malheur qui n'a point de pareil,
Mon valet en entrant a cauſé mon réveil.

ARAMINTE.

Je ſuis au déſeſpoir de cette circonſtance,
Et voilà des Valets l'ordinaire imprudence;
Toûjours mal à propos ils viennent nous trouver.

LE CHEVALIER.

Mon ſonge n'eſt pas fait, & je veux l'achever.

ARAMINTE.

ARAMINTE.

D'accord; mais je voudrois que pour vous satisfaire,
Votre bonheur toûjours ne fut pas en chimere,
Et qu'un heureux hymen entre nous concerté,
Put donner à vos feux plus de réalité;
Mais j'en crains le retour; dans le siecle où nous sommes,
Le dégoût dans l'hymen est naturel aux hommes,
Et la possession souvent du premier jour,
Leur ôte tout le sel & le goût de l'amour.

LE CHEVALIER.

Ah! Madame, pour vous mon amour est extrême;
Je sens qu'il doit aller par-delà la mort même;
Et si par un malheur que je n'ose prévoir,
Votre mort... Ah! grands Dieux! quel affreux désespoir!
Mon ame, en y pensant, de douleur possédée...

ARAMINTE.

Rejettons loin de nous cette funeste idée;
Et pour mieux célébrer le plaisir du retour,
Je veux que nous dînions ensemble dans ce jour;
J'ai fait dès ce matin inviter une amie,
Et vous augmenterez la bonne compagnie.

LE CHEVALIER.

Madame, cet honneur m'est bien avantageux.
Une affaire à présent m'arrache de ces lieux:
Pour revenir plutôt je pars en diligence.

ARAMINTE.

Allez, je vous attens avec impatience.

LE CHEVALIER.

Ici, dans un moment, je reviens sur mes pas.

SCENE IV.

ARAMINTE, FINETTE.

ARAMINTE.

L'Amour qu'il a pour moi ne s'imagine pas;
Mais en revanche aussi je l'aime à la folie.
Comment le trouves-tu?

FINETTE.

Sa figure est jolie.
Son Valet Valentin n'est pas mal fait aussi;
Nous nous aimons un peu; mais quelqu'un vient ici.
C'est Demophon.

SCENE V.

DEMOPHON, ARAMINTE, FINETTE.

DEMOPHON.

Bonjour, ma sœur.

ARAMINTE.

Bonjour, mon frere.

DEMOPHON.

Bonjour. J'allois chez vous pour vous parler d'affaire.

ARAMINTE.

Ici, comme chez moi, vous pouvez m'ennuyer;

DEMOPHON.

Votre niece Isabelle est d'âge à marier;
Et Monsieur Robertin, dont je connois le zele,
A sçu me ménager un bon parti pour elle;
Un jeune homme doué d'esprit & de vertus,
Possédant, qui plus est, soixante mille écus
D'un Oncle qui l'a fait unique légataire,
Dont le dit Robertin est le dépositaire:
Et j'apprens par les mots du billet que voici,
Que cet homme en ce jour doit arriver ici.

ARAMINTE.

J'en suis vraiment fort aise.

DEMOPHON.

Or donc, ce mariage
Etant pour la famille un fort grand avantage,
Et vous voyant déjà, ma sœur, sur le retour,
N'ayant, comme je crois, nul penchant pour l'amour,
Je me suis bien promis qu'en faveur de l'affaire,
Vous feriez de vos biens donation entiere,
Vous gardant l'usufruit jusques à votre mort.

ARAMINTE.

Jusqu'à ma mort? vraiment ce projet me plait fort;
Vous vous êtes promis, il faut vous dépromettre.
L'âge, comme je crois, peut encor me permettre
D'aspirer à l'Hymen, & d'avoir des enfans.

DEMOPHON.

Vous moquez-vous, ma sœur? vous avez cinquante ans.

ARAMINTE.

Moi? j'ai cinquante ans? moi, Finette?

FINETTE.

Quels reproches!
Hélas! on n'eſt jamais trahi que par ſes proches;
A cauſe que Madame a vecu quelque tems,
On ne la croit plus jeune! Il eſt de ſottes gens!

DEMOPHON.

Ma ſœur, dans mon calcul je crois vous faire grace;
Et je raiſonne ainſi: J'en ai cinquante, & paſſe:
Vous êtes mon aînée: *ergo*, dans un ſeul mot,
Vous voyez ſi j'ai tort.

ARAMINTE.

Votre *ergo* n'eſt qu'un ſot;
Et je ſçais fort bien, moi, que cela ne peut être.
Ma jeuneſſe à mon teint ſe fait aſſez connoître.
Ce que je puis vous dire en termes clairs & nets,
C'eſt qu'il faut de mon bien vous paſſer pour jamais;
Que je me porte mieux que tous tant que vous êtes,
Que malgré les complots qu'en votre ame vous faites,
Je prétens enterrer, avec l'aide de Dieu,
Les enfans que j'aurai, vous, & ma niece. Adieu.
C'eſt moi qui vous le dis, m'entendez-vous, mon frere?
Allons, Finette, allons.

DEMOPHON.

Le joli Caractere!

FINETTE.

Monſieur, une autre fois, ou bien ne parlez pas,
Ou prenez, s'il vous plait, de meilleurs Almanachs.
Ma Maîtreſſe eſt encor, malgré vous, jeune & belle,
Et tous les connoiſſeurs vous la ſoutiendront telle.

SCENE VI.

DEMOPHON.

JE jugeois à peu-près quels feroient fes difcours,
Et j'ai fort prudemment cherché d'autres fecours.
Allons voir le Notaire, & prenons des mefures
Pour rendre, s'il fe peut, les affaires bien fûres.
Si l'homme en queftion eft tel qu'on me l'a dit,
Terminons au plutôt l'hymen dont il s'agit.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, VALENTIN.

VALENTIN.

VOtre frere eft trouvé, mais ce n'eft pas fans peine;
Vous m'en voyez, Monfieur, encor tout hors d'haleine;
J'avois couru Paris de l'un à l'autre bout;
Au Coche, au Meffager, à la Pofte, & par-tout;
Et je vous avertis que je n'ai paffé rue,
Où quelque créancier ne m'ait choqué la vue;

J'ai même rencontré ce Gaſcon, ce Marquis
A qui depuis un an nous devons cent Louis.

LE CHEVALIER.

J'ai honte de devoir ſi long-tems cette ſomme;
Il me l'a, tu le ſçais, prêtée en galant homme;
Et du premier argent que je pourrai toucher,
De m'acquitter vers lui rien ne peut m'empêcher.

VALENTIN.

Tant mieux. Ne ſçachant plus enfin quel parti prendre,
A la Douane encor j'ai bien voulu me rendre;
Là j'ai vu votre frere au milieu des Commis,
Qui s'emportoit contre eux du quiproquo commis;
Je l'ai connu de loin; & cette reſſemblance
Dont vous m'avez parlé, paſſe toute croyance.
Le viſage & les traits, l'air & le ton de voix,
Ce n'eſt qu'un, je m'y ſuis trompé plus d'une fois:
Son eſprit, il eſt vrai, n'eſt pas ſemblable au vôtre.
Il eſt bruſque, impoli, ſon humeur eſt toute autre;
On voit bien qu'il n'a pas goûté l'air de Paris,
Et c'eſt un franc Picard qui tient de ſon pays.

LE CHEVALIER.

On doit peu s'étonner de cet air de rudeſſe,
Dans un provincial nourri ſans politeſſe;
Et ce n'eſt qu'à Paris que l'on perd aujourd'hui
Cet air ſauvage & dur qui regne encor en lui.

VALENTIN.

De loin, comme j'ai dit, j'obſervois ſa querelle,
Et quand il eſt ſorti, j'ai fait briller mon zele;
J'ai flatté ſon eſprit: enfin, j'ai ſi bien fait,
Qu'il veut, comme je crois, me prendre pour valet.

Il s'est même informé pour une hôtellerie :
Moi, dans les hauts projets dont mon ame est remplie,
J'ai d'abord enseigné l'Auberge que voici ;
Il doit dans un moment me venir joindre ici.

LE CHEVALIER.

Quels sont ces hauts projets dont ton ame est charmée ?

VALENTIN.

La fortune aujourd'hui me paroit désarmée.
Tantôt, chemin faisant, j'ai cru, sans me flatter,
Que de la ressemblance on pourroit profiter,
Pour obtenir plutôt Isabelle du Pere,
Et tirer, qui plus est, cet argent du Notaire.
Ce seroient deux beaux coups à la fois.

LE CHEVALIER.

Oui, vraiment.

VALENTIN.

Cela pourroit peut-être arriver aisément.
A notre Campagnard nous donnerions la Tante :
Pour vous, seroit la Niece, & pour moi, la Servante.

LE CHEVALIER.

Mais, comment ferons nous en ce hardi dessein,
Pour mettre promptement cette affaire en bon train ?

VALENTIN.

Il faut premierement quitter cette parure,
Prendre d'un héritier l'habit & la figure,
L'air entre triste & gai. Le deuil vous sied il bien ?

LE CHEVALIER.

Si c'est comme héritier, ma foi, je n'en sçais rien ;
Jamais succession ne m'est encor venue.

VALENTIN.

Faites bien le dolent à la premiere vue;
Imposez au Notaire & soyez diligent,
Autant que vous pourrez, à toucher cet argent.

LE CHEVALIER.

J'ai de tromper mon frere au fond quelque scrupule.

VALENTIN.

Quelle délicatesse & vaine & ridicule!
Nantissez-vous de tout, sans rien mettre au hazard;
Après, à votre gré vous lui ferez sa part.
S'il tenoit cet argent, il se pourroit bien faire
Qu'il n'auroit pas pour vous un si bon caractere.

LE CHEVALIER.

Si pour ce bien offert tu me vois quelque ardeur,
C'est pour mieux mériter Isabelle & son cœur.
Je l'adore, je puis te dire en confiance,
Qu'elle ne me voit pas avec indifférence;
Son pere n'en sçait rien, & ne me connoît pas;
Pour l'obtenir de lui je n'ai fait aucun pas;
Et n'ayant pour tout bien que la cape & l'épée,
Toute mon espérance auroit été trompée;
Quelque raison encor m'arrête en ce moment.

VALENTIN.

Quelle est-elle?

LE CHEVALIER.

J'ai pris certain engagement,
Et promis par écrit d'épouser Araminte.

VALENTIN.

Sur cet engagement bannissez votre crainte.
Bon! Si l'on épousoit autant que l'on promet,
On se marieroit plus que la Loi ne permet.

Allons au fait : pour mettre en état notre affaire,
Il faut être vêtu comme l'est votre frere ;
Il porte le grand deuil, son linge est éfilé,
Un baudrier noué, d'un crêpe tortillé ;
Sa perruque de peu différe de la vôtre ;
Ainsi vous n'aurez pas besoin d'en prendre une
autre.
Allez vous encrêper sans perdre un seul instant.

LE CHEVALIER.

Pour dîner avec elle Araminte m'attend.

VALENTIN.

Vous avez maintenant bien autre chose à faire ;
Vous dînerez demain : je crois voir votre frere ;
Il vient de ce côté, je ne me trompe pas ;
Vous, de cet autre-ici, marchez, doublez le pas.

LE CHEVALIER.

Mais, dis-moi cependant...

VALENTIN.

Je n'ai rien à vous dire ;
De tout, dans ce moment, je sçaurai vous instruire.

SCENE II.

MENECHME *en deuil*, VALENTIN.

VALENTIN.

A La fin vous voilà, Monsieur. Depuis long-
tems,
Pour tenir ma parole ici je vous attens.

MENECHME.

Oui, vraiment, me voilà; mais j'ai cru de ma vie
Ne pouvoir arriver à votre hôtellerie.
Quel pays! Quel enfer! J'ai fait cent mille tours;
Je n'ai jamais couru tant de risque en mes jours.
On ne peut faire un pas, que l'on ne trouve un
piege;
Par-tout quelque filou m'investit & m'assiége;
Là, l'épée à la main, des Archers malfaisans
Semblent vouloir saisir les plus honnêtes gens.
Un Fiacre me couvrant d'un déluge de boue,
Contre le mur voisin m'écrase de sa roue;
Et me voulant sauver, des porteurs inhumains,
De leur maudit Bâton me donnent dans les reins.
Quel bruit confus! quels cris! je crois qu'en cette
Ville
Le Diable a pour jamais élu son domicile.

VALENTIN.

Oh! Paris est un lieu de tumulte & d'éclat.

MENECHME.

Comment? J'aimerois mieux cent fois être au
sabbat.
Un bois plein de voleurs est plus sûr. Ma valise,
Contre la foi publique en arrivant m'est prise;
On la change en une autre, où ce qu'il fut dedans,
A le bien estimer, ne vaut pas quinze francs:
Des billets doux de femmes y sont pour toutes
hardes.

VALENTIN.

Il faut en ce pays être un peu sur ses gardes.

MENECHME.

Je ne le vois que trop: suffit, ce coup de main

Me rendra désormais plus alerte & plus fin.
Heureusement encor laissant ma malle au coche,
Je mis fort prudemment mon argent dans ma
poche.

VALENTIN.

En toute occasion on voit les gens d'esprit.
Je vous ai dans ce lieu fait préparer un lit
Dans un appartement fort propre & fort tranquille;
Comptez vous de rester long-tems en cette ville?

MENECHME.

Le moins que je pourrai; je n'ai que trop sujet
De me louer fort d'elle, & d'être satisfait.
Je viens m'y marier.

VALENTIN.

C'est pourtant une affaire
Que l'on ne conclut pas en un jour, d'ordinaire.

MENECHME.

J'y viens pour prendre aussi soixante mille écus,
Qu'un oncle que j'avois, & qu'enfin je n'ai plus,
Attendu qu'il est mort, par grace singuliere
M'a laissé depuis peu comme à son Légataire.

VALENTIN.

Tout est-il pour vous seul, Monsieur?

MENECHME.

Assurément,
La guerre m'a défait d'un frere, heureusement.
Depuis près de vingt ans, à la fleur de son âge,
Il a de l'autre monde entrepris le voyage,
Et n'est point revenu.

VALENTIN.

Le Ciel lui fasse paix,
Et dans tous vos desseins vous donne un plein
succès.

Si vous avez besoin de mon petit service,
Vous pouvez m'employer, Monsieur, à tout office ;
Je connois tout Paris, & je suis toûjours prêt
A servir mes amis sans aucun intérêt.

MENECHME.

Ne sçauriez-vous me dire où loge un certain homme,
Un honnête Bourgeois que Demophon l'on nomme ?

VALENTIN.

Demophon ?

MENECHME.

Justement, c'est ainsi qu'il a nom.

VALENTIN.

Qui vous peut mieux que moi enseigner sa maison ?
Nous irons. Avez-vous avec lui quelque affaire ?

MENECHME.

Oui. Sçauriez-vous où demeure un Notaire,
Qu'on nomme Robertin ?

VALENTIN.

Ah ! vraiment, je le crois,
Vous ne pouvez pas mieux vous adresser qu'à moi:
Il est de mes amis, & nous irons ensemble.
Mais j'apperçois Finette: ah ! juste Ciel ! je tremble
Qu'elle ne vienne ici gâter ce que j'ai fait.

SCENE III.

FINETTE, MENECHME, VALENTIN.

FINETTE.

Que diantre fais-tu là planté comme un piquet ?
Le dîner se morfond, ma maîtresse s'ennuie.
Ah ! vous voilà, Monsieur, vraiment j'en suis ravie.

MENECHME.

Et pourquoi donc ?

FINETTE.

J'allois au devant de vos pas :
Voir qui peut empêcher que vous ne venez pas :
Ma Maîtresse ne peut en deviner la cause.
Mais, qu'est ce donc, Monsieur, quelle métamorphose ?
Pourquoi cet habit noir & ce lugubre accueil ?
En peu de tems, vraiment, vous avez pris le deuil.
Faut il pour un dîner s'habiller de la sorte ?
Venez-vous d'un convoi, Monsieur ?

MENECHME.

Que vous importe ?
Je suis comme il me plait ; les filles en ces lieux
Ont l'abord familier, & l'esprit curieux.

VALENTIN.

C'est l'humeur du Pays ; & sans beaucoup d'instance,
Avec les étrangers elles font connoissance.

FINETTE.

Mon zele de ces ſoins ne peut ſe diſpenſer ;
A ce qui vous ſurvient je dois m'intéreſſer:
Ma Maîtreſſe a pour vous une tendreſſe extrême,
Et je dois l'imiter.

MENECHME.

Votre Maîtreſſe m'aime ?

FINETTE.

Ne le ſçavez-vous pas ?

MENECHME.

Je veux être pendu,
Si juſqu'à ce moment je n'ai jamais rien ſçu.

FINETTE.

Vous en avez pourtant fait déjà quelque épreuve ;
Et ſi vous en voulez de plus ſolides preuves,
Quand vous ſouhaiterez, vous ſerez ſon Epoux.

MENECHME.

Je ſerai ſon Epoux ?

FINETTE.

Oui, vraiment.

MENECHME.

Qui ? moi ?

FINETTE.

Vous.

Vous n'avez pas, je crois, d'autre deſſein en tête.

MENECHME.

La propoſition eſt, ma foi, fort honnête.
Voilà, ſur ma parole, une Agente d'Amour.

VALENTIN.

Elle en a bien la mine.

FINETTE.

Avant votre retour,

Mille amans sont venus s'offrir à ma Maîtresse:
Mais Menechme est le seul qui flatte sa tendresse.
MENECHME.
D'où sçavez-vous mon nom?
FINETTE.
D'où sçavez-vous le mien?
MENECHME.
D'où je sçais le vôtre?
FINETTE.
Oui.
MENECHME.
Je n'en sçus jamais rien;
Je ne vous connois point
FINETTE.
A quoi bon cette feinte?
Je me nomme Finette, & sers chez Araminte;
Et plus de mille fois je vous ai vu chez nous.
MENECHME.
Vous servez chez elle?
FINETTE.
Oui.
MENECHME.
Ma foi, tant pis pour vous.
Je ne m'y connois pas; ou bien, sur ma parole,
Vous êtes-là, ma mie, en très-mauvaise école.
FINETTE.
Laissons ce badinage; en un mot, comme en cent,
Ma Maîtresse, à dîner chez elle vous attend;
Pour vous faire trouver meilleure compagnie,
Elle a dans ce repas invité son amie,
Belle, & de bonne humeur, qui loge en son quartier.

MENECHME.

Votre Maîtreſſe fait un fort joli métier.

FINETTE, *à Valentin.*

Mais, parle-moi donc, toi; quelle vapeur nouvelle
A pu dans un moment déranger ſa cervelle?

VALENTIN, *bas à Finette.*

Depuis un certain tems il eſt aſſez ſujet
A des diſtractions dont tu peux voir l'effet.
Il me tient quelquefois un diſcours vain & vague,
A tel point qu'on diroit, ma foi, qu'il extravague.

FINETTE.

Tantôt il paroiſſoit aſſez ſage; & peut-on
Perdre en ſi peu de tems, & mémoire & raiſon?
Voulez-vous, de bon ſens, me dire une parole?

MENECHME.

Mais, vous même, ma mie, êtes-vous ivre ou folle,
De me baliverner avec vos contes bleus,
Et me faire enrager pendant une heure ou deux?
Qu'eſt-ce qu'une Araminte, un objet qui m'adore,
Une amie, un dîner, & cent diſcours encore,
Tous plus ſots l'un que l'autre, à quoi l'on ne comprend
Non plus qu'à de l'Algébre, ou bien de l'Alcoran.

FINETTE.

Vous ne voulez donc pas être plus raiſonnable,
Ni dîner au logis?

MENECHME.

Non, je me donne au diable.
Votre Maîtreſſe ailleurs, en ſes nobles projets,
Peut à d'autres oiſeaux tendre ſes trébuchets;
Et vous, ſon Emiſſaire & ſon unique Agente,
C'eſt un vilain emploi que celui d'intrigante;

Quelque

Quelque malheur enfin vous en arrivera,
Je vous en avertis, quittez ce métier-là;
Faites votre profit de cette remontrance.

FINETTE.

Nous verrons si dans peu vous aurez l'insolence
De faire à ma Maîtresse un discours aussi sot:
Je vais lui dire tout sans oublier un mot.
Adieu, digne Valet d'un trop indigne Maître,
J'espére que dans peu nous nous ferons connoître.
Je ne le connois plus, & ne sçais où j'en suis.

SCENE IV.

MENECHME, VALENTIN.

MENECHME.

Quelle Ville, bon Dieu! quel étrange
Pays!
On me l'avoit bien dit que ces femmes coquettes,
Pour faire réussir leurs pratiques secretes,
Des nouveaux débarqués s'informoient avec soin,
Pour leur dresser après, quelque piege au besoin.

VALENTIN.

Au Coche elle aura pu sçavoir comme on vous
nomme;
Et que vous arrivez pour toucher une somme.

MENECHME.

Justement, c'est de-là qu'elle a pu le sçavoir:
Mais contre leurs complots j'ai sçu me prévaloir;
Et si de m'attraper quelqu'un se met en tête,

Il ne faut pas, ma foi, que ce soit une bête.
VALENTIN.
Ne restons pas, Monsieur, en ce lieu plus longtems:
Les femmes, à Paris, ont des attraits tentans,
Où les cœurs les plus fiers enfin se laissent prendre.
MENECHME.
Votre conseil est bon: entrons sans plus attendre.

SCENE V.

ARAMINTE, FINETTE, MENECHME, VALENTIN.

ARAMINTE.
Non, je ne croirai point ce que tu me dis là.
FINETTE.
Vous verrez si je ments; parlez-lui, le voilà.
ARAMINTE.
Tandis que de vous voir je meurs d'impatience,
Vous témoignez, Monsieur, bien de l'indifférence.
Le dîner vous attend; & vous savez, je crois,
Que je n'ai du plaisir que lorsque je vous vois.
MENECHME.
En vérité, Madame, il faut que je vous dise...
Que je suis fort surpris... Et que dans ma surprise...
Je trouve surprenant... Je ne m'attendois pas
A voir ce que je vois... Car enfin, vos appas,
Quoiqu'un peu... dérangés... pourroient bien me confondre,

Si d'ailleurs... Par ma foi, je ne sçais que répondre.
ARAMINTE.
Le trouble où je vous vois, ce noir déguisement,
Ne m'annonce-t'il point de triste évênement?
Vous est-il survenu quelque mauvaise affaire?
Parlez, mon cher enfant, daignez ne me rien taire.
Vous êtes-vous battu?
MENECHME.
Jamais je ne me bats.
ARAMINTE.
Tout mon bien est à vous, & ne l'épargnez pas:
Quand on s'aime, & qu'on a pour but de chastes chaînes,
Tout le bien & le mal, les plaisirs & les peines,
Tout, entre deux Amans ne doit devenir qu'un:
Il faut mettre nos maux & nos biens en commun;
Et je veux avec vous courir même fortune.
MENECHME.
Je vous suis obligé de vous voir si commune;
Mais je n'userai point de la communauté
Que vous m'offrez, Madame, avec tant de bonté.
ARAMINTE.
Mais, je ne comprens point quels discours sont les vôtres.
FINETTE.
Bon, Madame! il m'en a tantôt tenu bien d'autres.
VALENTIN.
Dans ses discours, par fois, il est impertinent.
ARAMINTE.
Entrons donc pour dîner.
MENECHME.
Je ne puis maintenant;

J'ai quelqu'affaire ailleurs.

ARAMINTE.

J'ai tort de vous contraindre ;
Mais de votre froideur j'ai ſujet de tout craindre.

MENECHME.

Quel diantre de diſcours! Paſſez, & laiſſez-nous,
Je n'ai jamais ſenti ni froid ni chaud pour vous.

FINETTE.

Hé bien! peut-on plus loin porter l'impertinence ?
Ferme, Monſieur, ici pouſſez bien l'inſolence ;
Mais, ma foi, ſi jamais chez nous vous revenez,
Je vous fais de la porte un maſque ſur le nez.

MENECHME.

Quand j'irai, je conſens pour punir ma folie,
Que la porte ſur moi ſe briſe & m'eſtropie.

ARAMINTE.

Mais d'où venez-vous donc? Ne me déguiſez rien.

MENECHME.

Vous feignez l'ignorer; mais vous le ſçavez bien.
N'avez-vous pas tantôt envoyé voir au Coche
Qui je ſuis, d'où je viens, où je vais?

ARAMINTE.

Quel reproche!
Et de quel Coche ici me voulez-vous parler?

MENECHME.

Du Coche le plus rude où mortel puiſſe aller ;
Et je ne penſe pas que de Paris à Rome,
Un autre tel qu'il ſoit, cahote mieux ſon homme.

ARAMINTE.

Finette, il perd l'eſprit.

FINETTE.

Il ne perd pas beaucoup;

Il faut assurément qu'il ait trop bu d'un coup:
C'est le vin qui le porte à ces extravagances.

MENECHME.

Je suis las, à la fin, de tant d'impertinences;
Des soins plus importans me mettent en souci:
C'est pour les terminer que l'on me voit ici,
Et non pas pour dîner avec des créatures
Qui viennent comme vous chercher des aventures.

ARAMINTE.

Des créatures! Ciel! Quels termes sont cela?

FINETTE.

Des créatures! Nous! Ah! Madame, voilà
Les deux plus grands frippons... Si vous m'en voulez croire,
Frottons les comme il faut, pour venger notre gloire.

MENECHME.

Doucement, s'il vous plait; modérez votre ardeur.

FINETTE.

Je ne me suis jamais senti tant de vigueur.
J'aurai soin du Valet, n'épargnez pas le Maître.

VALENTIN.

De tout ce différend je ne veux rien connoître;
Et je ne prétens point me battre contre toi.
Si l'on vous brutalise, est-ce ma faute à moi?

ARAMINTE.

Que je suis malheureuse! & quelle est ma foiblesse
D'avoir à cet ingrat déclaré ma tendresse!
Finette, tu le sçais, rien ne te fut caché.

FINETTE.

Perfide! scélérat! ton cœur n'est point touché?

MENECHME.

Là, là, consolez-vous. Si cet amour extrême
Est venu promptement, il passera de même.

ARAMINTE.

Va, n'attens plus de moi que haine & que rigueurs.
(Elle s'en va.)

MENECHME.

Bon: je me passerai fort bien de vos faveurs.

FINETTE.

Ah! maudit renégat, le plus méchant du monde!
Que le Ciel te punisse, & l'Enfer te confonde!
Si nous avions bien fait, nous t'aurions étranglé.
Il faut assurément qu'on l'ait ensorcelé;
Et ce n'est plus lui-même.

SCENE VI.

MENECHME, VALENTIN.

MENECHME.

ADieu donc, mes Princesses;
Choisissez mieux vos gens pour placer vos tendresses.
Mais voyez quelle rage, & quel déchaînement!
J'ai senti cependant un tendre mouvement;
Le diable m'a tenté; j'ai trouvé la Suivante
D'un minois revenant, & fort appétissante.

VALENTIN.

Vous avez jusqu'au bout bravement combattu;
Et l'on ne peut assez louer votre vertu.

Mais entrons au plutôt dans cette hôtellerie;
Pour n'être plus en butte à quelque brusquerie;
Là, si vous me jugez digne de quelque emploi,
Vous pourrez m'occuper & vous servir de moi.

MENECHME.

Je brûle cependant d'aller voir ma Maîtresse;
Un desir curieux plus que l'amour me presse.

VALENTIN.

Lorsque vous aurez fait un tour dans la maison,
Je vous y conduirai, si vous le trouvez bon.

MENECHME.

Adieu: jusqu'au revoir.

VALENTIN *seul.*

Je vais trouver mon Maître,
Sçavoir en quel état les choses peuvent être;
S'il agit de sa part, s'il a bon air en deuil.
Courage, Valentin; ferme, bon pied, bon œil.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER *vêtu en deuil*, VALENTIN.

VALENTIN.

RIen n'est plus surprenant; & votre ressemblance
Avec votre jumeau passe la vraisemblance.
Vous & lui ce n'est qu'un; étant vêtu de deuil,

Il n'eſt homme à préſent dont vous ne trompiez l'œil;
On ne peut diſtinguer qui des deux eſt mon Maître;
Et moi, votre Valet, j'ai peine à vous connoître.
Pour ne m'y pas tromper, ſouffrez que de ma main
Je vous attache ici quelque ſigne certain:
Donnez-moi ce chapeau.

LE CHEVALIER.

Qu'en prétens-tu donc faire?

VALENTIN, *mettant une marque au chapeau.*

Vous marquer de la marque, ainſi que votre Pere,
Pour vous mieux diſtinguer, faiſoit fort prudemment.

LE CHEVALIER.

Tu veux rire, je crois?

VALENTIN.

Je ne ris nullement;
Et je pourrois fort bien le premier m'y méprendre.

LE CHEVALIER.

Le Notaire à ces traits s'eſt déjà laiſſé prendre;
Il m'a reçu d'abord d'un accueil obligeant;
Et dans une heure il doit me compter mon argent.

VALENTIN.

Quoi, Monſieur, il vous doit compter toute la ſomme?
Soixante mille écus?

LE CHEVALIER.

Tout autant.

VALENTIN.

L'honnête homme!
D'autres à ce Jumeau ſe ſont déjà mépris:

Pour vous, en ce lieu même, Araminte l'a pris,
Et chez elle à dîner a voulu l'introduire:
Lui, surpris, interdit, & ne sçachant que dire,
Croyant qu'elle tendoit un piege à sa vertu,
L'a brusquement traitée; il s'est presque battu;
Et si je n'avois pas appaisé la querelle,
Il seroit arrivé mort d'homme ou de femelle.

LE CHEVALIER.

Mais, n'a-t'il point sur moi quelques soupçons naissans?

VALENTIN.

Quel soupçon voulez-vous qu'il ait? Depuis vingt ans
Il vous croit trop bien mort; & jamais, quoi qu'on ose,
Il ne peut du vrai fait imaginer la cause.

LE CHEVALIER.

L'aventure est plaisante, & j'en ris à mon tour.
Mais, voyons le beau-pere, & suivons notre amour:
Heurte vîte.

SCENE II.

DEMOPHON, LE CHEVALIER, VALENTIN.

VALENTIN.

Etes-vous, Monsieur, un honnête homme
Appellé Demophon?

DEMOPHON.

C'eſt ainſi qu'on me nomme.

VALENTIN.

Je me réjouis fort de vous avoir trouvé :
Voilà mon Maître ici fraîchement arrivé,
Qui ſe nomme Menechme, & qui vient de Peronne,
A deſſein d'épouſer votre fille en perſonne.

DEMOPHON.

Ah! Monſieur, permettez que cet embraſſement
Vous faſſe voir l'excès de mon contentement.

LE CHEVALIER.

Souffrez auſſi, Monſieur, qu'une pareille joie,
Dans cet embraſſement à vos yeux ſe déploie,
Et que tout le reſpect ici vous ſoit rendu,
Que doit à ſon beau-pere un gendre prétendu.

DEMOPHON.

Votre taille, votre air, votre eſprit, tout m'enchante;
Et mon ame ſeroit entiérement contente,
Si votre oncle défunt que je voyois ſouvent,
Pour voir cette alliance étoit encor vivant.

LE CHEVALIER.

Ah! Monſieur, n'allez pas rappeller de ſa cendre
Un oncle que j'aimois d'une amitié bien tendre :
Ce garçon vous dira l'excès de mes douleurs,
Et combien à ſa mort j'ai répandu de pleurs.

VALENTIN.

Qu'à ſon ame le Ciel faſſe miſéricorde!
Mais, nous parler de lui, c'eſt toucher une corde
Bien triſte... & qui pourroit... Mais il étoit bien vieux.

DEMOPHON.

Mais, point trop; nous étions du même âge tous
deux,
Cinquante ans, environ.

VALENTIN.

Ce mot se peut entendre
En diverses façons, suivant qu'on le veut prendre.
Je dis qu'il étoit vieux pour son peu de santé,
Il se plaignoit toûjours de quelque infirmité.

DEMOPHON.

Point du tout; & je crois que dans toute sa vie
Il ne fut attaqué que de la maladie
Qui causa de sa mort le funeste accident.

LE CHEVALIER.

C'étoit un corps de fer.

VALENTIN.

Il est vrai... cependant...

LE CHEVALIER.

Tais-toi donc.

DEMOPHON.

Ce discours peut r'ouvrir votre plaie,
Prenons une matiere & plus vive & plus gaie.
Vous allez voir ma fille, & j'ose me flatter
Que son air & ses traits vous pourront contenter.

LE CHEVALIER.

Il faudra que pour moi le devoir sollicite,
Je compte en vérité bien peu sur mon mérite.

DEMOPHON.

Vous avez très-grand tort, vous y devez compter,
Et du premier coup d'œil vous sçaurez l'enchanter.
Je me connois en gens, croyez-en ma parole;
Et de plus, Isabelle est une cire molle,

Que je forme & paîtris comme il me prend plaisir.
Quand vous ne seriez pas au gré de son desir,
(Ce qui me tromperoit bien fort) je suis son pere;
Et pour voir à mes loix combien elle défére,
Mettez-vous à l'écart, je m'en vais l'appeller,
Et sans être apperçu vous l'entendrez parler.
(*Il entre chez lui.*)

SCENE III.

LE CHEVALIER, VALENTIN.

LE CHEVALIER.

LAisse-moi seul ici, va-t'en trouver mon frere;
Empêche le sur-tout d'aller chez le Notaire,
C'est le point principal.

VALENTIN.

J'en demeure d'accord;
Mais je ne pourrai pas, dans son dernier transport,
L'empêcher de venir ici voir sa Maîtresse:
Ainsi je suis d'avis, quelque ardeur qui vous presse,
Que vous soyez succinct en discours amoureux.

LE CHEVALIER.

Va vîte, je ne suis qu'un moment en ces lieux.



SCENE IV.

DEMOPHON, ISABELLE, LE CHEVALIER, *à l'écart.*

DEMOPHON.

ISabelle, approchez.

ISABELLE.

Que voulez-vous, mon pere?

DEMOPHON.

Vous dire quatre mots, & vous parler d'affaire.
Un homme de Province affez bien fait pourtant,
Doit pour vous époufer arriver à l'inftant.

ISABELLE, *à part.*

Qu'entens-je!

DEMOPHON.

Ce parti vous eft fort convenable;
La naiffance, le bien, tout m'en eft agréable,
Et la perfonne auffi fera de votre goût.

ISABELLE.

Mon pere, fans pouffer ce difcours jufqu'au bout,
Permettez-moi de dire avecque déference,
Et fans vouloir pour vous manquer d'obéiffance,
Que je ne prétens point me marier.

DEMOPHON.

Comment!
D'où vous vient pour l'Hymen ce brufque éloi-
gnement?
Vous n'avez pas tenu toûjours un tel langage.

ISABELLE.

Il eſt vrai ; mais enfin l'eſprit vient avec l'âge ;
J'en connois les dangers : aujourd'hui les époux
Sont tous, pour la plupart, inconſtans ou jaloux ;
Ils veulent qu'une femme épouſe leurs caprices,
Les plus parfaits ſont ceux qui n'ont que peu de vices.

DEMOPHON.

Celui-ci te plaira quand tu l'auras connu.

ISABELLE.

Tel qu'il ſoit, je le hais avant de l'avoir vu ;
Il ſuffit que ce ſoit un homme de Province,
Et je n'en voudrois pas quand il ſeroit un Prince.

LE CHEVALIER, *ſe montrant.*

Madame, il ne faut pas ſi fort vous déchaîner
Contre le malheureux que l'on veut vous donner ;
Si vous le haïſſez, il s'en peut trouver d'autres,
De qui les ſentimens différeront des vôtres.

ISABELLE, *à part.*

Que vois-je ! Juſte Ciel ! & quel étonnement !
C'eſt Menechme, grands Dieux ! c'eſt lui, c'eſt mon Amant !

DEMOPHON.

Je ſuis au déſeſpoir qu'un dégoût téméraire
Ait rendu ſon eſprit à mes loix ſi contraire ;
Mais je l'obligerai, ſi vous le ſouhaitez...

LE CHEVALIER.

Non, ne contraignons point, Monſieur, ſes volontés.
J'aimerois mieux mourir, que d'obliger Madame
A faire quelque effort qui contraignit ſon ame.

DEMOPHON.

Regarde le parti qui t'étoit destiné,
Un époux fait à peindre, un jeune homme bien né,
Dont l'esprit est égal au bien, à la naissance.

LE CHEVALIER.

J'avois tort de porter si haut mon espérance.

ISABELLE.

Quoi! c'est là le parti que vous me proposiez?

DEMOPHON.

Eh! oui, si dans mon choix vous ne me traversiez,
Si votre sot dégoût, & vos folles pensées
Ne rompoient mes desseins & toutes mes visées.

ISABELLE.

A ne vous point mentir, depuis que je l'ai vu,
Mon cœur n'est plus si fort contre lui prévenu.

DEMOPHON.

Vous voyez ce que fait l'autorité d'un Pere!

LE CHEVALIER.

Vous n'avez plus pour moi cette haine sévere,
Et votre œil sans dédain s'accoutume à me voir?

ISABELLE.

Mon Pere me l'ordonne, & je suis mon devoir.

SCENE V.

ARAMINTE, LE CHEVALIER, DEMOPHON, ISABELLE.

ARAMINTE.

AH! te voilà donc, traître! Avec quelle
impudence

Oses-tu dans ces lieux soutenir ma présence?
Après m'avoir traitée avec indignité,
Ne crains-tu point l'effet de mon cœur irrité?

LE CHEVALIER.

Madame, je ne sçais ce que vous voulez dire;
Et ce brusque discours a de quoi m'interdire.
Vous me prenez ici pour un autre, je crois;
Quel sujet auriez vous de vous plaindre de moi?

ARAMINTE.

Tu feins de l'ignorer, ame double & traîtresse!
Tu m'abusois, hélas! d'une feinte tendresse;
Et moi, de bonne foi je te donnois mon cœur,
Sans connoître le tien & toute sa noirceur.

LE CHEVALIER.

Vous m'honorez vraiment par dessus mes mérites:
Mais je ne comprens rien à tout ce que vous dites.

DEMOPHON.

Ma foi, ni moi non plus; mais, dites-moi, ma sœur,
A quoi tend ce discours? Quelle bizarre humeur...

LE CHEVALIER.

Madame est votre sœur?

DEMOPHON.

Oui, Monsieur, dont j'enrage;
De plus, ma sœur aînée, & n'en est pas plus sage.
Quel caprice nouveau, quel démon, dis-je, enfin,
Vous oblige à venir en faisant le lutin,
Scandaliser ici, Monsieur, qui de sa vie
Ne vous vit, ni connut, & n'en a nulle envie?

ARAMINTE.

Il ne me connoît pas! Vous êtes fou, je crois,
Depuis plus de deux ans l'ingrat vit sous mes loix;
Il a fait de mon bien un assez long usage,

J'ai

J'ai fait à mes dépens son dernier équipage;
Et si de ses malheurs je n'avois eu pitié,
Il auroit tout au long fait la campagne à pied.

DEMOPHON.

Je vous le disois bien qu'elle étoit un peu folle.

LE CHEVALIER.

Elle y vise assez.

DEMOPHON.

Oh! j'en donne ma parole.

LE CHEVALIER.

Je ne veux pas ici m'exposer plus long-tems
A m'entendre tenir des discours insultans:
A Madame, à présent, je quitte la partie,
Je reviendrai si tôt qu'elle sera partie.

DEMOPHON.

Ne vous arrêtez point à tout ce qu'elle dit.
Il faut s'accommoder à son bizarre esprit.

LE CHEVALIER.

Pour un moment, Monsieur, souffrez que je vous quitte,
Je reviens sur mes pas achever ma visite. (*Il s'en va*)

ARAMINTE.

Ne crois pas m'échapper. Je connois vos desseins,
Vous voudriez tous les deux l'arracher de mes mains;
Mais je veux l'épouser, en dépit de sa fille,
Du pere, des parens, de toute la famille;
En dépit de lui même, & de moi-même aussi.



SCENE VI.

DEMOPHON, ISABELLE.

DEMOPHON.

QUel vertigo l'agite, & la conduit ici?
Toûjours de plus en plus son cerveau se démonte.

ISABELLE.

Il est vrai que souvent pour elle j'en ai honte.

DEMOPHON.

Je crains que cette femme, avec sa brusque humeur,
Ne soit venue ici causer quelque malheur.

SCENE VII.

MENECHME, VALENTIN, DEMOPHON, ISABELLE.

VALENTIN, *à Menechme.*

OUi, Monsieur, les voilà, la Fille avec le Pere.
Vous pouvez avec eux parler de votre affaire.

DEMOPHON.

Ah! Monsieur, pour ma sœur & pour sa vision,
Il faut, ma fille & moi, vous demander pardon.
Vous sçavez-bien qu'il est, en femmes comme en filles,

Des esprits de travers dans toutes les familles.

MENECHME.

Oui, Monsieur.

DEMOPHON.

Vous voilà promptement de retour!
J'en suis ravi.

MENECHME.

Je viens vous donner le bonjour,
Et par même moyen, Amant tendre & fidele,
Epouser une fille appellée Isabelle,
Dont vous êtes le pere, à ce que chacun dit.
En peu de mots, voilà tout ce qui me conduit.

DEMOPHON.

Je vous l'ai déjà dit, & je vous le répéte,
Combien de ce parti mon ame est satisfaite;
Ma fille en est contente, elle vous a fait voir
Qu'elle suit maintenant l'amour & le devoir.
Elle a senti d'abord un peu de répugnance;
Mais vous voyant, son cœur n'a plus fait de défense.

MENECHME.

Nous nous sommes donc vus quelque fois?

DEMOPHON.

A l'instant,
Vous sortez d'avec elle, & paroissez content.

MENECHME.

Moi? je sors d'avec elle?

DEMOPHON.

Oui, sans doute, vous-même;
Nous avions de vous voir une alégresse extrême,
Quand ma sœur est venue avec ses sots discours,
De notre conférence interrompre le cours.

Se peut il que si-tôt vous perdiez la mémoire ?

MENECHME.

Nous rêvons, vous ou moi. Quoi! vous me ferez croire
Que j'ai vu votre fille ? En quel tems ? comment ? où ?

DEMOPHON.

Tout à l'heure, en ces lieux

MENECHME.

Allez, vous êtes fou.
C'est me faire passer pour un visionnaire,
Et ce début tout franc ne me satisfait guere.
Qoiqu'il en soit, enfin, à présent je la vois,
Que ce soit la premiere ou la seconde fois,
Il importe fort peu pour notre mariage.

DEMOPHON, *bas.*

Cet homme dans l'abord me paroissoit plus sage.

MENECHME.

Madame, on m'a vanté par écrit vos appas,
J'en suis assez content; mais j'en fais peu de cas,
Quand l'esprit ne va pas de pair avec les charmes.
C'est à vous là dessus à guérir mes alarmes;
J'en dirai mon avis quand vous aurez parlé.

ISABELLE, *à part.*

Je ne le connois plus, son esprit s'est troublé.

MENECHME.

J'aime les gens d'esprit plus que personne en France.
J'en ai du plus brillant, & le tout sans science.
Je trouve que l'étude est le parfait moyen
De gâter la jeunesse, & n'est utile à rien.
Aussi je n'ai jamais mis le nez dans un livre:

Et quand un Gentilhomme, en commençant à vivre,
Sçait tirer en volant, boire, & signer son nom,
Il est aussi sçavant que défunt Ciceron.

DEMOPHON.

Prendrez vous une Charge à la Cour, à l'Armée?

MENECHME.

Mon ame dans ce choix est indéterminée.
La Cour auroit pour moi d'assez puissans appas,
Si la sujétion ne me fatiguoit pas;
La guerre me feroit d'ailleurs assez d'envie,
Si des gens bien versés en l'Art d'Astrologie,
Ne m'avoient assuré que je vivrai cent ans.
Or, comme les Guerriers vont peu jusqu'à ce tems,
Quoique mon nom fameux put voler dans l'Europe,
Je veux, si je le puis, remplir mon horoscope.
Oh! j'aime à vivre, moi.

VALENTIN.

Vous êtes de bon sens.

ISABELLE, *bas.*

Quel discours! quel travers! Est-ce lui que j'entens?

MENECHME.

Qu'avez vous, s'il vous plait? vous paroissez surprise
Comme si je disois ici quelque sottise.
Vous avez bien la mine, & soit dit entre nous,
De faire peu de cas des leçons d'un Epoux.

ISABELLE.

Je sçais à quel devoir l'état de femme engage.

MENECHME.

Jusqu'ici je vous crois & vertueuse & sage;
Cependant ce regard amoureux & frippon,
Pour le tems à venir ne me dit rien de bon.

J'en tire un argument, sans être Philosophe,
Que vous me réservez à quelque Catastrophe.
Plait-il? qu'en dites-vous?

DEMOPHON.

Monsieur, ne craignez rien,
Isabelle, toûjours doit se porter au bien.

ISABELLE.

Ciel! peut-on me tenir de tels discours en face?
Mon pere, permettez que je quitte la place,
Monsieur me flatte trop; les tendres complimens
Me font connoître assez quels sont ses sentimens.

SCENE VIII.

DEMOPHON, MENECHME, VALENTIN.

DEMOPHON, *bas.*

MOn gendre avoit d'abord de plus belles manieres.

MENECHME.

Les Filles n'aiment pas les hommes si sinceres.

VALENTIN.

Vous ne les flattez pas.

MENECHME.

Oh! parbleu, je suis franc.
Femme, Maîtresse, ami, tout m'est indifférent:
Je ne me contrains pas, & dis ce que je pense.

VALENTIN.

C'est bien fait: vous aurez, je crois, la complaisance
De ne plus demeurer autre part que chez moi.

MENECHME.

Je reçois cette grace ainſi que je le dois.
Mais il faut...

DEMOPHON.

Vous ſouffrir en une hôtellerie,
Ce ſeroit un affront...

MENECHME.

Laiſſez-moi, je vous prie,
Pour quelque-tems encor vivre à ma liberté.

DEMOPHON.

Soit, je vais travailler à l'Hymen projetté.
(*à part.*)
Mon Gendre prétendu me paroît bien ſauvage:
Mais le bien qu'il apporte eſt un grand avantage.

SCENE IX.

MENECHME, VALENTIN.

MENECHME.

J'Ai donc vu là l'objet dont je ſerai l'Epoux?

VALENTIN.

Oui, Monſieur, le voilà.

MENECHME.

Tout franc, qu'en dites-vous?

VALENTIN.

Mais, ſi vous ſouhaitez que je parle ſans feinte,
De ſes perfections je n'ai pas l'ame atteinte.

MENECHME.

Ma foi, ni moi non plus.

VALENTIN.

Quel surcroît d'embarras!
Un de nos créanciers tourne vers nous les pas,
C'est le Marchand Frippier qui nous rend sa visite.

SCENE X.

M. COQUELET, MENECHME, VALENTIN.

M. COQUELET.

De mon petit devoir humblement je m'acquitte.
J'ai ce matin, Monsieur, appris votre retour,
Et je viens des premiers vous donner le bonjour.
Nous étions tous pour vous en une peine extrême,
Car dans notre maison tout le monde vous aime,
Moi, ma fille, ma femme, elles trembloient de peur
Qu'il ne vous arrivât quelque coup de malheur.

MENECHME.

M'aimer sans m'avoir vu, voilà de bonnes ames!
Je n'aurois jamais cru tant être aimé des femmes.

M. COQUELET.

Nous le devons, Monsieur, pour plus d'une raison;
Vous êtes dès long-tems ami de la maison.

MENECHME.

Quel est cet homme là?

VALENTIN.

C'est un visionnaire,
Une espece de fou, d'un plaisant caractere,

Qui s'est mis dans l'esprit que tous les gens qu'il voit,
Sont de ses débiteurs; & veut que cela soit:
C'est sa folie, enfin il n'aborde personne
Qu'un mémoire à la main; & déjà je m'étonne
Qu'il ne vous ait point fait quelque sot compliment.

MENECHME.

Sa folie est nouvelle & rare, assurément.

M. COQUELET.

Votre bonne santé, plus qu'on ne pourroit croire,
Me charme & me ravit. Voici certain mémoire,
Qu'avant votre départ je vous fis arrêter,
Et que vous me payerez, je crois, sans contester.

VALENTIN, *à Menechme.*

Que vous avois je dit?

M. COQUELET.

J'ai, pendant votre absence,
Obtenu contre vous certain mot de Sentence,
Et par corps.

MENECHME.

Et par corps?

M. COQUELET.

Mais, benin Créancier;
J'ai différé toûjours d'en charger un Huissier:
De poursuites, d'exploits il vous rompoit la tête.

MENECHME.

Mais vous êtes vraiment trop bon & trop honnête;
Comment vous nomme-t'on?

M. COQUELET.

Oh! vous le sçavez bien.

MENECHME.

Je veux être un maraud si j'en sçus jamais rien.

M. COQUELET.

Pourriez-vous oublier...

VALENTIN, *prenant M. Coquelet à part.*

Ignorez-vous encore
Le mal qui le possède ?

M. COQUELET.

Oui, vraiment ; je l'ignore.

VALENTIN, *à part.*

Sa mémoire est perdue, il ne se souvient plus ;
Ni de ce qu'il a fait, ni des gens qu'il a vus.
Ainsi, de lui parler du passé c'est folie :
Son nom même, son nom, bien souvent il l'oublie.

M. COQUELET.

Ciel ! que me dites-vous ? Quel triste évenément !
Et comment se peut-il qu'à son âge...

VALENTIN, *bas.*

Comment ?
On l'a mis à la guerre, en une batterie,
D'où le canon tiroit avec tant de furie ;
Qu'il s'est fait dans sa tête une commotion,
Qui de son souvenir empêche l'action.
Le ton foible cerveau. . la membrane trop tendre...
Oh ! l'effet du canon ne sçauroit se comprendre.

M. COQUELET.

Je plains bien le malheur qui vous est survenu,
Mais je puis assurer que le tout m'est bien dû.
Vous sçavez...

MENECHME.

Oui, je sçais, sans en faire aucun doute,
Et vois que la raison est chez vous en déroute.

M. COQUELET.

Monsieur, souvenez-vous que ce sont des habits

Qu'à votre Régiment l'an passé je fournis.

MENECHME.

Mon Régiment, à moi? Cherchez ailleurs vos dettes,
Et je n'ai pas le tems d'entendre vos fornettes:
Vous êtes un vieux fou.

M. COQUELET.

Je suis Marchand Frippier:
Mon nom est Coquelet, Syndic & Marguillier.
Si vous avez perdu par malheur la mémoire,
Les articles sont tous contenus au mémoire,

[Il lui donne son mémoire.]

MENECHME.

Tiens, voilà ton mémoire, & comme j'en fais cas.

[Il déchire le mémoire, & lui jette les morceaux au visage.]

VALENTIN.

Ah! Monsieur, contre un fou ne vous emportez pas.

M. COQUELET, *ramassant les morceaux.*

Déchirer un billet, le jetter à la face!...
Vous êtes un frippon.

MENECHME

Un frippon, moi?

VALENTIN, *se mettant entre deux.*

De grace...

M. COQUELET.

Je vous ferai bien voir...

VALENTIN.

Sans faire tant de bruit,
Plaignez plutôt l'état où le sort l'a réduit.

M. COQUELET.

Un mémoire arrêté.

VALENTIN.

Ne faites point d'affaires.

M. COQUELET.

C'est un crime effroyable & digne des galeres.

MENECHME.

Laissez-moi lui couper le nez.

VALENTIN.

Laissez le aller.

Que ferez-vous, Monsieur, du nez d'un Marguillier ?

Vous causerez ici quelque accident funeste.

M COQUELET.

Je veux être payé, je me moque du reste.

VALENTIN.

Partez, Monsieur, partez. Voulez-vous de nouveau,

Par vos cris redoublés ébranler son cerveau ?

M COQUELET.

Oui, je pars, mais peut-être, avant qu'il soit une heure,

Je lui ferai changer de ton & de demeure.

Serviteur.

SCENE XI.

MENECHME, VALENTIN.

VALENTIN.

Contre un fou falloit-il vous fâcher ?

MENECHME.

De quoi s'avise-t il de me venir chercher

Pour être le plastron de ses impertinences?
Qu'il prenne un autre champ pour ses extravagances.
Allons chez mon Notaire, & ne differons plus.

VALENTIN.

Présentement, Monsieur, nos pas seroient perdus;
Il n'est pas chez lui, mais bientôt il doit s'y rendre;
Dans peu, pour l'aller voir, je reviendrai vous prendre,
Certain devoir pressant m'appelle à quatre pas.

MENECHME.

Je vous attendrai donc; allez, ne tardez pas.
Je m'en vais un moment tranquilliser ma bile:
Tout est devenu fou, je crois, en cette Ville.
Ma foi, de tous les gens que j'ai vus aujourd'hui,
Je n'ai trouvé que moi de raisonnable, & lui.

VALENTIN *seul.*

Je prétens l'observer autour de cette Place,
Le poisson de lui-même entre dans notre nasse;
Tout succéde à mes veux, & j'espére en ce jour,
Servir utilement la Fortune & l'Amour.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

VALENTIN.

J'Ai toûjours observé cette porte de vue,
Personne du logis n'est sorti dans la rue;
Mon Maître a tout le tems de toucher son argent;
Je reviens en ce lieu, ministre diligent,
De crainte que notre homme, allant chez le Notaire,
Ne fasse encor trop-tôt découvrir le mystere;
Déjà d'un créancier il m'a débarrassé.
Je ris lorsque je pense à ce qui s'est passé;
Je les ai mis aux mains d'une ardeur assez vive.
Parbleu, vive les gens pleins d'imaginative!
Mais, j'apperçois Finette, & mon cœur amoureux
Se sent, en la voyant, brûler de nouveaux feux.

SCENE II.

FINETTE, VALENTIN.

FINETTE.

JE cherche ici ton Maître.

VALENTIN.

En attendant qu'il vienne,

Souffre que mon amour, un moment t'entretienne,
Et que j'offre mon cœur à tes charmans attraits.

FINETTE.

Porte ailleurs tes présens, ne me parle jamais.
Ton Maître m'a traitée avec tant d'insolence,
Qu'il faut sur le Valet que j'en prenne vengeance.
M'appeller créature!

VALENTIN.

Ah! cela ne vaut rien.
Il est dur quelquefois, & brutal comme un chien.

FINETTE.

J'ai de ses vilains mots l'oreille encor blessée,
Et ma Maîtresse en est si fort scandalisée,
Que rompant avec lui désormais tout-à-fait,
Je viens lui demander & lettres & portrait.

VALENTIN.

Pour les lettres, d'accord, c'est un dépôt stérile,
Dont la garde, à mon sens, est assez inutile:
Mais, pour le portrait d'or, attendu le métal,
Le cas, à mon avis, ne paroît pas égal.
Quand le besoin d'argent nous presse & nous harcele,
Tu sçais, ma pauvre enfant, qu'on troque la vaisselle.

FINETTE.

Pourroit-on d'un portrait faire si peu de cas?

VALENTIN.

Nous nous sommes trouvés dans de grands embarras:
Mais, depuis quelque tems, un Oncle, un honnête homme,
A peine pouvons nous dire comme il se nomme,

A bien voulu descendre aux ténébreux manoirs,
Pour nous mettre à notre aise, & nous faire ses
hoirs,
Soixante mille écus d'argent sec & liquide,
Ont mis notre fortune en un vol bien rapide.

FINETTE.

Ah, Ciel! que me dis-tu?

VALENTIN.

Je dis la vérité.

FINETTE.

Quoi! dans si peu de tems vous auriez hérité?

VALENTIN.

Bon! nous avons appris le mal de ce bon-homme,
La mort, le testament, & reçu notre somme,
Dans le tems que tu mets à me le demander.
Mon Maître est diablement habile à succéder.

FINETTE.

Oh! je n'en doute point.

VALENTIN.

Sois-en juge toi-même;
Tu vois bien qu'il feroit une sottise extrême,
S'il se piquoit encor d'avoir des feux constans;
Il faut bien dans la vie aller selon le tems.

FINETTE.

Nous nous passerons bien d'amans tels que vous
êtes.

VALENTIN.

A son exemple aussi je quitte les soubrettes,
Mon amour veut dompter des cœurs d'un plus
haut rang,
Je prens un vol plus fier, & suis haussé d'un cran.
Mes mains, de cet argent feront dépositaires,

Et

Et je vais me jetter, je crois, dans les affaires.

FINETTE.

Dans les affaires, toi?

VALENTIN.

Devant qu'il soit deux ans,
Je veux que l'on me voie avec des airs fendans,
Dans un char magnifique, allant à la campagne,
Ebranler le pavé sous six chevaux d'Espagne;
Un Suisse à barbe torse, & nombre de Valets,
Intendans, Cuisiniers, rempliront mon Palais;
Mon buffet ne sera qu'or & que porcelaine;
Le vin y coulera comme l'eau de la Seine;
Table ouverte à dîner & les jours libertins;
Quand je voudrai donner des soupers clandestins,
J'aurai vers le rempart quelque réduit commode,
Où je régalerai les beautes à la mode;
Un jour l'une, un jour l'autre; & je veux, à ton tour,
Et devant qu'il soit peu, t'y régaler un jour.

FINETTE.

J'en suis d'avis.

VALENTIN.

Pour toi ma tendresse est extrême:
Mais quelqu'un vient ici; c'est Menechme lui-même:
A vos ordres, Monsieur, vous me voyez rendu.

SCENE III.

MENECHME, FINETTE, VALENTIN.

MENECHME.

Vous m'avez en ce lieu quelque-tems attendu:
Mais j'ai cherché long-tems un papier néceſſaire,
Pour aller promptement finir chez le Notaire.

FINETTE.

Ma Maîtreſſe rompant avec vous tout-à-fait,
M'envoye ici, Monſieur, demander ſon portrait,
Ses lettres, ſes bijoux; en nous rendant les nôtres,
Elle m'a commandé de vous rendre les vôtres.
Les voilà.

(Elle tire de ſa poche une boëte à portrait, & un paquet de lettres.)

MENECHME.

Tout ceci doit-il durer long-tems?

FINETTE.

C'eſt l'uſage parmi tous les honnêtes-gens:
Quand il eſt ſurvenu rupture où-brouillerie,
Et que de ſe revoir on n'a plus nulle envie,
On ſe rend l'un à l'autre & lettres & portraits.

MENECHME.

C'eſt l'uſage?

FINETTE.

Oui, Monſieur, on n'y manque jamais;
Ce garçon vous dira que cela ſe pratique,
Lorſque de ſçavoir vivre & de monde on ſe pique.

VALENTIN.

Pour moi, dans pareil cas, toûjours j'en uſe ainſi.

MENECHME.

Sçavez-vous bien, ma mie, enfin, que tout ceci
M'ennuye étrangement, me laſſe & me fatigue ?
Et que pour vous payer de toute votre intrigue,
Vous pourriez bien ſentir ce que peſe mon bras ?

FINETTE.

Mort non pas de mes jours, ne vous y jouez pas.
Voilà votre portrait, & rendez-nous le nôtre.

MENECHME.

Mon portrait ! qu'eſt-ce à dire ?

FINETTE.

Oui, ſans doute, le vôtre,
Que ma Maîtreſſe prit en vous donnant le ſien.

MENECHME.

J'ai donné mon portrait à ta Maîtreſſe ?

FINETTE.

Hé bien,
Allez-vous dire encor que ce ſont là des fables,
Et que rien n'eſt plus faux ?

MENECHME.

Oui, de par tous les diables,
Je le dis, le ſoutiens, & je le ſoutiendrai.

FINETTE.

Quoi ! Vous pourriez jurer, Monſieur...

MENECHME.

J'en jurerai.
Je ne me ſuis jamais ni fait graver, ni peindre.

FINETTE.

Ah ! l'abominable homme !

VALENTIN.

Il n'eſt plus tems de feindre.
Si vous l'avez reçu, dites-le ſans façon;
C'eſt pouſſer aſſez loin votre diſcrétion.

MENECHME.

Je ne ſçais ce que c'eſt, ou l'enfer me confonde.

FINETTE.

Votre portrait n'eſt pas dans cette boëte ronde?

MENECHME.

Non, à moins que le diable à me nuire obſtiné,
Ne l'ait peint de ſa main, & ne vous l'ait donné.

FINETTE.

Quelle audace! Quel front! Mais, je veux le confondre.
Voyons à ce témoin ce qu'il pourra répondre.
(*Elle ouvre la Boëte.*)
Hé bien, connoiſſez-vous ce viſage & ces traits?

MENECHME, *conſidérant le portrait.*

Comment diable! C'eſt moi. Qui l'eut penſé jamais!
Ce ſont mes yeux, mon air.

VALENTIN, *prenant le portrait.*

Voyons donc, je vous prie,
Mettons l'original auprès de la copie.
Par ma foi, c'eſt vous-même, & vous voilà parlant.
Jamais Peintre ne fit portrait ſi reſſemblant.

MENECHME.

Il entre là-deſſous quelque ſorcellerie,
Ou du moins j'entrevois quelque fripponnerie.
Vous verrez qu'en venant par le coche, à leurs frais,

Ces deux coquines-là m'auront fait peindre exprès
Pour me jouer ici de quelque stratagême.

FINETTE.

Finissons, s'il vous plaît.

MENECHME.

Oh ! finissez vous-même.
Allez apprendre ailleurs à connoître vos gens,
Et ne me rompez point la tête plus long-tems.

FINETTE.

Rendez donc le portrait.

MENECHME.

De qui?

FINETTE.

De ma Maîtresse.

MENECHME, *la prenant par les épaules.*

Je ne sçais ce que c'est, passe vîte, & me laisse.

FINETTE.

Sçavez-vous bien qu'avant de partir de ces lieux,
Je pourrois bien, Monsieur, vous arracher les yeux?

VALENTIN.

Pour éviter, Monsieur, de plus longue querelle,
Rendez-lui son portrait, & vous défaites d'elle.
Vous sçavez ce que c'est qu'une Amante en courroux.
Les Enfers déchaînés seroient cent fois plus doux.

MENECHME.

Mais quand elle seroit mille fois plus diablesse,
Je ne la connois point, elle, ni sa maîtresse.

VALENTIN, *à Finette, bas.*

Quoi qu'il dise, l'amour lui tient encore au cœur.
Je vais le ramener un peu par la douceur.

Tu reviendras tantôt, je te ferai tout rendre.

FINETTE.

Hé bien, jusqu'à ce tems je veux encore attendre;
Mais si l'on manque après à me faire raison,
Je reviens, & je mets le feu dans la maison.

SCENE IV.

MENECHME, VALENTIN.

MENECHME.

Mais, peut-on sur les gens être tant acharnée?
Pour me persécuter, l'Enfer l'a déchaînée.

VALENTIN.

Quand on est, comme vous, jeune, aimable & bien fait,
A ces petits malheurs on est souvent sujet.
Entre Amans, tel dépit n'est qu'une bagatelle;
Je veux dès aujourd'hui vous remettre avec elle.
(bas.)
Mais, je vois le Marquis, il tourne ici ses pas;
Les cent louis nous vont donner de l'embarras.

SCENE V.

LE MARQUIS, MENECHME, VALENTIN

LE MARQUIS, *l'embrassant vivement.*

HE! cadédis, mon cher, quelle heureuse fortune!

Que je t'embrasse encor, & mille fois pour une.
Quelque contentement que j'aie à te revoir,
Regarde-moi, je suis outré de désespoir.
Le jour me scandalise, & voudrois contre quatre,
Pour terminer mon sort, trouver seul à me battre.

MENECHME.

Monsieur, je suis fâché de vous voir en courroux;
Mais je n'ai pas le tems de me battre avec vous.

LE MARQUIS.

Un coup de pistolet me seroit coup de grace;
Je voudrois que quelqu'un m'écrasat sur la place.

MENECHME.

Quel est ce Gascon-là?

VALENTIN.

C'est un de vos amis,
Sans doute, & des plus chers.

MENECHME.

Jamais je ne le vis.

LE MARQUIS.

Je sors d'une maison, que la terre engloutisse,
Et qu'avec elle encor la nature périsse,
Où, jusqu'au dernier sou j'ai quitté mon argent.
D'un maudit lansquenet le caprice outrageant,
M'oblige à te prier de vouloir bien me rendre
Cent louis, que de moi le besoin te fit prendre.
Excuse si je viens ici t'importuner;
En l'état où je suis, on doit tout pardonner.

MENECHME.

Je vous pardonne tout; pardonnez-moi de même,
Si je dis qu'en ce point ma surprise est extrême:
Je ne vous connois point; comment auriez-vous pu
Me prêter cent louis, ne m'ayant jamais vu?

LE MARQUIS.

Quel eſt donc ce diſcours? Il me paſſe, à l'entendre.

MENECHME.

Le vôtre eſt-il pour moi plus facile à comprendre?

LE MARQUIS.

Vous ne me devez pas cent louis?

MENECHME.

Non, ma foi.

Vous les avez prêtés à quelqu'autre qu'à moi.

LE MARQUIS.

Il ne vous ſouvient pas qu'allant en Allemagne,
Etant vuide d'argent pour faire la campagne,
Sans âne ni mulet, prêt à demeurer là...

MENECHME.

Je ne me ſouviens pas d'un mot de tout cela.

LE MARQUIS.

Vous vintes me trouver pour vous faire reſſource,
Et que ſans déplacer, je vous ouvris ma bourſe.

MENECHME.

A moi? J'aurois perdu le ſens & la raiſon,
De prétendre emprunter de l'argent d'un Gaſcon.

LE MARQUIS.

Cet homme-ci préſent peut rendre témoignage;
Il étoit avec vous, je remets ſon viſage.
Viens ça, belître, parle; oſeras-tu nier
Ce que ſon mauvais cœur tâche envain d'oublier?

VALENTIN.

Monſieur...

LE MARQUIS.

Parle, ou ma main de fureur poſſédée...

VALENTIN.

Il m'en vient dans l'esprit quelque confuse idée.

LE MARQUIS

Quelque confuse idée? Oh! moi, j'en suis certain.
Ça, Monsieur, mon argent, ou l'épée a la main.

MENECHME.

Quoi! pour ne vouloir pas vous donner cent pistoles,
Il faut que je me batte?

LE MARQUIS.

Un peu; treve aux paroles:
Il me faut des effets; vîte, dépêchez-vous.

MENECHME.

Je ne suis point pressé; de grace, expliquons-nous.

LE MARQUIS.

Point d'explication, la chose est assez claire.

MENECHME.

Mais, Monsieur...

LE MARQUIS.

Mais, Monsieur; il faut me satisfaire.

MENECHME.

Vous satisfaire, moi? mais je ne vous dois rien:
Faites-nous assigner, nous vous répondrons bien.

LE MARQUIS.

Quand on me doit, voilà le Sergent que je porte.
(Il met l'épée à la main.)

MENECHME.

Juste Ciel! Quel brutal! Si faut-il que j'en sorte.
Combien vous est-il dû?

LE MARQUIS.

L'avez-vous oublié?
Cent louis.

MENECHME.

Cent louis! J'en payerai la moitié.

LE MARQUIS.

Que je devienne atome, ou qu'à l instant je meure,
Si vous ne me payez le tout dans un quart-d'heure.

VALENTIN.

Il nous tuera tous deux. Quand vous ne ferez plus,
De quoi vous serviront quarante mille écus?
Lui, n'a plus rien à perdre.

MENECHME.

Il est pourtant bien rude...

LE MARQUIS.

Que de réflexions, & que d'incertitude!

MENECHME.

Si vous êtes si prompt, Monsieur, tant pis pour vous,
Il me faut plus de tems pour me mettre en courroux. *(à Valentin.)*
Je n'ai pas cent louis, mais en voilà soixante;
Tirez-moi de ses mains, faites qu'il se contente.
Ah! Si je n'avois pas hérité depuis peu,
Je me battrois en diable, & nous verrions beau jeu.

VALENTIN, *au Marquis.*

Voilà plus de moitié, Monsieur, de votre dette,
Demain on vous fera votre somme complette.

LE MARQUIS, *prenant la bourse.*

Adieu, Monsieur, adieu; je vous croyois du cœur,
Et vous m'aviez fait voir des sentimens d'honneur;
Mais cette occasion me prouve le contraire;
Ne m'approchez jamais que de loin... plus d'affaire;
Je serois dégradé de noblesse chez nous,
Si j'étois accosté d'un lâche tel que vous.

SCENE VI.

MENECHME, VALENTIN.

MENECHME.

Je lui conseille encor de me chanter injure !
Où suis-je ! Quel pays ! Quelle race parjure !
Hommes, Femmes, Passans, Marchans, Gascons, Commis,
Pour me faire enrager tous semblent s'être unis.
Je n'en connois aucun, & tous, à les entendre,
Sont mes meilleurs amis, & viennent me surprendre.
Allons voir mon Notaire, & sortons, si je puis,
Du coupe-gorge affreux, & du bois où je suis.
(Il s'en va.)

VALENTIN, *courant après.*

Vous ne voulez donc pas que je vous y conduise ?

MENECHME.

Je n'ai besoin de vous, ni de votre entremise;
Je vous suis obligé des services rendus.
A tout autre qu'à moi je ne me fierai plus;
Et j'appréhende encor, dans mon soupçon extrême,
D'être d'intelligence à me tromper moi-même.



SCENE VII.

VALENTIN *seul.*

LE pauvre diable en a, par ma foi, tout son sou ;
Il faudra qu'il décampe, ou qu'il devienne fou ;
Pour peu de tems encor qu'en ces lieux il habite,
De tous ses Créanciers mon Maître sera quitte.

SCENE VIII.

LE CHEVALIER, VALENTIN.

LE CHEVALIER.

AH! mon cher Valentin, tu me vois hors de moi ;
Mon bonheur est si grand, qu'à peine je le crois.
J'ai reçu mon argent ; regarde, je te prie,
Des billets que je tiens la force & l'énergie ;
Tous billets au porteur, des meilleurs de Paris ;
L'un de trois mille écus, l'autre de neuf, de six,
De huit, de cinq, de sept ; j'acheterois, je pense,
Deux ou trois Marquisats des mieux rentés de France.

VALENTIN.

Quelle aubaine ! Le bien vous vient de toutes parts ;
De grace, laissez-moi promener mes regards

Sur ces billets moulés, dont l'usage eſt utile.
La belle impreſſion! les beaux noms! le beau ſtyle!
Ce ſont là les billets qu'il faut négocier,
Et non pas vos écrits, vos chiffons de papier,
Où l'amour ſe diſtille en de fades paroles,
Et qui ne ſont par-tout pleins que de fariboles.

LE CHEVALIER.

Va, j'en connois le prix tout auſſi bien que toi;
Mais juſqu'ici l'uſage en fut peu fait pour moi;
J'eſpére à l'avenir m'en ſervir comme un autre.

VALENTIN.

Vous ignorez encor quel bonheur eſt le vôtre.
Votre frere pour vous vient encor d'être pris.
Le Marquis qui jadis nous prêta cent louis,
Eſt venu bruſquement lui demander la ſomme:
Votre frere d'abord a rembarré ſon homme;
Mais lui, ſourd aux raiſons qu'il a pu lui donner,
A voulu ſur le champ le faire dégaîner.
Notre Jumeau prudent n'en a voulu rien faire,
Et mettant à profit mon conſeil ſalutaire,
Il en a délivré plus de moitié comptant,
Que le Marquis a pris toûjours en rabattant.

LE CHEVALIER.

Je lui ſuis obligé d'avoir payé mes dettes.

VALENTIN.

Vos obligations ne ſont pas ſi parfaites,
Car avec Iſabelle il vous a mis fort mal.

LE CHEVALIER.

Il l'a vue?

VALENTIN.

Oui, vraiment; il eſt un peu brutal,
Ainſi que j'ai tantôt eu l'honneur de vous dire;

Il a fur fon chapitre étendu fa fatyre,
Et tenu face à face un propos aigre-doux,
Qu'on met fur votre compte, & que l'on croit de vous.
Ifabelle eft fortie, à tel point courroucée...

LE CHEVALIER.

Il faut de cette erreur détromper fa penfée;
Mais je la vois paroître. Où tournez-vous vos pas,
Madame ? où fuyez-vous?

SCENE IX.

ISABELLE, LE CHEVALIER, VALENTIN.

ISABELLE, *traverfant le Théâtre.*

OU' vous ne ferez pas.

VALENTIN.

Voilà le quiproquo.

ISABELLE.

Je vais chez Araminte,
Lui dire que pour vous ma tendreffe eft éteinte.
Aimez-la, j'y confens; je fais vœu déformais
De vous fuir comme un monftre, & ne vous voir jamais.

LE CHEVALIER.

Madame...

ISABELLE.

Pour le prix de l'ardeur la plus vive,
Je ne reçois de vous qu'injure & qu'invective.
Je vous parois fans foi, fans efprit, fans appas.

LE CHEVALIER.

Madame, écoutez-moi.

ISABELLE.

Non, je ne comprends pas,
Si brutal que l'on soit, qu'on puisse avoir l audace
De dire, de sang froid, ces duretés en face.

LE CHEVALIER.

Vous sçaurez qu'en ces lieux...

ISABELLE.

Je ne veux rien sçavoir.

LE CHEVALIER.

C'est bien fait.

VALENTIN.

Ecoutez sans tant vous émouvoir.

ISABELLE.

Veux-tu que je m'expose encore à ses sottises?

VALENTIN.

Mon Dieu, non; sans sujet vous en venez aux prises.
Je vais dans un moment dissiper ce soupçon.
Vous avez tous deux tort, & vous avez raison.

ISABELLE.

Oh! pour moi, j'ai raison; toi même sois-en juge.

LE CHEVALIER.

Et moi, je n'ai pas tort.

VALENTIN.

Tout ce petit grabuge,
Entre vous excité, va finir en deux mots.
Monsieur vous a tenu tantôt certains propos
Assez durs, dites vous?

ISABELLE.

Hors de toute créance.

LE CHEVALIER.

Moi, je vous ai...

VALENTIN.

Paix donc, point tant de pétulence,
Je ne dirai plus rien ſi vous parlez toûjours.
L'homme qui vous a fait d'impertinens diſcours,
C'eſt lui, ſans être lui, ce n'eſt que ſon image,
De taille, de façon, de nom & de viſage;
Et quoique l'un ſoit l'autre, ils différent entr'eux;
Tous les deux ne ſont qu'un, & cependant ſont deux.
Ainſi, c'eſt l'autre lui, vêtu de ſes dépouilles;
Le portrait de Monſieur qui vous a chanté pouilles.

ISABELLE.

De quels contes en l'air me fais-tu l'embarras?

LE CHEVALIER.

Sans l'entendre parler, ne vous emportez pas.

VALENTIN.

La choſe, j'en conviens, ne paroît pas trop claire;
Mais ſçachez que Monſieur, en ces lieux a ſon frere,
Frere jumeau, ſemblable & d'habits & de traits,
Dont la langue a tantôt ſur vous lancé ſes traits:
Vous l'avez pris pour lui; mais quoiqu'il ſoit ſemblable,
L'autre eſt un faux brutal, voici le véritable.

ISABELLE.

Quelque étrange que ſoit ce ſurprenant récit,
Je me plais à le croire, il flatte mon eſprit.
L'amour rend ma ſurpriſe & juſte & raiſonnable.

LE CHEVALIER.

Ce courroux à mes yeux vous rend plus adorable.
Souffrez que mon tranſport...

(*Il veut lui baiſer la main*)

ISABELLE.

Modérez ces desirs.

LE CHEVALIER.

Je me méprens aussi, transporté de plaisirs,
Je pousse un peu trop loin mes tendres entreprises;
Mais d'une & d'autre part oublions nos méprises.

VALENTIN, *montrant le chapeau.*

Pour ne vous plus tromper, regardez ce signal.
Il doit dans l'embarras vous servir de fanal.
Mais n'allez pas tantôt pardevant le Notaire,
Epouser l'un pour l'autre, & prendre le contraire:
Vous apprendrez par là quel est le vrai des deux.

ISABELLE.

Mon cœur me le dira bien plutôt que mes yeux.

LE CHEVALIER.

Quoi qu'aujourd'hui le Ciel fasse pour ma fortune,
Sans ce cœur, j'y renonce, & je n'en veux aucune.

VALENTIN.

Treve de complimens. Quand vous serez époux,
Il vous sera permis de tout dire entre vous;
La gloire, en d'autres lieux, vous & moi nous appelle.
Que Madame, à présent, en paix rentre chez elle;
Nous, courons au contrat, & qu'un heureux destin,
Comme il a commencé, mette l'affaire à fin.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARAMINTE, FINETTE.

FINETTE.

JE vous dirai, Madame, & je ne ſaurois croire
Que l'on puiſſe trouver une ame encor ſi noire.
Lorſque je l'ai preſſé de rendre le portrait,
Il a voulu me battre, & l'auroit, je crois, fait,
Si ſon Valet, plus doux, n'eut écarté l'orage.
Ah! Madame, armez-vous d'un généreux courage,
Pourſuivez votre pointe & faites bien valoir
Les droits que la raiſon met en votre pouvoir.
Vous avez ſa promeſſe, il faut qu'il l'accompliſſe.

ARAMINTE.

Si je ne le fais pas, que le Ciel me puniſſe.

FINETTE.

Il n'eſt plus ici bas de foi, de probité,
Plus de loix, plus d'honneur, plus de ſincérité.
Les filles en ce temps ſi ſouvent attrapées,
Sur la foi des ſermens avoient été trompées;
Et voulant mettre un frein aux dégoûts des Amans,
Se faiſoient d'un écrit confirmer les ſermens.
Mais, que leur ſert d'uſer de cette prévoyance,
Si les écrits trompeurs n'ont pas plus de puiſſance?

Je vois bien maintenant que dans ce siecle ingrat,
Il ne faut se fier que sur un bon Contrat.
Mais c'est notre destin, toûjours tant que nous sommes,
Nous serons les jouets & les dupes des hommes.

ARAMINTE.

Va j'ai bien résolu, dans mon cœur courroucé,
De venger, si je puis, tout le sexe offensé.

FINETTE.

Quoi donc! il ne tiendra, pour engager le monde,
Qu'à venir étaler une perruque blonde?
Une tête éventée, un petit freluquet,
Qui s'admire lui seul & n'a que du caquet,
Parce qu'il a bon air, & qu'on a le cœur tendre,
Impunement viendra nous plaire & nous surprendre?
Nous fera par écrit sa déclaration,
Sans en venir après à la conclusion?
Non, c'est une noirceur qui crie au Ciel vengeance,
Il faut de cet abus réprimer la licence,
Et quand ce ne seroit que pour nous en venger,
Il faudroit l'épouser pour le faire enrager.

ARAMINTE.

Mais, s'il ne m'aime point, quel sera l'avantage
Que me procurera ce triste mariage?

FINETTE.

Est-ce donc pour s'aimer qu'on s'épouse à présent?
Cela fut bon du tems du monde adolescent,
Et j'en vois tous les jours qui ne font pas un crime
D'épouser sans amour, & même sans estime.
Il faut se marier, vous êtes dans un tems
Où les appas fletris s'effacent pour long-tems.

Ce conseil bienfaisant que mon zele vous donne,
Je voudrois l'appliquer à ma propre personne ;
Et rester vieille fille, est un mal plus affreux
Que tout ce que l'hymen a de plus dangereux.

SCENE II.

DEMOPHON, ISABELLE, ARAMINTE, FINETTE.

DEMOPHON.

Le hazard justement en ce lieu vous amene,
D'aller jusques chez vous il m'épargne la peine.

ARAMINTE.

Le hazard nous sert donc tous deux également,
Mon frere, car chez vous j'allois pareillement.
Vous m'épargnez des pas.

DEMOPHON.

Toûjours préoccupée,
N'êtes vous point, ma sœur, encore détrompée ?
Et ne voyez-vous pas que votre passion
N'est rien qu'une chimere & pure vision ?
Finissez, croyez-moi, n'allez pas davantage
Traverser mes desseins, & montrez-vous plus sage.

ARAMINTE.

Sans rime ni raison, vous babillez toûjours ;
Mais vous sçavez quel cas je fais de vos discours.
Menechme m'appartient, & voilà la promesse
Qu'il me fit de sa main, pour marquer sa tendresse.

DEMOPHON.

Mais jusqu'où va, ma sœur, votre crédulité ?

ARAMINTE.

Il est, vous dis-je, à moi, je l'ai bien acheté.
Entendez-vous, ma niece ?

ISABELLE.

Oui, sans doute, ma tante ;
J'entens bien.

ARAMINTE.

Sans mentir, vous êtes fort plaisante
De vouloir m'enlever un cœur comme le sien,
Et vous approprier si hardiment mon bien !
Un procédé pareil est sot & malhonnête.

ISABELLE.

Qui pourroit de vos mains ravir une conquête ?
Quand on est une fois frappé de vos attraits,
Vos yeux vous sont garants qu'on ne change jamais.
Ce sont ces yeux charmans qui les volent aux autres.

ARAMINTE.

Mes yeux sont pour le moins aussi beaux que les vôtres,
Et lorsque nous voudrons les employer tous deux,
On verra qui de nous y réussira mieux.

DEMOPHON.

Oh ! je suis à la fin bien las de vous entendre.
Heureusement ici je vois venir mon gendre.
(*à Menechme.*)
Vous n'amenez donc pas le notaire en ces lieux ?

SCENE III.

MENECHME, DEMOPHON, ARAMINTE, ISABELLE, FINETTE.

MENECHME.

J'Ai cherché son logis envain une heure ou deux,
Et je viens vous prier de m'y vouloir conduire:
Toûjours quelque fâcheux a pris soin de me nuire.

DEMOPHON

Je l'attens, & je crois qu'il ne tardera pas.

MENECHME.

L'un, du bout de la place accourant à grand pas,
Comme le plus chéri de mes amis fideles,
Me vient de ma santé demander des nouvelles.
Un autre, à toute force, & me serrant la main,
Me veut mener souper au Cabaret prochain.
Celui ci m'arrêtant au détour d'une rue,
Me force à lui payer une dette inconnue;
Et de tous ces gens-là, me confonde l'enfer
Si j'en connois aucun non plus que Lucifer.

ARAMINTE.

Traître! c'en est donc fait? Malgré ta foi donnée,
Tu te veux engager dans un autre hyménée?
Malgré tous tes sermens, malgré ton premier choix?

MENECHME.

Ah! nous y voilà donc encore une autre fois!

ARAMINTE.

Tu me quittes, perfide, ingrat, cœur infidele!
Tu te fais un plaisir de ma peine cruelle;
Tu me vois expirante, & cédant à mon sort,
Sans donner seulement une larme à ma mort!
(Elle tombe sur Finette.)

MENECHME.

Cette femme est sur moi rudement endiablée!
Il faut assurément qu'on l'ait ensorcellée.
Faudra-t'il que toûjours je sois dans l'embarras,
De voir une furie attachée à mes pas?

FINETTE.

Vous, qui pour nous jadis eutes tant de tendresse,
Verrez-vous dans mes bras expirer ma Maîtresse!
Cette pauvre innocente a-t'elle mérité
Qu'on payat son amour de tant de cruauté!

MENECHME.

Qu'elle expire en tes bras, que le diable l'emporte;
Et te puisse avec elle entraîner, que m'importe!
Déjà, pour mon repos, il devroit l'avoir fait.

ARAMINTE.

Perfide! je me veux venger de ton forfait;
J'ai ta promesse en main, voilà ta signature,
Je puis par ce témoin confondre l'imposture.

MENECHME, *à Demophon.*

Elle est folle à tel point, qu'on ne peut l'exprimer,
Travaillez au plutôt à la faire enfermer.

DEMOPHON, *lisant la promesse.*

Mais voilà votre nom, Menechme. En confidence,
Avez-vous avec elle eu quelque intelligence?
C'est ma sœur, & je puis assoupir tout cela.

MENECHME.

Moi ! si j'ai jamais vu ces deux fripponnes-là,
Pardonnez-moi le mot, c'est votre sœur, n'importe,
Je veux bien à vos yeux, & devant que je sorte,
Que satan... Lucifer...

DEMOPHON.

Je vous crois sans jurer.

MENECHME.

Cette femme a fait vœu de me désespérer.
Esprit, demon, lutin, ombre, femme ou furie,
Qui que tu sois enfin, laisse-moi, je te prie.

SCENE IV.

ROBERTIN, MENECHME, DEMOPHON, ISABELLE, ARAMINTE, FINETTE.

DEMOPHON.

Ah! Monsieur Robertin, vous venez justement,
Et nous vous attendons avec empressement.

ROBERTIN.

Je vois avec plaisir toute la Compagnie,
Dans un jour plein de joie, en ce lieu réunie.
Je crois que ma présence ici ne déplait pas,
Sur-tout à la future ; elle a beaucoup d'appas.
Mais un époux bien fait, tel que l'amour lui donne,
Malgré tous ses attraits, manquoit à sa personne.

Elle n'a maintenant plus rien à desirer.

MENECHME.

Si ce n'est d'être veuve & me voir enterrer.
C'est ce qui met le comble au bonheur d'une femme.

ISABELLE.

De pareils sentimens n'entrent point dans mon ame.

ROBERTIN.

Monsieur ne pense pas aussi ce qu'il vous dit.
Votre beauté le charme autant que votre esprit;
Je stipule pour lui que c'est un honnête homme.

MENECHME.

Vous vous moquez, Monsieur.

ROBERTIN.

Et dans lui l'on renomme
La franchise de cœur, qu'il a par préciput.

MENECHME.

Je voudrois pouvoir être avec vous but à but.
C'est vous qui des vertus êtes le Protocole,
Et pour vous bien louer, je n'ai point de parole.

ROBERTIN.

Puisque, comme je crois, vous êtes tous d'accord,
Il nous faut procéder.

ARAMINTE.

Rien ne presse si fort.
A ce bel hymen, moi, s'il vous plait, je m'oppose,
Et j'en ai dans les mains une très-juste cause.

DEMOPHON.

Vous direz vos raisons & vos griefs demain,
Ma sœur, ne laissons pas d'aller notre chemin.

ROBERTIN.

Voici donc le Contrat.

MENECHME.

Mais, Monſieur le Notaire,
Avant tout, finiſſons une certaine affaire,
Qui plus que celle-là me tient ſans doute au cœur.

ROBERTIN.

Tout ce qui vous convient eſt toûjours le meilleur.
Je n'aurois pas uſé de tant de diligence,
Si vous n'étiez venu chez moi me faire inſtance
De vouloir achever ce Contrat au plutôt.

MENECHME.

Vous m'avez vu chez vous ?

ROBERTIN.

Oui, Monſieur.

MENECHME.

Quand ?

ROBERTIN.

Tantôt.

MENECHME.

Qui ? moi ? moi ?

ROBERTIN.

Vous, oui, vous ; au logis où j'habite,
Vous m'avez fait l'honneur de me rendre viſite ;
Mais je l'ai bien payé. Soixante mille écus
N'ont pas rendu vos pas ni vos ſoins ſuperflus.

MENECHME.

Entendons-nous un peu. Que voulez vous donc dire ?

ROBERTIN.

Vous vous divertiſſez, vous avez de quoi rire.

MENECHME.

Je ne ris nullement, & me fâche à la fin.
Ne vous nommez vous pas, s'il vous plait, Robertin ?

ROBERTIN.

Oui, l'on me nomme ainſi

MENECHME.

N'êtes vous pas Notaire?

ROBERTIN.

Et de plus, honnête homme.

MENECHME.

Oh: c'eſt une autre affaire.
N'aviez-vous pas chez vous ſoixante mille écus
A moi?

ROBERTIN.

Je les avois; mais je ne les ai plus.

MENECHME.

Comment donc?

ROBERTIN.

N'eſt-ce pas Menechme qu'on vous nomme?

MENECHME.

Sans doute.

ROBERTIN.

C'eſt à vous que j'ai remis la ſomme
En bon argent comptant, ou billets au porteur,
Dont j'ai votre quittance, & c'eſt là le meilleur.

MENECHME.

Quoi! Monſieur, vous auriez le front & l'inſolence...

ROBERTIN.

Quoi! Monſieur, vous auriez l'audace & l'impudence...

MENECHME.

De dire que j'ai pris ſoixante mille écus?

ROBERTIN.

De nier hardiment de les avoir reçus?

MENECHME.

Voilà, je le confeſſe, un homme abominable!

ROBERTIN.

Voilà, je vous l'avoue un fourbe déteſtable!

DEMOPHON.

Hé! Meſſieurs, doucement; je ſuis pour vous honteux,
Et je ne ſçais ici qui croire de vous deux.

ISABELLE.

Monſieur pourroit-il bien avoir l'ame aſſez noire...

ARAMINTE.

Oui, c'eſt un ſcélérat, qui du crime fait gloire.

FINETTE.

Faites-lui ſon procès, & s'il en eſt beſoin,
Je ſervirai toûjours contre lui de témoin.

SCENE V.

VALENTIN, MENECHME, DEMOPHON, ARAMINTE, ISABELLE, FINETTE.

VALENTIN.

HE! qu'eſt-ce donc, Meſſieurs, voilà bien du grabuge!

MENECHME.

De notre différend cet homme ſera juge;
Il ne m'a point quitté, je m'en rapporte à lui.
Qu'il parle. (*à Valentin*) Ai-je reçu quelque argent aujourd'hui
De Monſieur que voilà?

VALENTIN.

Sans doute, en belle espece.
Soixante mille écus que votre oncle vous laisse,
Vous ont été comptés en argent ou valeur.

MENECHME, *le prenant par la cravate.*

Ah! maudit faux témoin, malheureux imposteur!
Tu peux soutenir ...

VALENTIN.

Oui, je soutiens que la somme
A tantôt été mise entre les mains d'un homme
Semblable à vous d'habit, de mine, de hauteur,
Qui prétend épouser la fille de Monsieur.
Il s'appelle Menechme, il est de Picardie;
Et si vous le niez, c'est une perfidie:
Je leverai la main de tout ce que j'ai dit.

ROBERTIN.

Vous voyez s'il se peut un plus méchant esprit,
Plus noir, plus scélérat? Helas! qu'alliez vous faire?
Je vous embarquois là dans une belle affaire?

DEMOPHON.

Je vous prenois, Monsieur, pour un homme de bien,
Mais je vois à présent que vous ne valez rien.

ARAMINTE.

Après ce qu'il m'a fait, il n'est point d'injustice,
De crimes, de noirceurs, dont il ne soit complice.

FINETTE.

Traitre, te voilà donc à la fin confondu!
Sans autre procédure, il faut qu'il soit pendu.

MENECHME.

Non, je ne pense pas que l'enfer soit capable

De vomir ſur la terre, en ſa rage exécrable,
Des hommes, des démons ſi méchans que vous tous,
Et je ne puis parler, tant je ſuis en courroux.

SCENE VI. & Derniere.

LE CHEVALIER, MENECHME, DEMOPHON, ARAMINTE, ISABELLE, ROBERTIN, FINETTE, VALENTIN.

LE CHEVALIER.

MA préſence, je crois, eſt ici néceſſaire
Pour découvrir le fond d'un ſurprenant myſtere.

DEMOPHON.

Qu'eſt-ce donc que je vois!

ROBERTIN.

Quel prodige en ces lieux!

ARAMINTE.

Quelle aventure, ô Ciel! dois-je en croire mes
yeux?

FINETTE.

Madame, je ne ſçais ſi j'ai le regard trouble,
Si c'eſt quelque vapeur; mais enfin je vois double.

MENECHME.

Quel objet ſe préſente, & que me fait-on voir!
C'eſt mon portrait qui marche, ou bien c'eſt mon
miroir.

LE CHEVALIER

Pourquoi prendre, Monſieur, mon nom & ma
figure?

Je m'appelle Menechme & c'est me faire injure.

MENECHME, *à part.*

Voilà sur ma parole encor quelque frippon.
Et de quel droit, Monsieur, me volez-vous mon nom ?
Je ne m'avise point d'aller prendre le vôtre.

LE CHEVALIER.

Pour moi, dès le berceau je n'en ai point eu d'autre.
Mon pere en son vivant se fit nommer ainsi.

MENECHME.

Le mien, tant qu'il vécut, porta ce nom aussi.

LE CHEVALIER.

En accouchant de moi, l'on vit mourir ma mere.

MENECHME.

La mienne est morte aussi de la même maniere.

LE CHEVALIER.

Je suis de Picardie ...

MENECHME.

Et moi pareillement.
J'avois un certain frere, un mauvais garnement,
Et dont depuis quinze ans je n'ai nouvelle aucune.

LE CHEVALIER.

Du mien, depuis ce tems, j'ignore la fortune.

MENECHME.

Ce frere étant jumeau, dans tout me ressembloit.

LE CHEVALIER.

Le mien est mon image, & qui me voit, le voit.

MENECHME.

Mais vous, qui me parlez, n'êtes vous point ce frere ?

LE CHEVALIER.

C'est vous qui l'avez dit, voilà tout le mystere.

MENECHME.

Eſt-il poſſible? ô Ciel!

LE CHEVALIER.

Que cet embraſſement
Vous témoigne ma joie & mon raviſſement.
Mon frere, eſt-ce bien vous? Quelle heureuſe rencontre!
Se peut-il qu'à mes yeux, la fortune vous montre?

MENECHME.

Mon frere, en vérité... je m'en réjouis fort;
Mais j'avois cependant compté ſur votre mort.

FINETTE.

En tout ceci, Madame, il n'y va rien du nôtre.
Quoi qu'il puiſſe arriver, nous aurons l'un ou l'autre.

DEMOPHON.

L'incident que je vois, certes n'eſt pas commun.
(*à Iſabelle.*)
Il te faut un époux, en voilà deux pour un.
Choiſis le bon pour toi, ma fille, & te contente.

ISABELLE, *reconnoiſſant la marque du chapeau du Chevalier.*

Puiſque vous m'accordez le choix qui ſe préſente,
Portée également de l'une & l'autre part,
Je prens Monſieur, il faut en courir le hazard.

ARAMINTE.

Et moi, je prens Monſieur.

MENECHME.

Il ſemble à vous entendre,
Que vous n'avez ici qu'à vous bailler & prendre?

VALENTIN.

Puiſque chacun ici prend ce qui lui convient,

Par

Par droit d'aubaine auſſi, Finette m'appartient.

ROBERTIN.

Moi, je vous prens tous deux Je veux que l'on
m'inſtruiſe
En quelles mains enfin cette ſomme eſt remiſe.
L'un de vous a touché ſoixante mille écus.

LE CHEVALIER.

N'en ſoyez point en peine, & je les ai reçus.
C'eſt moi qui pour la mienne ayant pris ſa valiſe,
Ai ſçu me prévaloir d'une heureuſe mépriſe.
C'eſt lui qui pour un legs vient d'arriver ici.
C'eſt moi qu'on a cru mort & qui m'en ſuis ſaiſi.
C'eſt moi qui dans l'ardeur d'une feinte tendreſſe,
A Madame autrefois ai fait une promeſſe;
Et c'eſt moi qui depuis, brûlant des plus beaux
feux,
A l'aimable Iſabelle ai porté tous mes vœux.

MENECHME.

Vous m'avez donc trahi, vous, Monſieur le Notaire?

ROBERTIN.

Je n'ai rien fait de mal dans toute cette affaire,
Et j'ai du teſtateur ſuivi l'intention:
Il laiſſe à ſon neveu cette ſucceſſion;
Monſieur l'eſt comme vous, vous n'avez rien à
dire.

LE CHEVALIER.

Aux arrêts du deſtin, mon frere, il faut ſouſcrire;
Mais vous aurez bientôt tout lieu d'être content,
Pourvu que ſans éclat, vous vouliez à l'inſtant,
En épouſant Madame, acquitter ma parole.

MENECHME.

Comment donc? vous voulez que j'épouſe une folle?

ARAMINTE.

Et de quel droit, Monſieur, me faites vous la loi ?
Je vous trouve plaiſant de diſpoſer de moi?

LE CHEVALIER.

Suivez tous deux l'avis d'un homme qui vous aime :
Vous vouliez m'épouſer, c'eſt un autre moi-même ;
Et pour vous faire voir quelle eſt mon amitié,
De la ſucceſſion recevez la moitié.
Que trente mille écus facilitent l'affaire.

MENECHME, *embraſſant le Chevalier.*

A ce dernier trait-là, je reconnois mon frere.
Ça, ma Reine, épouſons malgré notre diſcord :
Nous nous ſommes tous deux chanté pouilles à tort,
Moi vous nommant frippone, & vous m'appellant traître;
Nous n'avions pas pour lors l'honneur de nous connoître.
Bien d'autres avant nous, en formant ce lien,
S'en ſont dit tout autant, qui ſe connoiſſent bien.

FINETTE.

Moi, quand ce ne ſeroit que pour la reſſemblance,
Je voudrois l'épouſer ſans tant de réſiſtance.

ARAMINTE.

Si je pouvois un jour me réduire à ce choix,
Je le ferois exprès pour vous punir tous trois.
Vous n'avez, je le vois, que mon bien ſeul en vue ;
Mais, en me mariant, votre attente eſt déçue.
Oui, je l'épouſerai pour me venger de vous,

Lui donner tout mon bien, & vous désoler tous.

MENECHME.

Ce sera très-bien fait.

DEMOPHON, *au Chevalier.*

Vous acceptez ma fille.

Puis qu'un coup du hazard vous met dans ma famille,
Je voulois un Menechme; en lui donnant la main,
Vous ne changerez rien à mon premier dessein.

LE CHEVALIER.

Dans l'excès du bonheur que le destin m'envoie,
Mon cœur ne peut suffire à contenir sa joie.

VALENTIN.

Chacun, Finette, ici songe à se marier,
Marions-nous aussi pour nous désennuyer.

FINETTE.

A ne t'en point mentir, j'en aurois grande envie,
Mais je crains...

VALENTIN.

Que crains-tu?

FINETTE.

De faire une folie.

VALENTIN.

J'en fais une cent fois bien plus grande que toi,
Et je ne laisse pas de te donner ma foi.

(*aux Auditeurs.*)

Messieurs, j'ai reussi dans l'hymen qui s'apprête.
De Myrthe & de lauriers je vais ceindre ma tête.
Mais si je méritois vos applaudissemens,
Ce jour mettroit le comble à mes contentemens.

FIN.

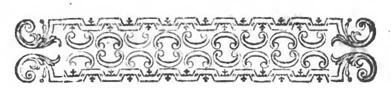
LA SECONDE SURPRISE *DE L'AMOUR,*

COMÉDIE.

Par Monſieur DE MARIVAUX.

ACTEURS.

LA MARQUISE, *Veuve.*
LE CHEVALIER.
LE COMTE.
LISETTE, *Suivante de la Marquiſe.*
CIDALISE.
LUBIN, *Valet du Chevalier.*
Mr. HORTENSIUS, *Pédant.*



LA SECONDE SURPRISE *DE L'AMOUR,*

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, LISETTE.

La Marquise entre tristement sur la Scene; Lisette la suit sans qu'elle le sçache.

LA MARQUISE, *s'arrêtant & soupirant.*

AH!

LISETTE, *derriere elle.*

Ah!

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que j'entends-là? Ha, c'est vous!

LISETTE.

Oui, Madame.

LA MARQUISE.

De quoi ſoupirez-vous?

LISETTE.

Moi? de rien; vous ſoupirez, je prends cela pour une parole, & je vous réponds de même.

LA MARQUISE.

Fort bien; mais qui eſt ce qui vous a dit de me ſuivre?

LISETTE.

Qui me l'a dit, Madame? vous m'appellez, je viens; vous marchez, je vous ſuis; j'attends le reſte.

LA MARQUISE.

Je vous ai appellée, Moi?

LISETTE.

Oui, Madame.

LA MARQUISE.

Allez, vous rêvez, retournez-vous en, je n'ai pas beſoin de vous.

LISETTE.

Retournez-vous en; les perſonnes affligées ne doivent point reſter ſeules, Madame.

LA MARQUISE.

Ce ſont mes affaires: laiſſez-moi.

LISETTE.

Cela ne fait qu'augmenter leur triſteſſe.

LA MARQUISE.

Ma triſteſſe me plaît.

LISETTE.

Et c'eſt à ceux qui vous aiment à vous ſecourir dans cet état là; je ne veux pas vous laiſſer mourir de chagrin.

LA MARQUISE.

Ah! voyons donc où cela ira.

LISETTE.

Pardi, il faut bien se servir de sa raison dans la vie, & ne pas quereller les gens qui sont attachés à nous.

LA MARQUISE.

Il est vrai que votre zele est fort bien entendu; pour m'empêcher d'être triste, il me met en colere.

LISETTE.

Et bien, cela distrait toûjours un peu: il vaut mieux quereller que soupirer.

LA MARQUISE.

Eh! laissez-moi, je dois soupirer toute ma vie.

LISETTE.

Vous devez, dites-vous? Oh, vous ne payerez jamais cette dette-là, vous êtes trop jeune, elle ne sçauroit être sérieuse.

LA MARQUISE.

Eh! ce que je dis-là n'est que trop vrai; il n'y a plus de consolation pour moi, il n'y en a plus; après deux ans de l'amour le plus tendre, épouser ce que l'on aime, ce qu'il y avoit de plus aimable au monde, l'épouser & le perdre un mois après!

LISETTE.

Un mois! C'est toûjours autant de pris. Je connois une Dame qui n'a gardé son mari que deux jours, c'est cela qui est piquant.

LA MARQUISE.

J'ai tout perdu, vous dis-je.

LISETTE.

Tout perdu! vous me faites trembler: Eſt-ce que tous les hommes ſont morts?

LA MARQUISE.

Eh! que m'importe qu'il reſte des hommes?

LISETTE.

Ah! Madame, que dites-vous-là? que le Ciel les conſerve, ne mépriſons jamais nos reſſources.

LA MARQUISE.

Mes reſſources! à moi qui ne veux plus m'occuper que de ma douleur, moi qui ne vis preſque plus que par un effort de raiſon.

LISETTE.

Comment donc, par un effort de raiſon? voilà une penſée qui n'eſt pas de ce monde; mais vous êtes bien fraîche pour une perſonne qui ſe fatigue tant.

LA MARQUISE.

Je vous prie, Liſette, point de plaiſanterie: vous me divertiſſez quelquefois, mais je ne ſuis pas à préſent en ſituation de vous écouter.

LISETTE.

Ah ça, Madame; ſérieuſement je vous trouve le meilleur viſage du monde; voyez ce que c'eſt: quand vous aimiez la vie, peut-être que vous n'étiez pas ſi belle, la peine de vivre vous donne un air plus vif & plus mutin dans les yeux, & je vous conſeille de batailler toûjours contre la vie, cela vous réuſſit on ne peut pas mieux.

LA MARQUISE.

Que vous êtes folle! je n'ai pas fermé l'œil de la nuit.

LISETTE.

N'auriez-vous pas dormi en rêvant que vous ne dormiez point? car vous avez le teint bien reposé: mais vous êtes un peu trop négligée, & je suis d'avis de vous arranger un peu la tête: Labrie, qu'on apporte ici la toilette de Madame.

LA MARQUISE.

Qu'est ce que tu vas faire? Je n'en veux point.

LISETTE.

Vous n'en voulez point, vous refusez le miroir, un miroir, Madame; sçavez-vous bien que vous me faites peur, cela seroit sérieux pour le coup, & nous allons voir cela: Il ne sera pas dit que vous serez charmante impunément, il faut que vous le voyiez, & que cela vous console, & qu'il vous plaise de vivre.

[*On apporte la toilette. Elle prend un siege.*]

Allons, Madame, mettez-vous là, que je vous ajuste: tenez, le sçavant que vous avez pris chez-vous, ne vous lira point de livre si consolant que ce que vous allez voir.

LA MARQUISE.

Oh, tu m'ennuyes: qu'ai-je besoin d'être mieux que je ne suis? Je ne veux voir personne.

LISETTE.

De grace, un petit coup d'œil sur la glace, un seul petit coup d'œil, quand vous ne le donneriez que de côté, tâtez en seulement.

LA MARQUISE.

Si tu voulois bien me laisser en repos.

LISETTE.

Que votre amour-propre ne dit plus mot, &

vous n'êtes pas à l'extrêmité! cela n'est pas naturel, & vous trichez: faut-il vous parler franchement? je vous disois bien que vous étiez plus belle qu'à l'ordinaire, mais la vérité est que vous êtes très changée, & je voulois vous attendrir un peu pour un visage que vous abandonnez bien durement.

LA MARQUISE.

Il est vrai que je suis dans un terrible état.

LISETTE.

Il n'y a donc qu'à emporter la toilette? Labrie, remettez cela où vous l'avez pris.

LA MARQUISE.

Je ne me pique plus, ni d'agrémens, ni de beauté.

LISETTE.

Madame, la toilette s'en va, je vous en avertis.

LA MARQUISE.

Mais, Lisette, je suis donc bien épouvantable?

LISETTE.

Extrêmement changée.

LA MARQUISE.

Voyons donc, car il faut bien que je me débarrasse de toi.

LISETTE.

Ah! je respire, vous voilà sauvée: allons, courage, Madame. [*On rapporte le miroir*]

LA MARQUISE.

Donne le miroir; tu as raison, je suis bien abattue.

LISETTE, *lui donnant le miroir*

Ne feroit-ce pas un meurtre que de laisser

dépérir ce teint-là, qui n'est que lys & que rose, quand on en a soin? Rangez-moi ces cheveux qui sont épars, & qui vous cachent les yeux: ah! les frippons, comme ils ont encore l'œillade assassine; ils m'auroient déjà brûlé, si j'étois de leur compétance; ils ne demandent qu'à faire du mal.

LA MARQUISE, *rendant le miroir.*

Tu rêves; on ne peut pas les avoir plus battus.

LISETTE.

Oui, battus. Ce sont de bons hypocrites: que l'ennemi vienne, il verra beau jeu; mais voici, je pense, un domestique de M. le Chevalier. C'est ce valet de campagne si naïf, qui vous a tant diverti il y a quelques jours.

LA MARQUISE.

Que me veut son Maître? je ne vois personne.

LISETTE.

Il faut bien l'écouter.

SCENE II.

LUBIN, LA MARQUISE, LISETTE.

LUBIN.

MAdame, pardonnez l'embarras...

LISETTE.

Abrége, abrége, il t'appartient bien d'embarrasser Madame?

LUBIN.

Il vous appartient bien de m'interrompre, ma

mie ? Est-ce qu'il ne m'est pas libre d'être honnête?

LA MARQUISE.

Finis, de quoi s'agit-il ?

LUBIN.

Il s'agit, Madame, que Monsieur le Chevalier m'a dit... ce que votre femme de chambre m'a fait oublier.

LISETTE.

Quel original !

LUBIN.

Cela est vrai; mais quand la colere me prend, ordinairement la mémoire me quitte.

LA MARQUISE.

Retourne donc sçavoir ce que tu veux.

LUBIN.

Oh! ce n'est pas la peine, Madame, & je m'en ressouviens à cette heure; c'est que nous arrivames hier tous deux à Paris, Monsieur le Chevalier & moi, & que nous en partons demain pour n'y revenir jamais; ce qui fait que Monsieur le Chevalier vous mande que vous ayez à trouver bon qu'il ne vous voie point cette après dinée, & qu'il ne vous assure point de ses respects, sinon ce matin, si cela ne vous déplaisoit pas, pour vous dire adieu, à cause de l'incommodité de ses embarras.

LISETTE.

Tout ce galimathias-là signifie que Monsieur le Chevalier souhaiteroit vous voir à présent.

LA MARQUISE.

Sçais-tu ce qu'il a à me dire ? Car je suis dans l'affliction.

LUBIN, *d'un ton triſte, & à la fin pleurant.*

Il a à vous dire que vous ayez la bonté de l'entretenir un quart-d'heure; pour ce qui eſt d'affliction, ne vous embarraſſez pas, Madame; il ne nuira pas à la vôtre, au contraire; car il eſt encore plus triſte que vous, & moi auſſi, nous faiſons compaſſion à tout le monde.

LISETTE.

Mais, en effet, je crois qu'il pleure.

LUBIN.

Oh! vous ne voyez rien, je pleure bien autrement quand je ſuis ſeul; mais je me retiens par honnêteté.

LISETTE.

Tais-toi.

LA MARQUISE.

Dis à ton maitre qu'il peut venir & que je l'attends; & vous, Liſette, quand Monſieur Hortenſius ſera revenu, qu'il vienne ſur le champ me montrer les livres qu'il a dû m'acheter.

(*Elle ſoupire en s'en allant.*)

Ah!

SCENE III.

LISETTE, LUBIN.

LISETTE.

LA voilà qui ſoupire, & c'eſt-toi qui en es cauſe, butord que tu es; nous avons bien affaire de tes pleurs.

LUBIN.

Ceux qui n'en veulent pas, n'ont qu'à les laisser ; ils ont fait plaisir à Madame, & Monsieur le Chevalier l accommodera bien autrement, car il soupire encore bien mieux que moi.

LISETTE.

Qu'il s'en garde bien : dis-lui de cacher sa douleur, je ne t'arrête que pour cela ; ma Maîtresse n'en a que trop, je veux tâcher de l'en guerir, entends-tu ?

LUBIN.

Pardi, tu crie assez haut.

LISETTE.

Tu es bien brusque. Eh, de quoi pleurez-vous donc tous deux, peut-on le sçavoir ?

LUBIN.

Ma foi, de rien ; moi, je pleure parce que je le veux bien, car si je voulois je serois gaillard.

LISETTE.

Le plaisant garçon.

LUBIN.

Oui, mon Maître soupire parce qu'il a perdu une Maîtresse ; & comme je suis le meilleur cœur du monde, moi, je me suis mis à faire comme lui pour l'amuser ; de sorte que je vais toûjours pleurant sans être fâché, seulement par compliment.

LISETTE, *rit.*

Ah, ah, ah, ah.

LUBIN, *en riant.*

Eh, eh, eh, tu en ris ? j'en ris quelquefois de même, mais rarement, car cela me dérange ; j'ai pourtant perdu aussi une Maîtresse, moi, mais comme

comme je ne la verrai plus, je l'aime toûjours ſans en être plus triſte. (*Il rit.*)
Eh, eh, eh.

LISETTE.

Il me divertit; adieu, fais ta commiſſion, & ne manque pas d'avertir Monſieur le Chevalier de ce que je t'ai dit.

LUBIN, *riant.*

Adieu, adieu.

LISETTE.

Comment donc, tu me lorgnes, je penſe?

LUBIN.

Oui-dà, je te lorgne.

LISETTE.

Tu ne pourras plus te mettre à pleurer.

LUBIN.

Gageons que ſi... veux-tu voir?

LISETTE.

Va-t-en; ton Maître t'attendra.

LUBIN.

Je ne l'empêche pas.

LISETTE.

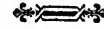
Je n'ai que faire d'un homme qui part demain: retire-toi.

LUBIN.

A propos, tu as raiſon, & ce n'eſt pas la peine d'en dire davantage: adieu donc, la fille.

LISETTE.

Bonjour, l'ami.



SCENE IV.

LISETTE *seule.*

Ce bouffon-là est amusant, mais voici Monsieur Hortensius, aussi chargé de livres qu'une Bibliotheque; que cet homme-là m'ennuye avec sa doctrine ignorante! quelle fantaisie a Madame, d'avoir pris ce personnage-là chez elle pour la conduire dans ses lectures, & amuser sa douleur? que les femmes du monde ont de travers!

SCENE V.

HORTENSIUS, LISETTE.

LISETTE.

Monsieur Hortensius, Madame m'a chargé de vous dire que vous alliez lui montrer les livres que vous avez achetés pour elle.

HORTENSIUS.

Je serai ponctuel à obéir, Mademoiselle Lisette, & Madame la Marquise ne pouvoit charger de ses ordres personne qui me les rendit plus dignes de ma prompte obéissance.

LISETTE.

Ah! le joli tour de phrase! Comment, vous me saluez de la période la plus galante qui se

puiſſe, & l'on ſent bien qu'elle part d'un homme qui ſçait la Réthorique.

HORTENSIUS.

La Réthorique que je ſçais là-deſſus, Mademoiſelle, ce ſont vos beaux yeux qui me l'ont apriſe.

LISETTE.

Mais, ce que vous me dites-là eſt merveilleux, je ne ſçavois pas que mes beaux yeux enſeignaſſent la Réthorique.

HORTENSIUS.

Ils ont mis mon cœur en état de ſoutenir theſe, Mademoiſelle, & pour eſſai de ma ſcience, je vais, ſi vous l'avez pour agréable, vous donner un petit argument en forme.

LISETTE.

Un argument à moi! je ne ſçais ce que c'eſt, je ne veux point tâter de cela: adieu.

HORTENSIUS.

Arrêtez, voyez mon petit ſyllogiſme; je vous aſſure qu'il eſt concluant.

LISETTE.

Un ſyllogiſme, eh! que voulez-vous que je faſſe de cela?

HORTENSIUS.

Ecoutez, on doit ſon cœur à ceux qui vous donnent le leur: Je vous donne le mien: *ergo*, vous me devez le vôtre.

LISETTE.

Eſt-ce là tout? oh! je ſçais la Réthorique auſſi, moi; tenez, on ne doit ſon cœur qu'à ceux qui le prennent, aſſurément vous ne prenez pas

SCENE VI.

LA MARQUISE, HORTENSIUS.

LA MARQUISE.

Que voulez-vous donc dire avec cette aventure, où vous vous appellez Pâris? à qui parliez-vous? voyons ce papier.

HORTENSIUS.

Madame, c'est un trait de l'Histoire des Grecs, dont Mademoiselle Lisette me demandoit l'explication.

LA MARQUISE.

Elle est bien curieuse, & vous bien complaisant; où sont les livres que vous m'avez achetés, Monsieur?

HORHENSIUS.

Je les tiens, Madame, tous bien conditionnés, & d'un prix fort raisonnable: souhaitez-vous les voir?

LA MARQUISE.

Montrez.

[*Un laquais vient.*]

Voici Monsieur le Chevalier, Madame.

LA MARQUISE.

Faites entrer. (*à Hortensius.*) Portez-les chez-moi, nous les verrons tantôt.

SCENE VII.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

JE vous demande pardon, Madame, d'une visite, sans doute importune, sur-tout dans la situation où je sçais que vous êtes.

LA MARQUISE.

Ah! votre visite ne m'est point importune, je la reçois avec plaisir: puis-je vous rendre quelque service? dequoi s'agit-il? vous me paroissez bien triste.

LE CHEVALIER.

Vous voyez, Madame, un homme au désespoir, & qui va se confiner dans le fond de sa Province, pour y finir une vie qui lui est à charge.

LA MARQUISE.

Que me dites-vous-là! vous m'inquiétez, que vous est-il donc arrivé?

LE CHEVALIER.

Le plus grand de tous les malheurs, le plus sensible, le plus irréparable; j'ai perdu Angélique; & je la perds pour jamais.

LA MARQUISE.

Comment donc, est-ce qu'elle est morte?

LE CHEVALIER.

C'est la même chose pour moi: vous sçavez où elle s'étoit retirée depuis huit mois, pour se

soustraire au mariage où son pere vouloit la contraindre, nous espérions tous deux que sa retraite flechiroit le pere, il a continué de la persecuter; & lasse apparemment de ses persécutions, accoutumée à notre absence, désespérant sans doute de me voir jamais à elle, elle a cédé, renoncé au monde, & s'est liée par des nœuds qu'elle ne peut plus rompre: il y a deux mois que la chose est faite; je la vis la veille, je lui parlai, je me désespérai, & ma désolation, mes prieres, mon amour, tout m'a été inutile; j'ai été témoin de mon malheur; j'ai depuis toûjours demeuré dans le lieu, il a fallu m'en arracher, je n'en arrival qu'avant-hier. Je me meurs, je voudrois mourir; je ne sçais pas comment je vis encore.

LA MARQUISE.

En vérité, il semble dans le monde que les afflictions ne soient faites que pour les honnêtes-gens.

LE CHEVALIER.

Je devrois retenir ma douleur, Madame, vous n'êtes que trop affligée vous-même.

LA MARQUISE.

Non, Chevalier, ne vous gênez point; votre douleur fait votre éloge, je la regarde comme une vertu, j'aime à voir un cœur estimable, car cela est si rare: hélas! il n'y a plus de mœurs, plus de sentiment dans le monde; moi qui vous parle, on trouve étonnant que je pleure depuis six mois; vous passerez aussi pour un homme extraordinaire, il n'y aura que moi qui vous plaindrai véritablement, & vous êtes le seul qui

rendra juſtice à mes pleurs, vous me reſſemblez ; vous êtes né ſenſible, je le vois bien.

LE CHEVALIER.

Il eſt vrai, Madame, que mes chagrins ne m'empêchent pas d'être touché des vôtres.

LA MARQUISE.

J'en ſuis perſuadée, mais venons au reſte : que me voulez-vous ?

LE CHEVALIER.

Je ne verrai plus Angélique, elle me l'a défendu, & je veux lui obéir.

LA MARQUISE.

Voilà comment penſe un honnête homme, par exemple.

LE CHEVALIER.

Voici une Lettre que je ne ſçaurois lui faire tenir, & qu'elle ne recevroit point de ma part ; vous allez inceſſamment à votre Campagne qui eſt voiſine du lieu où elle eſt ; faites moi, je vous ſupplie, le plaiſir de la lui donner vous-même ; la lire eſt la ſeule grace que je lui demande ; & ſi à mon tour, Madame, je pouvois jamais vous obliger...

LA MARQUISE, *l'interrompant.*

Eh, qui eſt-ce qui en doute ? dès que vous êtes capable d'une vraie tendreſſe ; vous êtes né généreux, cela s'en va ſans dire ; je ſçais à préſent votre caractere comme le mien ; les bons cœurs ſe reſſemblent, Chevalier : mais la lettre n'eſt point cachetée.

LE CHEVALIER.

Je ne ſçais ce que je fais dans le trouble où je

ſuis; puiſqu'elle ne l'eſt point, liſez-la, Madame, vous en jugerez mieux combien je ſuis à plaindre; nous cauſerons plus long-tems enſemble, & je ſens que votre converſation me ſoulage.

LA MARQUISE.

Tenez, ſans compliment, depuis ſix mois je n'ai eu de moment ſupportable que celui-ci; & la raiſon de cela, c'eſt qu'on aime à ſoupirer avec ceux qui vous entendent: liſons la Lettre.

[*Elle lit.*]

J'avois deſſein de vous revoir encore, Angélique, mais j'ai ſongé que je vous déſobligerois, & je m'en abſtiens: après tout, qu'aurois-je été chercher? je ne ſçaurois le dire; tout ce que je ſçais, c'eſt que je vous ai perdue, que je voudrois vous parler pour redoubler la douleur de ma perte, pour m'en pénétrer juſqu'à mourir.

LA MARQUISE, *répétant les derniers mots & s'interrompant.*

Pour m'en pénétrer juſqu'à mourir... Mais, cela eſt étonnant; ce que vous dites-là, Chevalier, je l'ai penſé mot pour mot dans mon affliction, peut-on ſe rencontrer juſques-là! en vérité, vous me donnez bien de l'eſtime pour vous; achevons.

[*Elle relit.*]

Mais, c'eſt fait, & je ne vous écris que pour vous demander pardon de ce qui m'échappa contre vous à notre derniere entrevue, vous me quittiez pour jamais, Angélique, j'étois au déſeſpoir, & dans ce moment-là je vous aimois trop pour vous rendre juſtice: mes reproches vous coûterent des larmes, je ne voulois pas les voir, je voulois que

vous fussiez coupable, & que vous crussiez l'être; & j'avoue que j'offenserois la vertu même. Adieu, Angélique, ma tendresse ne finira qu'avec ma vie, & je renonce à tout engagement: j'ai voulu que vous fussiez contente de mon cœur, afin que l'estime que vous aurez pour lui, excuse la tendresse dont vous m'honorates.

LA MARQUISE, *après avoir lu, & rendant la Lettre.*

Allez, Chevalier, avec cette façon de sentir; vous n'êtes point à plaindre; quelle Lettre! autrefois le Marquis m'en écrivit une à peu-près de même, je croyois qu'il n'y avoit que lui au monde qui en fut capable; vous étiez son ami, & je ne m'en étonne pas.

LE CHEVALIER.

Vous savez combien son amitié m'étoit chere.

LA MARQUISE.

Il ne la donnoit qu'à ceux qui la méritoient.

LE CHEVALIER.

Que cette amitié-là me feroit d'un grand secours, s'il vivoit encore!

LA MARQUISE, *pleurant.*

Sur ce pied-là nous l'avons donc perdu tous deux.

LE CHEVALIER.

Je crois que je ne lui survivrai pas longtems.

LA MARQUISE.

Non, Chevalier, vivez pour me donner la satisfaction de voir son ami le regretter avec moi; à la place de son amitié, je vous donne la mienne.

LE CHEVALIER.

Je vous la demande de tout mon cœur, elle sera ma ressource, je prendrai la liberté de vous écrire, vous voudrez bien me répondre, & c'est une espérance consolante que j'emporte en partant.

LA MARQUISE.

En vérité, Chevalier, je souhaiterois que vous restassiez ; il n'y a qu'avec vous que ma douleur se verroit libre.

LE CHEVALIER.

Si je restois, je romprois avec tout le monde, & ne voudrois voir que vous.

LA MARQUISE.

Moi, effectivement? faites-vous bien de partir? consultez-vous: il me semble qu'il vous sera plus doux d'être moins éloigné d'Angélique.

LE CHEVALIER.

Il est vrai que je pourrois vous en parler quelquefois.

LA MARQUISE.

Oui, je vous plaindrai du moins, & vous me plaindrez aussi, cela rend la douleur plus supportable.

LE CHEVALIER.

En vérité, je crois que vous avez raison.

LA MARQUISE.

Nous sommes voisins.

LE CHEVALIER.

Nous demeurerons comme dans la même maison, puisque le même jardin nous est commun.

LA MARQUISE.

Nous ſommes affligés, nous penſons de même.

LE CHEVALIER.

L'amitié nous ſera d'un grand ſecours.

LA MARQUISE.

Nous n'avons que cette reſſource-là dans les afflictions, vous en conviendrez: aimez-vous la lecture?

LE CHEVALIER.

Beaucoup.

LA MARQUISE.

Cela vient encore fort bien, j'ai pris depuis quinze jours un homme à qui j'ai donné le ſoin de ma Bibliotheque; je n'ai pas la vanité de devenir ſçavante, mais je ſuis bien aiſe de m'occuper; il me lit tous les jours quelque choſe, nos lectures ſont ſérieuſes, raiſonnables, il y met un ordre qui m'inſtruit en m'amuſant: voulez-vous être de la partie?

LE CHEVALIER.

Voilà qui eſt fini, Madame, vous me déterminez, c'eſt un bonheur pour moi que de vous avoir vue, je me ſens déjà plus tranquille; allons, je ne partirai point, j'ai des livres auſſi en aſſez grande quantité, celui qui a ſoin des vôtres les mettra tous enſemble, & je vais appeller mon valet pour changer les ordres que je lui ai donné: que je vous ai d'obligation! peut-être que vous me ſauvez la raiſon, mon déſeſpoir ſe calme, vous avez dans l'eſprit une douceur qui m'étoit néceſſaire, & qui me gagne; vous avez renoncé à l'amour, & moi auſſi, & votre

amitié me tiendra lieu de tout, si vous êtes sensible à la mienne.

LA MARQUISE.

Sérieusement, je m'y crois presqu'obligée, pour vous dédommager de celle du Marquis : allez, Chevalier, faites vîte vos affaires, je vais de mon côté donner quelque ordre aussi ; nous nous reverrons tantôt; (*& à part.*) en vérité, ce Garçon-là a un fond de probité qui me charme.

SCENE VIII.

LE CHEVALIER, LUBIN.

LE CHEVALIER *seul, un moment.*

VOilà vraiment de ces esprits propres à consoler une personne affligée; que cette femme là a de mérite ! je ne la connoissois pas encore; quelle solidité d'esprit! quelle bonté de cœur! un caractere à peu-près comme celui d'Angélique, & ce sont des trésors que ces caracteres là; oui, je la préfére à tous les amis du monde. (*Il appelle Lubin.*) Lubin, il me semble que je le vois dans le Jardin.



SCENE IX.

LUBIN, LE CHEVALIER.

LUBIN, *répond derriere le Théâtre.*

MOnfieur... (*Et puis il arrive très-trifte.*) Que vous plait-il, Monfieur?

LE CHEVALIER.

Qu'as-tu donc avec cet air trifte ?

LUBIN.

Hélas! Monfieur, quand je fuis à rien faire, je m'attrifte à caufe de votre Maîtreffe, & un peu à caufe de la mienne; je fuis fâché de ce que nous partons; fi nous reftions, je ferois fâché de même.

LE CHEVALIER.

Nous ne partons point, ainfi ne fais rien de ce que je t'avois ordonné pour notre départ.

LUBIN.

Nous ne partons point!

LE CHEVALIER.

Non, j'ai changé d'avis.

LUBIN.

Mais, j'ai fait mon paquet.

LE CHEVALIER.

Eh bien, tu n'as qu'à le défaire.

LUBIN.

J'ai dit adieu à tout le monde, je ne pourrai donc plus voir perfonne?

LE CHEVALIER.

Eh, tais-toi, rends-moi mes Lettres.

LUBIN.

Ce n'eſt pas la peine, je les porterai tantôt.

LE CHEVALIER.

Cela n'eſt pas néceſſaire puiſque je reſte ici.

LUBIN.

Je n'y comprends rien, c'eſt donc encore autant de perdu que ces Lettres-là: mais, Monſieur, qui eſt ce qui vous empêche de partir, eſt-ce Madame la Marquiſe?

LE CHEVALIER.

Oui.

LUBIN.

Et nous ne changeons point de maiſon?

LE CHEVALIER.

Et pourquoi changer?

LUBIN.

Ah! me voilà perdu.

LE CHEVALIER.

Comment donc?

LUBIN.

Vos maiſons ſe communiquent, de l'une on entre dans l'autre; je n'ai plus ma Maîtreſſe; Madame la Marquiſe a une Femme de chambre toute agréable; de chez vous, j'irai chez elle, crac, me voilà infidele tout de plein pied, & cela m'afflige: pauvre Marthon, faudra-il que je t'oublie!

LE CHEVALIER.

Tu ſerois un bien mauvais cœur.

LUBIN.

Ah! pour cela oui, cela ſera bien vilain, mais

cela ne manquera pas d'arriver : car j'y ſens déjà du plaiſir, & cela me met au déſeſpoir ; encore ſi vous aviez la bonté de montrer l'exemple ; tenez, la voilà qui vient, Liſette.

SCENE V.

LISETTE, LE COMTE, LE CHEVALIER, LUBIN.

LE COMTE.

J'Allois chez vous, Chevalier, & j'ai ſçû de Liſette que vous étiez ici ; elle m'a dit votre affliction, & je vous aſſure que j'y prends beaucoup de part ; il faut tâcher de ſe diſſiper.

LE CHEVALIER.

Cela n'eſt pas aiſé, Monſieur le Comte.

LUBIN, *faiſant un ſanglot.*

Eh !

LE CHEVALIER.

Tais-toi.

LE COMTE.

Que lui eſt-il donc arrivé à ce pauvre garçon ?

LE CHEVALIER.

Il a, dit-il, du chagrin de ce que je ne pars point comme je l'avois réſolu.

LUBIN, *riant.*

Et pourtant, je ſuis bien aiſe de reſter à cauſe de Liſette.

LISETTE.

LISETTE.

Cela eſt galant : mais, Monſieur le Chevalier, venons à ce qui nous amene, Monſieur le Comte & moi. J'etois ſous le berceau pendant votre converſation avec Madame la Marquiſe, & j'en ai entendu une partie ſans le vouloir ; votre voyage eſt rompu, ma Maîtreſſe vous a conſeillé de reſter, vous êtes tous deux dans la triſteſſe, & la conformité de vos ſentimens ſera que vous vous verrez ſouvent. Je ſuis attachée à ma Maîtreſſe plus que je ne ſçaurois vous le dire, & je ſuis déſolée qu'elle ne veuille pas ſe conſoler, qu'elle ſoupire & pleure toûjours ; à la fin elle ne réſiſtera pas, n'entretenez point ſa douleur, tâchez-même de la tirer de ſa mélancolie ; voilà Monſieur le Comte qui l'aime, vous le connoiſſez, il eſt de vos amis, Madame la Marquiſe n'a point de répugnance à le voir, ce ſeroit un mariage qui conviendroit, je tâche de le faire réuſſir ; aidez-nous de votre côté, Monſieur le Chevalier, rendez ce ſervice à votre ami, ſervez ma Maîtreſſe elle-même.

LE CHEVALIER.

Mais, Liſette, ne me dites-vous pas que Madame la Marquiſe voit le Comte ſans répugnance ?

LE COMTE.

Mais, ſans répugnance, cela veut dire qu'elle me ſouffre, voilà tout.

LISETTE.

Et qu'elle reçoit vos viſites ?

LE CHEVALIER.

Fort bien; mais s'apperçoit-elle que vous l'aimez?

LE COMTE.

Je crois que oui.

LISETTE.

De tems en tems, de mon côté, je glisse de petits mots, afin qu'elle y prenne garde.

LE CHEVALIER.

Mais, vraiment ces petits mots-là doivent faire un grand effet, & vous êtes entre de bonnes mains, Monsieur le Comte; & que vous dit la Marquise? vous répond-elle d'une façon qui promette quelque chose?

LE COMTE.

Jusqu'ici elle me traite avec beaucoup de douceur.

LE CHEVALIER.

Avec douceur! sérieusement?

LE COMTE.

Il me le paroît.

LE CHEVALIER, *brusquement.*

Mais, sur ce pied-là vous n'avez donc pas besoin de moi?

LE COMTE.

C'est conclure d'une maniere qui m'étonne.

LE CHEVALIER.

Point du tout, je dis fort bien; on voit votre amour, on le souffre, on y fait accueil; apparemment qu'on s'y plait, & je gâterois peut-être tout si je m'en mêlois, cela va tout seul.

LISETTE.

Je vous avoue que voilà un raisonnement auquel je n'entends rien.

LE COMTE.

J'en suis aussi surpris que vous.

LE CHEVALIER.

Ma foi, Monsieur le Comte, je faisois tout pour le mieux, mais puisque vous le voulez, je parlerai, il en arrivera ce qu'il pourra, vous le voulez; malgré mes bonnes raisons, je suis votre serviteur & votre ami.

LE COMTE.

Non, Monsieur, je vous suis bien obligé, & vous aurez la bonté de ne rien dire; j'irai mon chemin. Adieu, Lisette, ne m'oubliez pas; puisque Madame la Marquise a des affaires, je reviendrai une autre fois.

SCENE XI.

LE CHEVALIER, LISETTE, LUBIN.

LE CHEVALIER.

FAites entendre raison aux gens, voilà ce qui en arrive; assurément, cela est original, il me quitte aussi froidement que s'il quittoit un rival.

LUBIN.

Eh bien, tout coup vaille, il ne faut jurer de rien dans la vie; cela dépend des fantaisies: four-

nissez vous toûjours; & vive les provisions, n'est-ce pas, Lisette?

LISETTE.

Oserois-je, Monsieur le Chevalier, vous parler à cœur ouvert?

LE CHEVALIER.

Parlez.

LISETTE.

Mademoiselle Angélique est perdue pour vous.

LE CHEVALIER.

Je ne le sçais que trop.

LISETTE.

Madame la Marquise est riche, jeune & belle.

LUBIN.

Cela est friand.

LE CHEVALIER.

Après.

LISETTE.

Eh bien, Monsieur le Chevalier, tantôt vous l'avez vue soupirer de ses afflictions, n'auriez-vous pas trouvé qu'elle a bonne grace à soupirer, je crois que vous m'entendez.

LUBIN.

Courage, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Expliquez-vous, qu'est-ce que cela signifie, que j'ai de l'inclination pour elle?

LISETTE.

Pouquoi non, je le voudrois de tout mon cœur, dans l'état où je vois ma Maîtresse; que m'importe par qui elle en sorte, pourvu qu'elle épouse un honnête homme.

LUBIN.

C'eſt, ma foi, bien dit, il faut être honnête homme pour l'épouſer, il n'y a que de malhonnêtes gens qui ne l'épouſeront point.

LE CHEVALIER, *froidement.*

Finiſſons, je vous prie, Liſette.

LISETTE.

Eh bien, Monſieur, ſur ce pied-là, que n'allez-vous vous enſevelir dans quelque ſolitude où l'on ne vous voie point; ſi vous ſçaviez combien aujourd'hui votre phyſionomie eſt bonne à porter dans un Déſert, vous aurez le plaiſir de n'y trouver rien de ſi triſte qu'elle; tenez, Monſieur, l'ennui, la langueur, la déſolation, le deſeſpoir, avec un air ſauvage brochant ſur le tout, voilà le noir tableau que repréſente actuellement votre viſage; & je ſoutiens que la vue en peut rendre malade, & qu'il y a conſcience à la promener par le monde; ce n'eſt pas là tout; quand vous parlez aux gens, c'eſt du ton d'un homme qui va rendre les derniers ſoupirs, ce ſont des paroles qui traînent, qui vous engourdiſſent, qui ont un poiſon froid qui glace l'ame, & dont je ſens que la mienne eſt gelée, je n'en peux plus; & cela doit vous faire compaſſion, je ne vous blame pas, vous avez perdu votre Maîtreſſe; vous vous êtes voué aux langueurs, vous avez fait vœu d'en mourir; c'eſt fort bien fait: cela édifiera le monde: on parlera de vous dans l'hiſtoire, vous ſerez excellent à être cité, mais vous ne valez rien à être vu; ayez donc la bonté de nous édifier de plus loin.

LE CHEVALIER.

Lisettte, je pardonne au zele que vous avez pour votre Maîtresse; mais votre discours ne me plait point.

LUBIN.

Il est incivil.

LE CHEVALIER.

Mon voyage est rompu; on ne change point à tout moment de résolution, & je ne partirai point; à l'égard de Monsieur le Comte, je parlerai en sa faveur à votre Maîtresse: & s'il est vrài, comme je le préjuge, qu'elle ait du penchant pour lui, ne vous inquiétez de rien, mes visites ne seront pas fréquentes, & ma tristesse ne gâtera rien ici.

LISETTE.

N'avez-vous que cela à me dire, Monsieur?

LE CHEVALIER.

Que pourrois-je vous dire davantage?

LISETTE.

Adieu, Monsieur, je suis votre servante.

SCENE XII.

LUBIN, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *quelque-tems sérieux.*

Tout ce que j'entends-là me rend la perte d'Angélique encore plus sensible.

LUBIN.

Ma foi, Angélique me coupe la gorge.

LE CHEVALIER, *comme en se promenant.*

Je m'attendois à trouver quelque consolation dans la Marquise, sa généreuse résolution de ne plus aimer me la rendoit respectable, & la voilà qui se va remarier ; à la bonne heure : je la distinguois, & ce n'est qu'une femme commme une autre.

LUBIN.

Mettez-vous à la place d'une veuve qui s'ennuye.

LE CHEVALIER.

Ah ! chere Angélique, s'il y a quelque chose au monde qui puisse me consoler, c'est de sentir combien vous êtes au-dessus de votre sexe, c'est de voir combien vous méritez mon amour.

LUBIN.

Ah ! Marthon, Marthon, je t'oubliois d'un grand courage, mais mon Maître ne veut pas que j'acheve, je m'en vais donc me remettre à te regretter comme auparavant, & que le Ciel m'assiste ! ...

LE CHEVALIER, *se promenant.*

Je me sens plus que jamais accablé de ma douleur.

LUBIN.

Lisette m'avoit un peu ragaillardi.

LE CHEVALIER.

Je vais m'enfermer chez moi, je ne verrai que tantôt la Marquise, je n'ai plus que faire ici si elle se marie : suis-je en état de voir des fêtes ! en vé-

rité, la Marquise y songe-t'elle? & qu'est devenue la mémoire de son Mari?

LUBIN.

Ah! Monsieur, qu'est ce que vous voulez qu'elle fasse d'une mémoire?

LE CHEVALIER.

Quoiqu'il en soit, je lui ai dit que je ferois apporter mes livres, & l'honnêteté veut que je tienne parole: va me chercher celui qui a soin des siens, ne seroit-ce pas lui qui entre?

SCENE XIII.

HORTENSIUS, LUBIN, LE CHEVALIER.

HORTENSIUS.

JE n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, Monsieur, je m'appelle Hortensius; Madame la Marquise, dont j'ai l'avantage de diriger les lectures, & à qui j'enseigne tour à tour les Belles Lettres, la Morale, & la Philosophie, sans préjudice des autres Sciences que je pourrois lui enseigner encore, m'a fait entendre, Monsieur, le desir que vous avez de me montrer vos livres, lesquels témoigneront, sans doute, l'excellence & sûreté de votre bon goût; partant, Monsieur, que vous plait-il qu'il en soit?

LE CHEVALIER.

Lubin va vous mener à ma Bibliotheque,

Monſieur, & vous pouvez en faire apporter les livres ici.

HORTENSIUS.

Soit fait comme vous le commandez.

SCENE XIV.

LUBIN, HORTENSIUS.

HORTENSIUS.

EH bien, mon garçon, je vous attends.

LUBIN.

Un petit moment d'audience, Monſieur le Docteur Hortus.

HORTENSIUS.

Hortenſius, Hortenſius, ne défigurez point mon nom.

LUBIN.

Qu'il reſte comme il eſt, je n'ai pas envie de lui gâter la taille.

HORTENSIUS, *à part.*

Je le crois, mais que voulez-vous? il faut gagner la bienveillance de tout le monde.

LUBIN.

Vous apprenez la Morale & la Philoſophie à la Marquiſe?

HORTENSIUS.

Oui.

LUBIN.

A quoi cela ſert-il, ces choſes-là?

HORTENSIUS.

A purger l'ame de toutes ses passions.

LUBIN.

Tant mieux; faites-moi prendre un doigt de cette médecine là contre ma mélancolie.

HORTENSIUS.

Est-ce que vous avez du chagrin?

LUBIN.

Tant que j'en mourrois, sans le bon appétit qui me sauve.

HORTENSIUS.

Vous avez-là un puissant antidote: je vous dirai pourtant, mon ami, que le chagrin est toûjours inutile, parce qu'il ne remédie à rien, & que la raison doit être notre regle dans tous les états.

LUBIN.

Ne parlons point de raison, je la sçais par cœur, celle-là? purgez-moi plutôt avec de la Morale.

HORTENSIUS.

Je vous en dis, & de la meilleure.

LUBIN.

Elle ne vaut donc rien pour mon tempérament; servez-moi de la Philosophie.

HORTENSIUS.

Ce seroit à peu près la même chose.

LUBIN.

Voyons dons les Belles-Lettres.

HORTENSIUS.

Elles ne vous conviendroient pas; mais quel est votre chagrin?

LUBIN.

C'eſt l'amour.

HORTENSIUS.

Oh! la Philoſophie ne veut pas qu'on prenne d'amour.

LUBIN.

Oui, mais quand il eſt pris, que veut-elle qu'on en faſſe?

HORTENSIUS.

Qu'on y renonce, qu'on le laiſſe-là.

LUBIN.

Qu'on le laiſſe-là? & s'il n'y tient pas; car il court après vous

HORTENSIUS.

Il le faut fuir de toutes ſes forces.

LUBIN.

Bon, quand on a de l'amour, eſt-ce qu'on a des jambes? la philoſophie en fournit donc?

HORTENSIUS.

Elle nous donne d'excellens conſeils.

LUBIN.

Des conſeils: ah! le triſte équipage pour gagner pays!

HORTENSIUS.

Ecoutez, voulez-vous un remede infaillible? vous pleurez une Maîtreſſe, faites-en une autre.

LUBIN.

Eh morbleu! que ne parlez-vous? voilà qui eſt bon cela: gageons que c'eſt avec cette Morale-là que vous traitez la Marquiſe, qui va ſe marier avec Monſieur le Comte.

HORTENSIUS, *étonné.*

Elle va se marier, dites-vous ?

LUBIN.

Assurément, si nous avions voulu d'elle, nous l'aurions eue par préference, car Lisette nous l'a offerte.

HORTENSIUS.

Etes-vous bien sûr de ce que vous me dites ?

LUBIN.

A telles enseignes que Lisette nous a ensuite proposé de nous retirer, parce que nous sommes tristes, & que vous êtes un peu pédant, à ce qu'elle dit, & qu'il faut que la Marquise se tienne en joie.

HORTENSIUS, *à part.*

Benè, *benè*; je te rends graces, ô Fortune! de m'avoir instruit de cela, je me trouve bien ici, ce mariage m'en chasseroit, mais je vais soulever un orage qu'on ne pourra vaincre.

LUBIN.

Que marmottez-vous là dans vos dents, Docteur ?

HORTENSIUS.

Rien : allons toûjours chercher les livres, car le tems presse.



A C T E I I.

SCENE PREMIERE.

LUBIN, HORTENSIUS.

LUBIN, *chargé d'une malle de livres, & s'asseyant dessus.*

AH! Je n'aurois jamais cru que la science fut si pesante.

HORTENSIUS.

Belle Bagatelle! J'ai bien plus de livres que tout cela dans ma tête.

LUBIN.

Vous?

HORTENSIUS.

Moi-même.

LUBIN.

Vous êtes donc le Libraire & la boutique tout à la fois? & qu'est-ce que vous faites de tout cela dans votre tête?

HORTENSIUS.

J'en nourris mon esprit.

LUBIN.

Il semble que cette nourriture-là ne lui profite point; je l'ai trouvé maigre.

HORTENSIUS.

Vous ne vous y connoissez point; mais re-

posez-vous un moment, vous viendrez me trouver après dans la Bibliotheque, où je vais faire de la place à ces livres.

LUBIN.

Allez, allez toûjours devant.

SCENE II.

LUBIN, LISETTE.

LUBIN, *un moment seul, & assis.*

AH, pauvre Lubin! j'ai bien du tourment dans le cœur; je ne sais plus à présent si c'est Marthon que j'aime, ou si c'est Lisette; je crois pourtant que c'est Lisette, à moins que ce ne soit Marthon.

[*Lisette arrive avec quelques Laquais qui portent des sieges.*]

LISETTE.

Apportez, apportez-en encore un ou deux, & mettez-les là.

LUBIN, *assis.*

Bonjour, m'amour.

LISETTE.

Que fais-tu donc ici?

LUBIN.

* Je me repose sur un paquet de livres que je viens d'apporter pour nourrir l'esprit de Madame, car le Docteur le dit ainsi.

LISETTE.

La sotte nourriture! quand verrai-je finir toutes ces folies-là? va, va, porte ton impertinent ballot.

LUBIN.

C'est de la Morale & de la Philosophie; ils disent que cela purge l'ame; j'en ai pris une petite dose, mais cela ne m'a pas seulement fait éternuer.

LISETTE.

Je ne sçais ce que tu viens me conter; laisse-moi en repos, va-t-en.

LUBIN.

Eh, pardi, ce n'est donc pas pour moi que tu faisois apporter des sieges?

LISETTE.

Le butor! c'est pour Madame, qui va venir ici.

LUBIN.

Voudrois-tu, en passant, prendre la peine de t'asseoir un moment, Mademoiselle? je t'en prie, j'aurois quelque chose à te communiquer.

LISETTE.

Eh bien, que me veux-tu, Monsieur?

LUBIN.

Je te dirai, Lisette, que je viens de regarder ce qui se passe dans mon cœur, & je te confie que j'ai vu la figure de Marthon qui en délogeoit, & la tienne qui demandoit à se nicher dedans; je lui ai dit que je t'en parlerois, elle attend: veux-tu que je la laisse entrer?

LISETTE.

Non, Lubin, je te conseille de la renvoyer:

car, dis-moi, que ferois-tu ? à quoi cela abou-tiroit il ? à quoi nous serviroit de nous aimer?

LUBIN.

Ah ! on trouve toûjours bien le débit de cela entre deux personnes.

LISETTE.

Non, te dis-je, ton Maître ne veut point s'attacher à ma Maîtresse, & ma fortune dépend de demeurer avec elle, comme la tienne dépend de rester avec le Chevalier.

LUBIN.

Cela est vrai, j'oubliois que j'avois une fortune qui est d'avis que je ne te regarde pas : cependant, si tu me trouvois à ton gré, c'est dommage que tu n'ayes pas la satisfaction de m'aimer à ton aise; c'est un hazard qui ne se trouve pas toûjours. Serois-tu d'avis que j'en touchasse un petit mot à la Marquise ? elle a de l'amitié pour le Chevalier, le Chevalier en a pour elle; ils pourroient fort bien se faire l'amitié de s'épouser par amour, & notre affaire iroit tout de suite.

LISETTE.

Tais-toi, voici Madame.

LUBIN.

Laisse-moi faire.



SCENE

SCENE III.

LA MARQUISE, HORTENSIUS, LISETTE, LUBIN.

LA MARQUISE.

Lisette, allez dire là-bas qu'on ne laisse entrer personne; je crois que voilà l'heure de notre lecture, il faudroit avertir le Chevalier. Ah, te voilà, Lubin, où est ton Maître?

LUBIN.

Je crois, Madame, qu'il est allé soupirer chez-lui.

LA MARQUISE.

Va lui dire que nous l'attendons.

LUBIN.

Oui, Madame, & j'aurai aussi pour moi une petite bagatelle à vous proposer, dont je prendrai la liberté de vous entretenir en toute humilité, comme cela se doit.

LA MARQUISE.

Eh, de quoi s'agit-il?

LUBIN.

Oh! presque de rien, nous parlerons de cela tantôt, quand j'aurai fait votre commission.

LA MARQUISE.

Je te rendrai service, si je le puis.

SCENE IV.

HORTENSIUS, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, *nonchalamment.*

EH bien, Monſieur, vous n'aimez donc pas les livres du Chevalier ?

HORTENSIUS.

Non, Madame, le choix ne m'en paroit pas docte; dans dix Tomes, pas la moindre citation de nos Auteurs Grecs ou Latins, leſquels, quand on compoſe, doivent fournir tout le ſuc d'un Ouvrage; en un mot, ce ne ſont que des livres modernes, remplis de phraſes ſpirituelles; ce n'eſt que de l'eſprit, toûjours de l'eſprit, petiteſſe qui choque le ſens commun.

LA MARQUISE, *nonchalante.*

Mais, de l'eſprit! eſt-ce que les Anciens n'en avoient pas?

HORTENSIUS.

Ah! Madame, *diſtinguo*, ils en avoient d'une maniere... oh! d'une maniere que je trouve admirable.

LA MARQUISE.

Expliquez-moi cette maniere.

HORTENSIUS.

Je ne ſçais pas trop bien quelle image employer pour cet effet, car c'eſt par les images que les anciens peignoient les choſes. Voici comme

parle un Auteur, dont j'ai retenu les paroles: représentez-vous, dit-il, une femme coquette: *primò*, son habit est en pretintailles, au-lieu de grâces je lui vois des mouches, au-lieu de visage, elle a des mines; elle n'agit point, elle gesticule; elle ne regarde point, elle lorgne; elle ne marche pas, elle voltige: elle ne plait point, elle séduit; elle n'occupe point, elle amuse; on la croit belle, & moi je la tiens ridicule: & c'est à cette impertinente femme que ressemble l'esprit d'aprésent, dit l'Auteur.

LA MARQUISE.

J'entends bien.

HORTENSIUS.

L'esprit des Anciens, au contraire, continue-t-il, ah! c'est une beauté si mâle, que pour démêler qu'elle est belle, il faut se douter qu'elle l'est; simple dans ses façons, on ne diroit pas qu'elle ait vu le monde: mais ayez seulement le courage de vouloir l'aimer, & vous parviendrez à la trouver charmante.

LA MARQUISE.

En voilà assez, je vous comprends; nous sommes plus affectés, & les Anciens plus grossiers.

HORTENSIUS.

Que le Ciel m'en garde! Madame, jamais Hortensius...

LA MARQUISE.

Changeons de discours; que nous lirez-vous aujourd'hui?

HORTENSIUS.

Je m'étois proposé de vous lire un peu du

Traité de la patience, chapitre premier, du veuvage.

LA MARQUISE.

Oh! prenez autre chose, rien ne me donne moins de patience que les Traités qui en parlent.

HORTENSIUS.

Ce que vous dites est probable.

LA MARQUISE.

J'aime assez l'éloge de l'amitié, nous en lirons quelque chose.

HORTENSIUS.

Je vous supplierai de m'en dispenser, Madame, ce n'est pas la peine pour le peu de tems que nous avons à rester ensemble, puisque vous vous mariez avec Monsieur le Comte.

LA MARQUISE.

Moi!

HORTENSIUS.

Oui, Madame, au moyen duquel mariage je deviens à présent un serviteur superflu, semblable à ces troupes qu'on entretient pendant la Guerre, & que l'on casse à la paix; je combattois vos passions: vous vous accommodez avec elles, & je me retire avant qu'on me réforme.

LA MARQUISE.

Vous tenez-là de jolis discours, avec vos passions: il est vrai que vous êtes assez propre à leur faire peur, mais je n'ai que faire de vous pour les combattre, des passions avec qui je m'accommode. En vérité, vous êtes burlesque. Et ce mariage, de qui le tenez-vous donc?

HORTENSIUS.

De Mademoiselle Lisette, qui l'a dit à Lubin, lequel me l'a rapporté, avec cette apostille contre moi, qui est que ce mariage m'expulseroit d'ici.

LA MARQUISE, *étonnée.*

Mais, qu'est-ce que cela signifie? le Chevalier croira que je suis folle, & je veux sçavoir ce qu'il a répondu, ne me cachez rien, parlez.

HORTENSIUS.

Madame, je ne sçais rien là-dessus que de très-vague.

LA MARQUISE.

Du vague, voilà qui est bien instructif; voyons donc ce vague.

HORTENSIUS.

Je pense donc que Lisette ne disoit à Monsieur le Chevalier que vous épousiez Monsieur le Comte...

LA MARQUISE.

Abrégez les qualités.

HORTENSIUS.

Qu'afin de sçavoir si le dit Chevalier ne voudroit pas vous rechercher lui-même, & se substituer au lieu & place du dit Comte; & même il apert par le récit du dit Lubin, que la dite Lisette vous a offert au sieur Chevalier.

LA MARQUISE.

Voilà, par exemple, de ces faits incroyables, c'est promener la main d'une femme, & dire aux gens, la voulez-vous? ah! ah! je m'imagine voir le Chevalier reculer de dix pas à la proposition, n'est-il pas vrai?

HORTENSIUS.

Je cherche sa réponse littérale.

LA MARQUISE.

Ne vous brouillez point, vous avez la mémoire fort nette ordinairement.

HORTENSIUS.

L'histoire rapporte qu'il s'est d'abord écrié dans sa surprise, & qu'ensuite il a refusé la chose.

LA MARQUISE.

Oh! pour l'exclamation, il pouvoit la retrancher, ce me semble; elle me paroit très-imprudente & très impolie, j'en approuve l'esprit; s'il pensoit autrement, je ne le verrois de ma vie: mais se récrier devant des Domestiques, m'exposer à leur raillerie, ah! c'en est un peu trop, il n'y a point de situation qui dispense d'être honnête.

HORTENSIUS.

La remarque critique est judicieuse.

LA MARQUISE.

Oh! je vous assure que je mettrai ordre à cela; comment donc! cela m'attaque directement, cela va presque au mépris: oh, Monsieur le Chevalier, aimez votre Angélique tant que vous voudrez; mais que je n'en souffre pas, s'il vous plait. Je ne veux pas me marier, mais je ne veux pas qu'on me refuse.

HORTENSIUS.

Ce que vous dites est sans faute. [*à part.*] Ceci va bon train pour moi. [*à la Marquise.*] Mais, Madame, que deviendrai-je? puis-je rester ici? n'ai-je rien à craindre?

LA MARQUISE.

Allez, Monsieur, je vous retiens pour cent ans, vous n'avez ici ni Comte ni Chevalier à craindre : c'est moi qui vous en assure, & qui vous protége; prenez votre livre, & lisons; je n'attends personne. [*Hortensius tire un Livre.*]

SCENE V.

LUBIN *arrive*, HORTENSIUS, LA MARQUISE.

LUBIN.

MAdame, Monsieur le Chevalier finit un embarras avec un homme; il va venir, & il dit qu'on l'attende.

LA MARQUISE.

Va, va, quand il viendra nous le prendrons.

LUBIN.

Si vous le permettiez à présent, Madame, j'aurois l'honneur de causer un moment avec vous.

LA MARQUISE.

Eh bien, que veux-tu ? acheve.

LUBIN.

Oh! mais je n'oserois, vous me paroissez en colere.

LA MARQUISE, *à Hortensius.*

Moi, de la colere? ai-je cet air-là, Monsieur?

HORTENSIUS.

La paix regne sur votre visage.

LUBIN.

C'eſt donc que cette paix y regne d'un air fâché.

LA MARQUISE.

Finis, finis.

LUBIN.

C'eſt que vous ſçaurez, Madame, que Liſette trouve ma perſonne aſſez agréable; la ſienne me revient aſſez, & ce ſeroit un marché fait, ſi, par une bonté qui nous rendroit la vie, Madame qui eſt à marier, vouloit bien prendre un peu d'amour pour mon Maître qui a du mérite, & qui dans cette occaſion ſe comporteroit à l'avenir.

LA MARQUISE, *à Hortenſius.*

Ah! écoutons, voilà qui ſe rapporte aſſez à ce que vous m'avez dit.

LUBIN.

On parle auſſi de Monſieur le Comte, & les Comtes ſont d'honnêtes gens; je les conſidére beaucoup; mais, ſi j'étois femme, je ne voudrois que des Chevaliers pour mon mari; vive un cadet dans le ménage!

LA MARQUISE.

Sa vivacité me divertit: tu as raiſon, Lubin; mais malheureuſement, dit-on, ton Maître ne ſe ſoucie point de moi.

LUBIN.

Cela eſt vrai, il ne vous aime pas, & je lui en ai fait la réprimande avec Liſette: mais ſi vous commenciez, cela le mettroit en train.

LA MARQUISE, *à Hortenſius.*

Eh bien, Monſieur, qu'en dites-vous? ſentez,

vous là-dedans le personnage que je joue? la sottise du Chevalier me donne-t-elle un ridicule assez complet?

HORTENSIUS.

Vous l'avez prévu avec sagacité.

LUBIN.

Oh! je ne dispute pas qu'il n'ait fait une sottise, assurément; mais dans l'occurrence, un honnête homme se reprend.

LA MARQUISE.

Tais-toi, en voilà assez.

LUBIN.

Hélas! Madame, je serois bien fâché de vous déplaire; je vous demande seulement d'y faire réflexion.

SCENE VI.

LISETTE *arrive.* Les Acteurs précédens.

LISETTE.

JE viens de donner vos ordres, Madame, on dira là-bas que vous n'y êtes pas, & un moment après...

LA MARQUISE.

Cela suffit, il s'agit d'autre chose à présent, approche; (*& à Lubin.*) & toi, reste ici, je te prie.

LISETTE.

Qu'est-ce donc que cette cérémonie?

LUBIN, *à Lisette, bas.*

Tu vas entendre parler de ma besogne.

LA MARQUISE.

Mon mariage avec le Comte, quand le terminez-vous, Lisette?

LISETTE, *regardant Lubin.*

Tu es un étourdi.

LUBIN.

Ecoute, écoute.

LA MARQUISE.

Répondez-moi donc, quand le terminez-vous?

(Hortensius rit.)

LISETTE, *le contrefaisant.*

Eh, eh, eh. Pourquoi me demandez-vous cela, Madame?

LA MARQUISE.

C'est que j'apprens que vous me mariez avec Monsieur le Comte, au défaut du Chevalier, à qui vous m'avez proposée, & qui ne veut point de moi, malgré tout ce que vous avez pu lui dire avec son valet, qui vient m'exhorter à avoir de l'amour pour son Maître, dans l'espérance que cela le touchera.

LISETTE.

J'admire le tour que prennent les choses les plus louables quand un benêt les rapporte!

LUBIN.

Je crois qu'on parle de moi?

LA MARQUISE.

Vous admirez le tour que prennent les choses?

LISETTE.

Ah ça, Madame, n'allez vous pas vous fâcher? n'allez-vous pas croire que j'ai tort?

LA MARQUISE.

Quoi! vous portez la hardiesse jusques-là, Lisette? Quoi! prier le Chevalier de me faire la grace de m'aimer, & tout pour pouvoir épouser cet imbécille-là?

LUBIN.

Attrape, attrape toûjours.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce donc que l'amour du Comte? Vous êtes donc la confidente des passions qu'on a pour moi, & que je ne connois point? & qu'est ce qui pourroit se l'imaginer? Je suis dans les pleurs, & l'on promet mon cœur & ma main à tout le monde, même à ceux qui n'en veulent point; je suis rejettée, j'essuye des affronts, j'ai des amans qui espérent, & je ne sçais rien de tout cela? qu'une femme est à plaindre dans la situation où je suis! quelle perte j'ai fait! & comment me traite-t-on!

LUBIN, *à part.*

Voilà notre ménage renversé.

LA MARQUISE, *à Lisette.*

Allez, je vous croyois plus de zele, & plus de respect pour votre Maîtresse.

LISETTE.

Fort bien, Madame; Vous parlez de zele, & je suis payée du mien: voilà ce que c'est que de s'attacher à ses Maîtres, la reconnoissance n'est point faite pour eux; si vous réussissez à les servir, ils en profitent; & quand vous ne réussissez pas, ils vous traitent comme des misérables.

LUBIN.

Comme des imbécilles.

HORTENSIUS, *à Lisette.*

Il est vrai qu'il vaudroit mieux que cela ne fut point avenu.

LA MARQUISE.

Eh ! Monsieur, mon veuvage est éternel ; en vérité, il n'y a point de femme au monde plus éloignée du mariage que moi, & j'ai perdu le seul homme qui pouvoit me plaire ; mais malgré tout cela, il y a de certaines aventures désagréables pour une femme. Le Chevalier m'a refusée, par exemple : mon amour-propre ne lui en veut aucun mal ; il n'y a là-dedans, comme je vous l'ai déjà dit, que le ton, que la maniere que je condamne : car quand il m'aimeroit, cela lui seroit inutile ; mais enfin il m'a refusée, cela est constant, il peut se vanter de cela, il le fera peut-être : qu'en arrive-il ? Cela jette un air de rebut sur une femme, les égards & l'attention qu'on a pour elle en diminuent, cela glace tous les esprits pour elle ; je ne parle point des cœurs, car je n'en ai que faire : mais on a besoin de considération dans la vie, elle dépend de l'opinion qu'on prend de vous : c'est l'opinion qui nous donne tout, qui nous ôte tout, au point, qu'après ce qui m'arrive, si je voulois me remarier, je le suppose, à peine m'estimeroit-on quelque chose, il ne seroit plus flatteur de m'aimer ; le Comte, s'il sçavoit ce qui s'est passé ; oui, le Comte, je suis persuadée qu'il ne voudroit plus de moi,

LUBIN, *derriere.*

Je ne ferois pas si dégoûté.

LISETTE.

Et moi, Madame, je dis que le Chevalier est un hypocrite; car si son refus est si sérieux, pourquoi n'a-t'il pas voulu servir Monsieur le Comte, comme je l'en priois? Pourquoi m'a-t'il refusée durement, d'un air inquiet & piqué?

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que c'est que d'un air piqué? Quoi! Que voulez-vous dire? Est-ce qu'il étoit jaloux? en voici d'une autre espece.

LISETTE.

Oui, Madame, je l'ai cru jaloux: voilà ce que c'est; il en avoit toute la mine. Monsieur s'informoit comment le Comte est auprès de vous, comment vous le recevez; on lui dit que vous souffrez ses visites, que vous ne les recevez point mal; point mal, dit-il avec dépit, ce n'est donc pas la peine que je m'en mêle? Qui est ce qui n'auroit pas cru là-dessus qu'il songeoit à vous pour lui-même? Voilà ce qui m'avoit fait parler, moi: eh! que sçait on ce qui se passe dans sa tête? peut-être qu'il vous aime.

LUBIN, *derriere.*

Il en est bien capable.

LA MARQUISE.

Me voilà déroutée, je ne sçais comment régler ma conduite! car il y en a une à tenir là-dedans: j'ignore laquelle, & cela m'inquiéte.

HORTENSIUS.

Si vous me le permettez, Madame, je vous

apprendrai un petit axiome qui vous sera, sur la chose, d'une merveilleuse instruction; c'est que le jaloux veut avoir ce qu'il aime: or, étant manifesté que le Chevalier vous refuse...

LA MARQUISE.

Il me refuse! vous avez des expressions bien grossieres, votre axiome ne sçait ce qu'il dit, il n'est pas encore sûr qu'il me refuse.

LISETTE.

Il s'en faut bien; demandez au Comte ce qu'il en pense.

LA MARQUISE.

Comment! est-ce que le Comte étoit présent?

LISETTE.

Il n'y étoit plus; je dis seulement qu'il croit que le Chevalier étoit son rival.

LA MARQUISE.

Ce n'est pas assez qu'il le croie, ce n'est pas assez, il faut que cela soit, il n'y a que cela qui puisse me venger de l'affront presque public que m'a fait sa réponse; il n'y a que cela, j'ai besoin pour réparation que son discours n'ait été qu'un dépit amoureux; dépendre d'un dépit amoureux, cela n'est il pas comique? assurément. Ce n'est pas que je me soucie de ce qu'on appelle la gloire d'une femme, gloire sotte, ridicule, mais reçue, mais établie, qu'il faut soutenir, & qui nous parle; les hommes pensent comme cela, il faut penser comme les hommes, où ne pas vivre avec eux. Où en suis-je donc si le Chevalier n'est point jaloux? l'est-il? ne l'est-il point? on n'en sçait rien, c'est un peut-être: mais cette gloire en souf-

fre, toute forte qu'elle est, & me voilà dans la triste nécessité d'être aimée d'un homme qui me déplait; le moyen de tenir à cela? Oh! je n'en demeurerai pas là, je n'en demeurerai pas là. Qu'en dites-vous, Monsieur? Il faut que la chose s'éclaircisse absolument.

HORTENSIUS.

Le mépris feroit suffisant, Madame.

LA MARQUISE.

Eh! non, Monsieur, vous me conseillez mal; vous ne sçavez parler que de livres.

LUBIN.

Il y aura du bâton pour moi dans cette affaire-là.

LISETTE, *pleurant.*

Pour moi, Madame, je ne sçais pas où vous prenez toutes vos alarmes, on croiroit que j'ai renversé le monde entier. On n'a jamais aimé une Maîtresse autant que je vous aime; je m'avise de tout, & puis il se trouve que j'ai fait tous les maux imaginables. Je ne sçaurois durer comme cela; j'aime mieux me retirer, du moins je ne verrai point votre tristesse, & l'envie de vous en tirer ne me fera point faire d'impertinences.

LA MARQUISE.

Il ne s'agit pas de vos larmes; je suis compromise, & vous ne sçavez pas jusqu'où cela va: voilà le Chevalier qui vient; restez, restez, j'ai intérêt d'avoir des témoins.

SCENE VII.

LE CHEVALIER, *les Acteurs précédens.*

LE CHEVALIER.

Vous m'avez peut-être attendu, Madame, & je vous prie de m'excuser, j'étois en affaire.

LA MARQUISE.

Il n'y a pas grand mal, Monsieur le Chevalier, c'est une lecture retardée, voilà tout.

LE CHEVALIER.

J'ai cru d'ailleurs que Monsieur le Comte vous tenoit compagnie, & cela me tranquillisoit.

LUBIN, *derriere.*

Ahi, ahi, je m'enfuis.

LA MARQUISE, *examinant toûjours.*

On m'a dit que vous l'aviez vu, le Comte.

LE CHEVALIER.

Oui, Madame.

LA MARQUISE, *regardant le Chevalier.*

C'est un fort honnête homme.

LE CHEVALIER.

Sans doute, & je le crois même d'un esprit très-propre à consoler ceux qui ont du chagrin.

LA MARQUISE.

Il est fort de mes amis.

LE CHEVALIER.

Il est des miens, aussi.

LA

LA MARQUISE.

Je ne sçavois pas que vous le connuſſiez beaucoup; il vient ici quelquefois, & c'eſt preſque le ſeul des amis de feu Monſieur le Marquis, que je voie encore; il m'a paru mériter cette diſtinction-là, qu'en dites-vous?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame, vous avez raiſon, & je penſe comme vous; il eſt digne d'être excepté.

LA MARQUISE, *à Liſette, bas.*

Trouvez-vous cet homme-là jaloux, Liſette?

LE CHEVALIER, *à part les premiers mots.*

Monſieur le Comte & ſon mérite m'ennuient. [*à la Marquiſe.*] Madame, on a parlé d'une lecture, & ſi je croyois vous déranger, je me retirerois.

LA MARQUISE.

Puiſque la converſation vous ennuie, nous allons lire.

LE CHEVALIER.

Vous me faites un étrange compliment.

LA MARQUISE.

Point du tout, & vous allez être content (*à Liſette.*) Retirez-vous, Liſette, vous me déplaiſez là. (*à Hortenſius.*) Et vous, Monſieur, ne vous écartez point, on va vous rappeller. (*au Chevalier.*) Pour vous, Chevalier, j'ai encore un mot à vous dire, avant notre lecture; il s'agit d'un petit éclairciſſement qui ne vous regarde point, qui ne touche que moi, & je vous demande en grace de me répondre avec la derniere naïveté ſur la queſtion que je vais vous faire.

LE CHEVALIER.

Voyons, Madame, je vous écoute.

LA MARQUISE.

Le Comte m'aime, je viens de le sçavoir, & je l'ignorois.

LE CHEVALIER, *ironiquement.*

Vous l'ignorez!

LA MARQUISE.

Je dis la vérité, ne m'interrompez point.

LE CHEVALIER.

Cette vérité-là est singuliere.

LA MARQUISE.

Je n'y sçaurois que faire, elle ne laisse pas que d'être; il est permis aux gens de mauvaise humeur de la trouver comme ils voudront.

LE CHEVALIER.

Je vous demande pardon d'avoir dit ce que j'en pen e: continuons.

LA MARQUISE, *impatiente.*

Vous m'impatientez! aviez-vous cet esprit-là avec Angélique? elle auroit dû ne vous aimer guere.

LE CHEVALIER.

Je n'en avois point d'autre, mais il étoit de son goût, & il a le malheur de n'être pas du vôtre; cela fait une grande différence.

LA MARQUISE.

Vous l'écoutiez donc, quand elle vous parloit; écoutez-moi aussi. Lisette vous a priée de me parler pour le Comte, vous ne l'avez point voulu.

LE CHEVALIER.

Je n'avois garde, le Comte est un Amant, vous m'aviez dit que vous ne les aimiez point; mais vous êtes la Maîtresse.

LA MARQUISE.

Non, je ne le suis point; peut-on, à votre avis, répondre à l'amour d'un homme qui ne vous plait pas? Vous êtes par iculier!

LE CHEVALIER, *riant.*

Hé, hé, hé, j'admire la peine que vous prenez pour me cacher vos sentimens, vous craignez que je ne les critique, après ce que vous m'avez dit: mais non, Madame, ne vous gênez point; je sçais combien il vaut de compter avec le cœur humain, & je ne vois rien-là que de fort ordinaire.

LA MARQUISE, *en colere.*

Non, je n'ai de ma vie eu tant d'envie de quereller quelqu'un; adieu.

LE CHEVALIER, *la retenant.*

Ah! Marquise, tout ceci n'est que conversation, & je serois au désespoir de vous chagriner; achevez, de grace.

LA MARQUISE.

Je reviens. Vous êtes l'homme du monde le plus estimable, quand vous voulez; & je ne sçais par quelle fatalité vous sortez aujourd'hui d'un caractere véritablement doux & raisonnable; laissez-moi finir... je ne sçais plus où j'en suis.

LE CHEVALIER.

Au Comte, qui vous déplait.

LA MARQUISE.

Eh bien, ce Comte, qui me déplait, vous n'avez pas voulu parler pour lui; Lisette s'est-même imaginée vous voir un air piqué.

LE CHEVALIER.

Il en pouvoit être quelque chose.

LA MARQUISE.

Passe pour cela, c'est répondre, & je vous reconnois; sur cet air piqué, elle a pensé que je ne vous déplaisois pas.

LE CHEVALIER, *salue en riant.*

Cela n'est pas difficile à penser.

LA MARQUISE.

Pourquoi? on ne plait pas à tout le monde: or, comme elle a cru que vous me conveniez, elle vous a proposé ma main, comme si cela dépendoit d'elle, & il est vrai que souvent je lui laisse assez de pouvoir sur moi; vous vous êtes, dit-elle, révolté avec dédain contre la proposition. Cela n'est pas difficile à penser.

LE CHEVALIER.

Avec dédain? voilà ce qu'on appelle du fabuleux, de l'impossible.

LA MARQUISE.

Doucement, voici ma question: avez-vous rejetté l'offre de Lisette, comme piqué de l'amour du Comte, ou comme une chose qu'on rebute? étoit ce dépit jaloux? Car enfin, malgré nos conventions, votre cœur auroit pu être tenté du mien, ou bien étoit-ce vrai dedain?

LE CHEVALIER.

Commençons par rayer ce dernier, il est incroyable; pour de la jalousie...

LA MARQUISE.

Parlez hardiment.

LE CHEVALIER, *d'un air embarrassé.*

Que diriez-vous, si je m'avisois d'en avoir?

LA MARQUISE.

Je dirois . . . que vous seriez jaloux.

LE CHEVALIER.

Oui; mais, Madame, me pardonneriez-vous ce que vous haïssez tant?

LA MARQUISE.

Vous ne l'étiez donc point? (*Elle le regarde.*) Je vous entends, je l'avois bien prévu, & mon injure est avérée.

LE CHEVALIER.

Que parlez-vous d'injure? où est-elle? est-ce que vous êtes fâchée contre moi?

LA MARQUISE.

Contre vous, Chevalier, non certes; & pourquoi me fâcherois-je? vous ne m'entendez point, c'est à l'impertinente Lisette à qui j'en veux; je n'ai point de part à l'offre qu'elle vous a faite, & il a fallu vous l'apprendre, & voilà tout: d'ailleurs, ayez de l'indifférence ou de la haine pour moi, que m'importe? J'aime bien mieux cela que de l'amour, au moins ne vous y trompez pas.

LE CHEVALIER.

Qui, moi, Madame, m'y tromper? Eh, ce sont ces dispositions-là dans lesquelles je vous ai vue, qui m'ont attaché à vous; vous le sçavez bien, & depuis que j'ai perdu Angélique, j'oublierois presque qu'on peut aimer, si vous ne m'en parliez pas.

LA MARQUISE.

Oh! pour moi, j'en parle ſans m'en reſſouvenir. Allons, Monſieur Hortenſius, approchez; prenez place, liſez-moi quelque choſe de gai, qui m'amuſe.

SCENE VIII.

HORTENSIUS, *& les Acteurs précédens.*

LA MARQUISE.

CHevalier, vous êtes le Maître de reſter, ſi ma lecture vous convient; mais vous êtes bien triſte, & je veux tâcher de me diſſiper.

LE CHEVALIER, *ſérieux.*

Pour moi, Madame, je n'en ſuis point encore aux lectures amuſantes. (*Il s'en va*)

LA MARQUISE, *à Hortenſius, quand il eſt parti.*

Qu'eſt-ce que c'eſt que votre livre?

HORTENSIUS.

Ce ne ſont que des réflexions très-ſérieuſes.

LA MARQUISE.

Eh bien, que ne parlez vous donc? vous êtes bien taciturne! pourquoi laiſſer ſortir le Chevalier, puiſque ce que vous allez lire lui convient?

HORTENSIUS, *appelle le Chevalier.*

Monſieur le Chevalier! Monſieur le Chevalier!

LE CHEVALIER, *reparoît.*

Que me voulez-vous?

HORTENSIUS.

Madame vous prie de revenir, je ne lirai rien de récréatif.

LA MARQUISE.

Que voulez-vous dire? Madame vous prie: je ne prie point; vous avez des réflexions...: & vous rappellez Monsieur, voilà tout.

LE CHEVALIER.

Je m'apperçois, Madame, que je faisois une impolitesse de me retirer, & je vais rester, si vous le voulez bien.

LA MARQUISE.

Comme il vous plaira, asseyons-nous donc.

(*Ils prennent des sieges.*)

HORTENSIUS, *après avoir toussé, craché; lit.*

» La raison est d'un prix à qui tout cede; c'est » elle qui fait notre véritable grandeur; on a » nécessairement toutes les vertus avec elle; enfin, » le plus respectable de tous les hommes, ce » n'est pas le plus puissant; c'est le plus raison- » nable.

LE CHEVALIER, *s'agitant sur son siege.*

Ma foi, sur ce pied là, le plus respectable de tous les hommes à tout l'air de n'être qu'une chimere; quand je dis les hommes, j'entends tout le monde.

LA MARQUISE.

Mais du moins y a t-il des gens qui sont plus raisonnables les uns que les autres.

LE CHEVALIER.

Hum! disons qui ont moins de folie, cela sera plus sûr.

LA MARQUISE.

Eh! de grace, laissez-moi un peu de raison, Chevalier; je ne sçaurois convenir que je suis folle, par exemple...

LE CHEVALIER.

Vous, Madame, eh! n'êtes vous pas exceptée? cela s'en va sans dire, & c'est la regle.

LA MARQUISE.

Je ne suis point tentée de vous remercier; poursuivons.

HORTENSIUS, *lit.*

» Puisque la raison est un si grand bien n'ou-
» blions rien pour la conserver, fuyons les pas-
» sions qui nous la dérobent, l'amour est une de
» celles...

LE CHEVALIER.

L'amour, l'amour ôte la raison? cela n'est pas vrai, je n'ai jamais été plus raisonnable que depuis que j'en ai eu pour Angélique, & j'en ai excéssivement.

LA MARQUISE.

Vous en aurez tant qu'il vous plaira, ce sont vos affaires, & on ne vous en demande pas le compte; mais l'Auteur n'a point tant de tort, je connois des gens, moi, que l'amour rend bourrus & sauvages, & ces défauts-là n'embellissent personne, je pense.

HORTENSIUS.

Si Monsieur me donnoit la licence de parachever, peut-être que...

LE CHEVALIER.

Petit Auteur que cela, esprit superficiel.

HORTENSIUS, *se levant.*

Petit auteur, esprit superficiel ! un homme qui cite Sénéque, pour garant de ce qu'il dit; ainsi que vous le verrez plus bas, *folio* 24 Chapitre V.

LE CHEVALIER.

Fut-ce Chapitre mille, Sénéque ne sçait ce qu'il dit.

HORTENSIUS.

Cela est impossible.

LA MARQUISE, *riant.*

En vérité, cela me divertit plus que ma lecture; mais, Monsieur Hortensius, en voilà assez, votre livre ne plait point au Chevalier, n'en lisons plus, une autrefois nous serons plus heureux.

LE CHEVALIER.

C'est votre goût, Madame, qui doit décider.

LA MARQUISE.

Mon goût veut bien avoir cette complaisance-là pour le vôtre.

HORTENSIUS, *s'en allant.*

Sénéque, un petit Auteur! Par Jupiter! si je le disois, je croirois faire un blasphême littéraire; adieu, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Serviteur, Serviteur.



SCENE IX.

LE CHEVALIER, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

VOus voilà brouillé avec Hortensius, Chevalier; dequoi vous avisez-vous aussi de médire de Sénéque?

LE CHEVALIER.

Sénéque & son défenseur ne m'inquiétent pas, pourvu que vous ne preniez pas leur parti, Madame.

LA MARQUISE.

Ah! je demeurerai neutre, si la querelle continue; car je m'imagine que vous ne voudrez pas la recommencer; nos occupations vous ennuyent, n'est-il pas vrai?

LE CHEVALIER.

Il faut être plus tranquille que je ne suis, pour réussir à s'amuser.

LA MARQUISE.

Ne vous gênez point, Chevalier, vivons sans façon; vous voulez peut-être être seul, adieu; je vous laisse.

LE CHEVALIER.

Il n'y a point de situation qui ne me soit à charge.

LA MARQUISE.

Je voudrois de tout mon cœur pouvoir vous calmer l'esprit. (*Elle part lentement.*)

LE CHEVALIER, *pendant qu'elle marche.*

Ah! je m'attendois à plus de repos quand j'ai rompu mon voyage, je ne ferai plus de projets, je vois bien que je rebute tout le monde.

LA MARQUISE, *s'arrêtant au milieu du Théâtre.*

Ce que je lui entends dire là me touche, il ne feroit pas généreux de le quitter dans cet état là. (*Elle revient*) Non, Chevalier, vous ne me rebutez point; ne cédez point à votre douleur: tantôt vous partagiez mes chagrins, vous étiez sensible à la part que je prenois aux vôtres, pourquoi n'êtes-vous plus de même? C'est cela qui me rebuteroit, par exemple; car la véritable amitié veut qu'on fasse quelque chose pour elle, elle veut consoler.

LE CHEVALIER.

Aussi auroit-elle bien du pouvoir sur moi; si je la trouvois, personne au monde n'y seroit plus sensible; j'ai le cœur fait pour elle, mais où est-elle? je m'imaginois l'avoir trouvée, me voilà détrompé, & ce n'est pas sans qu'il en coûte à mon cœur!

LA MARQUISE.

Peut-on faire de reproche plus injuste que celui que vous me faites! dequoi vous plaignez-vous? voyons: d'une chose que vous avez rendue nécessaire; une étourdie vient vous proposer ma main, vous y avez de la répugnance, à la bonne heure, ce n'est point-là ce qui me choque; un homme qui a aimé Angélique peut trouver les autres femmes bien inférieures, elle a dû

bien je vous ménagerois, cependant vous vous plaignez.

LE CHEVALIER.

Eh! morbleu, Madame, vous m'avez parlé de répugnance, & je ne sçaurois vous souffrir cette idée-là; tenez, je trancherai tout d'un coup là-dessus, si je n'aimois pas Angélique, qu'il faut bien que j'oublie, vous n'auriez qu'une chose à craindre avec moi, qui est que mon amitié ne devint amour; & raisonnablement, il n'y auroit que cela à craindre non plus; c'est-là toute la répugnance que je me connois.

LA MARQUISE.

Ah! pour cela, c'en feroit trop, il ne faut pas, Chevalier, il ne faut pas.

LE CHEVALIER.

Mais, ce seroit vous rendre justice; d'ailleurs, d'où peut venir le refus dont vous m'accusez? car enfin, étoit-il naturel? C'est que le Comte vous aimoit, c'est que vous le souffriez; j'étois outré de voir cet amour venir traverser un attachement qui devoit faire toute ma consolation; mon amitié n'est point compatible avec cela, ce n'est point une amitié faite comme les autres.

LA MARQUISE.

Eh bien, voilà qui change tout, je ne me plains plus, je suis contente; ce que vous me dites-là, je l'éprouve, je le sens, c'est-là précisément l'amitié que je demande, la voilà, c'est la véritable, elle est délicate, elle est jalouse, elle a droit de l'être; mais que ne me parliez-vous? que n'êtes-vous venu me dire, qu'est-ce

que c'eſt que le Comte? que fait il chez-vous? je vous aurois tiré d'inquiétude, & tout cela ne feroit point arrivé.

LE CHEVALIER.

Vous ne me verrez point faire d'inclination, à moi, je n'y ſonge point avec vous.

LA MARQUISE.

Vraiment, je vous le defends bien, ce ne ſont pas-là nos conditions, & je ferois jalouſe auſſi, moi; jalouſe comme nous l'entendons.

LE CHEVALIER.

Vous, Madame?

LA MARQUISE.

Eſt ce que je ne l'étois pas de cette façon-là tantôt? votre réponſe à Liſette n'auroit-elle pas dû me choquer?

LE CHEVALIER.

Vous m'avez pourtant dit de cruelles choſes.

LA MARQUISE.

Eh! à qui en dit-on, ſi ce n'eſt aux gens qu'on aime, & qui ſemblent n'y pas répondre?

LE CHEVALIER.

Dois-je vous en croire? que vous me tranquilliſez, ma chere Marquiſe!

LA MARQUISE.

Ecoutez, je n'avois pas moins beſoin de cette explication-là que vous.

LE CHEVALIER.

Que vous me charmez! que vous me donnez de joie! (*Il lui baiſe la main.*

LA MARQUISE, *riant.*

On le prendroit pour mon Amant, de la maniere dont il me remercie.

LE CHEVALIER.

Ma foi, je défie un amant de vous aimer plus que je fais, je n'aurois jamais cru que l'amitié allat si loin; cela est surprenant, l'amour est moins vif.

LA MARQUISE.

Et cependant, il n'y a rien de trop.

LE CHEVALIER.

Non, il n'y a rien de trop, mais il me reste une grace à vous demander. Gardez-vous Hortensius? je crois qu'il est fâché de me voir ici, & je sçais lire aussi bien que lui.

LA MARQUISE.

Eh bien, Chevalier, il faut le renvoyer; voilà toute la façon qu'il faut y faire.

LE CHEVALIER.

Et le Comte, qu'en ferons-nous? il m'inquiéte un peu.

LA MARQUISE.

On le congédiera aussi, je veux que vous soyiez content, je veux vous mettre en repos; donnez moi la main, je serois bien-aise de me promener dans le jardin.

LE CHEVALIER.

Allons, Marquise.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

HORTENSIUS *seul.*

N'Est-ce pas chose étrange qu'un homme comme moi n'ait point de fortune? Posséder le Grec & le Latin, & ne pas posséder dix pistoles? O divin Homere! ô Virgile! & vous gentil Anacréon! vos doctes Interpretes ont de la peine à vivre; bien-tôt je n'aurai plus d'asyle; j'ai vu la Marquise irritée contre le Chevalier; mais incontinent je l'ai vue dans le jardin discourir avec lui de la maniere la plus bénévole. Quels solécismes de conduite! Est-ce que l'amour m'expulseroit d'ici?

SCENE II.

HORTENSIUS, LISETTE, LUBIN.

LUBIN, *gaillardement.*

TIens, Lisette, le voilà bien à propos pour lui faire nos adieux. Ah, ah, ah! (*En riant.*)

HORTENSIUS.

A qui en veut cet étourdi-là avec son transport de joie?

LUBIN.

Allons, gai, camarade Docteur; comment va la Philosophie?

HORTENSIUS.

Pourquoi me faites-vous cette question-là?

LUBIN.

Ma foi, je n'en sçais rien, si ce n'est pour entrer en conversation.

LISETTE.

Allons, allons, venons au fait.

LUBIN.

Encore un petit mot, Docteur; n'avez-vous jamais couché dans la rue?

HORTENSIUS.

Que signifie ce discours?

LUBIN.

C'est que cette nuit vous en aurez le plaisir: le vent de bise vous en dira deux mots.

LISETTE.

N'amusons point davantage Monsieur Hortensius: tenez, Monsieur, voilà de l'or que Madame m'a chargé de vous donner, moyennant quoi, comme elle prend congé de vous, vous pouvez prendre congé d'elle. A mon égard, je salue votre érudition, & je suis votre très humble servante. [*Elle lui fait la révérence.*]

LUBIN. (1)

Et moi, votre Serviteur.

(1) *A la premiere représentation.* Attendez, j'ai de mon côté une petite révérence à vous faire, & la voilà. (*Il lui fait la révérence.*) Si vous ne me la rendez pas, je vous la donne.

HORTENSIUS.

Quoi, Madame, me renvoie ?

LISETTE.

Non pas, Monsieur, elle vous prie seulement de vous retirer.

LUBIN.

Et vous, qui êtes honnête, vous ne refuserez rien aux prieres de Madame.

HORTENSIUS.

Sçavez-vous la raison de cela, Mademoiselle Lisette ?

LISETTE.

Non, mais en gros je soupçonne que cela pourroit venir de ce que vous l'ennuyez.

LUBIN.

Et en détail, de ce que nous sommes bien aises de nous aimer en paix, en dépit de la Philosophie que vous avez dans la tête.

LISETTE.

Tais-toi.

HORTENSIUS.

J'entends, c'est que Madame la Marquise & Monsieur le Chevalier ont de l'inclination l'un pour l'autre.

LISETTE.

Je n'en sçais rien, ce ne sont pas mes affaires.

LUBIN.

Eh bien, tout coup vaille, quand ce seroit de l'inclination, quand ce seroit des passions, des soupirs, des flâmes, & de la noce après, il n'y a rien de si gaillard; on a un cœur, on s'en sert, cela est naturel.

LISETTE, *à Lubin*

Finis tes sottises (*à Hortensius*) Vous voilà averti, Monsieur, je crois que cela suffit.

LUBIN

Adieu, touchez-là, & partez ferme, il n'y aura pas de mal à doubler le pas.

HORTENSIUS.

Dites à Madame que je me conformerai à ses ordres.

SCENE III.

LISETTE, LUBIN.

LISETTE.

ENfin, le voilà congédié; c'est pourtant un amant que je perds.

LUBIN.

Un Amant! Quoi, ce vieux radoteur t'aimoit?

LISETTE.

Sans doute; il vouloit me faire des argumens.

LUBIN.

Hum!

LISETTE.

Des argumens, te dis-je, mais je les ai fort bien repoussés avec d'autres.

LUBIN.

Des argumens! voudrois tu bien m'en pousser un pour voir ce que c'est?

LISETTE.

Il n'y a rien de si aisé. Tiens, en voilà un ; tu es un joli garçon, par exemple.

LUBIN.

Cela est vrai.

LISETTE.

J'aime tout ce qui est joli, ainsi je t'aime : c'est-là ce que l'on appelle argument.

LUBIN.

Pardi, tu n'as que faire du Docteur pour cela, je t'en ferai aussi-bien qu'un autre. Gageons un petit baiser, que je t'en donne une douzaine.

LISETTE.

Je gagerai quand nous serons mariés, parce que je serai bien aise de perdre.

LUBIN.

Bon ! quand nous serons mariés, j'aurai toûjours gagné sans faire de gageure.

LISETTE.

Paix ; J'entends quelqu'un qui vient, je crois que c'est Monsieur le Comte ; Madame m'a chargé d'un compliment pour lui, qui ne le réjouira pas.

SCENE IV.

LE COMTE, LISETTE, LUBIN.

LE COMTE, *d'un air ému.*

BOnjour, Lisette ; je viens de rencontrer Hortensius, qui m'a dit des choses bien singu-

lieres. La Marquise le renvoie, à ce qu'il dit, parce qu'elle aime le Chevalier, & qu'elle l'épouse. Cela est-il vrai? Je vous prie de m'instruire....

LISETTE.

Mais, Monsieur le Comte, je ne crois pas que cela soit, & je n'y vois pas encore d'apparence: Hortensius lui déplait, elle le congédie; voilà tout ce que j'en puis dire.

LE COMTE, *à Lubin.*

Et toi, n'en sçais-tu pas davantage?

LUBIN.

Non, Monsieur le Comte, je ne sçais que mon amour pour Lisette, voilà toutes mes nouvelles.

LISETTE.

Madame la Marquise est si peu disposée à se marier, qu'elle ne veut pas même voir d'amans; elle m'a dit de vous prier de ne pas vous obstiner à l'aimer.

LE COMTE.

Non plus qu'à la voir, sans doute?

LISETTE.

Mais, je crois que cela revient au même.

LUBIN.

Oui; qui dit l'un, dit l'autre.

LE COMTE.

Que les femmes sont inconcevables! le Chevalier est ici apparemment?

LISETTE.

Je crois qu'oui.

LUBIN.

Leurs sentimens d'amitié ne permettent pas qu'ils se séparent.

LE COMTE.

Ah ! avertissez, je vous prie, le Chevalier que je voudrois lui dire un mot.

LISETTE.

J'y vais de ce pas, Monsieur le Comte.
(*Lubin sort avec Lisette, en saluant le Comte.*)

SCENE V.

LE COMTE *seul.*

Qu'est-ce que cela signifie? Est-ce de l'amour qu'ils ont l'un pour l'autre? Le Chevalier va venir, interrogeons son cœur pour en tirer la vérité. Je vais me servir d'un stratageme, qui, tout commun qu'il est, ne laisse pas souvent que de réussir.

SCENE VI.

LE CHEVALIER, LE COMTE.

LE CHEVALIER.

On m'a dit que vous me demandiez, puis-je vous rendre quelque service, Monsieur?

LE COMTE.

Oui, Chevalier, vous pouvez véritablement m'obliger.

LE CHEVALIER.

Parbleu, si je le puis, cela vaut fait.

LE COMTE.

Vous m'avez dit que vous n'aimiez pas la Marquise.

LE CHEVALIER.

Que dites-vous là? Je l'aime de tout mon cœur.

LE COMTE.

J'entends, que vous n'aviez point d'amour pour elle.

LE CHEVALIER.

Ah! c'est une autre affaire, & je me suis expliqué là-dessus.

LE COMTE.

Je le sçais; mais êtes-vous dans les mêmes sentimens? ne s'agit-il point à présent d'amour, absolument?

LE CHEVALIER, *riant.*

Eh! mais, en vérité, par où jugez-vous qu'il y en ait? Qu'est ce que cette idée-là?

LE COMTE.

Moi, je n'en juge point; je vous le demande.

LE CHEVALIER.

Hum, vous avez pourtant la mine d'un homme qui le croit.

LE COMTE.

Eh bien, débarrassez-vous de cela; dites-moi, oui, ou non.

LE CHEVALIER, *riant.*

Eh, eh, Monsieur le Comte, un homme d'esprit comme vous ne doit point faire de chicane sur les mots: le oui & le non, qui ne se sont point

présentés à moi, ne valent pas mieux que le langage que je vous tiens; c'est la même chose assurément; il y a entre la Marquise & moi une amitié & des sentimens vraiment respectables: êtes-vous content? cela est-il net? voilà du François.

LE COMTE.

(*à part.*) Pas trop... on ne sçauroit mieux dire, & j'ai tort; mais il faut pardonner aux Amans, ils se méfient de tout.

LE CHEVALIER.

Je sçais ce qu'ils sont par mon expérience... Revenons à vous & à vos amours, je m'intéresse beaucoup à ce qui vous regarde; mais n'allez pas encore empoisonner ce que je vais vous dire; ouvrez-moi votre cœur. Est-ce que vous voulez continuer d'aimer la Marquise?

LE COMTE.

Toûjours.

LE CHEVALIER.

Entre nous, il est étonnant que vous ne vous lassiez point de son indifférence. Parbleu, il faut quelques sentimens dans une femme: vous haït-elle? on combat sa haine; ne lui déplaisez-vous pas? on espère: mais une femme qui ne répond rien, comment se conduire avec elle? par où prendre son cœur? un cœur qui ne se remue, ni pour, ni contre, qui n'est ni ami, ni ennemi, qui n'est rien, qui est mort, le ressuscite-t'on? je n'en crois rien: & c'est pourtant ce que vous voulez faire.

LE COMTE, *finement.*

Non, non, Chevalier, je vous parle confi-

demment à mon tour. Je n'en suis pas tout-à-fait réduit à une entreprise si chimérique, & le cœur de la Marquise n'est pas si mort que vous le pensez, m'entendez-vous? vous êtes distrait.

LE CHEVALIER.

Vous vous trompez, j'ai eu plus d'attention.

LE COMTE.

Elle sçavoit mon amour, je lui en parlois, elle écoutoit.

LE CHEVALIER.

Elle écoutoit?

LE COMTE.

Oui, je lui demandois du retour.

LE CHEVALIER.

C'est l'usage; & à cela, quelle réponse?

LE COMTE.

On me disoit de l'attendre.

LE CHEVALIER.

C'est qu'il étoit tout venu.

LE COMTE.

(*à part.*) Il l'aime... cependant aujourd'hui elle ne veut pas me voir; j'attribue cela à ce que j'avois été quelques jours sans paroître, avant que vous arrivassiez; la Marquise est la femme de France la plus fiere.

LE CHEVALIER.

Ah! je la trouve passablement humiliée d'avoir cette fierté-là.

LE COMTE.

Je vous ai prié tantôt de me raccommoder avec elle, & je vous en prie encore.

LE CHEVALIER.

Eh ! vous vous moquez, cette Femme-là vous adore.

LE COMTE.

Je ne dis pas cela.

LE CHEVALIER.

Et moi, qui ne m'en soucie gueres, je le dis pour vous.

LE COMTE.

Ce qui me plait, c'est que vous le dites sans jalousie.

LE CHEVALIER.

Oh, parbleu ! si cela vous plait, vous êtes servi à souhait, car je vous dirai que j'en suis charmé, que je vous en félicite, & que je vous embrasserois volontiers.

LE COMTE.

Embrassez moi donc, mon cher.

LE CHEVALIER.

Ah ! ce n'est pas la peine, il me suffit de m'en réjouir sincérement, & je vais vous en donner des preuves qui ne seront point équivoques.

LE COMTE.

Je voudrois bien vous en donner de ma reconnoissance, moi ; & si vous étiez d'humeur à accepter celle que j'imagine, ce seroit alors que je serois bien sûr de vous. A l'égard de la Marquise...

LE CHEVALIER.

Comte, finissons : vous autres Amans vous n'avez que votre amour, & ses intérêts dans la tête, & toutes ces folies-là n'amusent point les

autres: parlons d'autre chose, de quoi s'agit-il?

LE COMTE.

Dites-moi, mon cher, auriez-vous renoncé au mariage?

LE CHEVALIER.

Oh, parbleu! c'en est trop: faut-il que j'y renonce pour vous mettre en repos? non, Monsieur, je vous demande grace pour ma postérité, s'il vous plait. Je n'irai point sur vos brisées, mais qu'on me trouve un parti convenable, & demain je me marie; & qui plus est, c'est que cette Marquise, qui ne vous sort pas de l'esprit, tenez, je m'engage à la prier de la fête.

LE COMTE.

Ma foi, Chevalier, vous me ravissez, je sens bien que j'ai affaire au plus franc de tous les hommes; vos dispositions me charment. Mon cher ami, continuons, vous connoissez ma sœur: que pensez-vous d'elle?

LE CHEVALIER.

Ce que j'en pense? votre question me fait ressouvenir qu'il y a long-tems que je ne l'ai vue, & qu'il faut que vous me présentiez à elle.

LE COMTE.

Vous m'avez dit cent fois qu'elle étoit digne d'être aimée du plus honnête homme; on l'estime, vous connoissez son bien, vous lui plairez, j'en suis sûr, & si vous ne voulez qu'un parti convenable, en voilà un.

LE CHEVALIER.

En voilà un... vous avez raison... oui, votre idée est admirable; elle est amie de la Marquise, n'est-ce pas?

LE COMTE.

Je crois qu'oui.

LE CHEVALIER.

Allons, cela eſt bon, & je veux que ce ſoit moi qui lui annonce la choſe, je crois que c'eſt elle qui entre, retirez-vous pour quelques momens dans ce Cabinet, vous allez voir ce qu'un rival de mon eſpece eſt capable de faire, & vous paroîtrez quand je vous appellerai : partez, point de remerciment, un jaloux n'en mérite point.

SCENE VII.

LE CHEVALIER *ſeul.*

PArbleu, Madame, je ſuis donc cet ami qui devoit vous tenir lieu de tout ; vous m'avez joué, femme que vous êtes, mais vous allez voir combien je m'en ſoucie.

SCENE VIII.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LA MARQUISE.

LE Comte, dit-on, étoit avec vous, Chevalier ? vous avez été bien long-tems enſemble, de quoi donc étoit-il queſtion ?

LE CHEVALIER, *sérieusement.*

De pures visions de sa part, Marquise, mais des visions qui m'ont chagriné, parce qu'elles vous intéressent, & dont la premiere a d'abord été de me demander si je vous aimois.

LA MARQUISE.

Mais, je crois que cela n'est pas douteux.

LE CHEVALIER.

Sans difficulté, mais prenez garde, il parloit d'amour, & non pas d'amitié.

LA MARQUISE.

Ah! il parloit d'amour? il est bien curieux; à votre place je n'aurois pas seulement voulu les distinguer; qu'il devine.

LE CHEVALIER.

Non pas, Marquise, il n'y avoit pas moyen de jouer là-dessus; car il vous enveloppoit dans ses soupçons, & vous faisoit pour moi le cœur plus tendre que je ne mérite: vous voyez bien que cela étoit sérieux, il falloit une réponse décisive, aussi l'ai-je bien assuré qu'il se trompoit, & qu'absolument il ne s'agit point d'amour entre nous deux absolument.

LA MARQUISE.

Mais, croyez-vous l'avoir persuadé, & croyez-vous lui avoir dit cela d'un ton bien vrai, du ton d'un homme qui le sent?

LE CHEVALIER.

Oh! ne craignez rien: je l'ai dit de l'air dont on dit la vérité: comment donc? je serois très-fâché à cause de vous, que le commerce de notre amitié rendît vos sentimens équivoques; mon

attachement pour vous est trop délicat, pour profiter de l'honneur que cela me feroit; mais j'y ai mis bon ordre, & cela par une chose tout-à-fait imprévue, vous connoissez sa sœur, elle est riche, très-aimable, & de vos amies même.

LA MARQUISE.

Assez médiocrement.

LE CHEVALIER.

Dans la joie qu'il a eu de perdre ses soupçons, le Comte me l'a proposée, & comme il y a des instans & des réflexions qui nous déterminent tout d'un coup; ma foi, j'ai pris mon parti; nous sommes d'accord, & je dois l'épouser. Ce n'est pas-là tout, c'est que je me suis chargé de vous parler en faveur du Comte, & je vous en parle du mieux qu'il m'est possible, vous n'aurez pas le cœur inexorable, je ne crois pas la proposition fâcheuse.

LA MARQUISE, *froidement.*

Non, Monsieur, je vous avoue que le Comte ne m'a jamais déplu.

LE CHEVALIER.

Ne vous a jamais déplu! c'est fort bien fait. Mais, pourquoi donc m'avez vous dit le contraire?

LA MARQUISE.

C'est que je voulois me le cacher à moi-même, & il l'ignore aussi.

LE CHEVALIER.

Point du tout, Madame, car il vous écoute.

LA MARQUISE.

Lui?

SCENE IX.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER, LE COMTE.

LE COMTE.

J'Ai ſuivi les conſeils du Chevalier, Madame: permettez que mes tranſports vous marquent la joie où je ſuis.

(*Il ſe jette aux genoux de la Marquiſe.*)

LA MARQUISE.

Levez-vous, Comte, vous pouvez eſpérer.

LE COMTE.

Que je ſuis heureux! & toi, Chevalier, que ne te dois-je pas! mais, Madame, achevez de me rendre le plus content de tous les hommes. Chevalier, joignez vos prieres aux miennes.

LE CHEVALIER, *d'un air agité.*

Vous n'en avez pas beſoin, Monſieur, j'avois promis de parler pour vous, j'ai tenu parole, je vous laiſſe enſemble, je me retire, (*à part.*) je me meurs.

LE COMTE.

J'irai te retrouver chez toi.



SCENE X.

LA MARQUISE, LE COMTE.

LE COMTE.

MAdame, il y a long-tems que mon cœur eſt à vous; conſentez à mon bonheur, que cette aventure ci vous détermine: ſouvent-il n'en faut pas davantage. J'ai ce ſoir affaire chez mon Notaire, je pourrois vous l'amener ici, nous y ſouperions avec ma ſœur qui doit venir vous voir; le Chevalier s'y trouveroit; vous verriez ce qu'il vous plaira de faire; des articles ſont bientôt paſſés, & ils n'engagent qu'autant qu'on veut: ne me refuſez pas, je vous en conjure.

LA MARQUISE.

Je ne ſçaurois vous répondre, je me ſens un peu indiſpoſée; laiſſez-moi me repoſer, je vous prie.

LE COMTE.

Je vais toûjours prendre les meſures qui pourront vous engager à m'aſſurer vos bontés.

SCENE XI.

LA MARQUISE *ſeule.*

AH! je ne ſçais où j'en ſuis; reſpirons: d'où vient que je ſoupire? les larmes me coulent

lent des yeux ; je me ſens ſaiſie de la triſteſſe la plus profonde, & je ne ſçais pourquoi. Qu'ai-je affaire de l'amitié du Chevalier? l'ingrat qu'il eſt, il ſe marie ; l'infidélité d'un amant ne me toucheroit point, celle d'un ami me déſeſpére, le Comte m'aime, j'ai dit qu'il ne me déplaiſoit pas : mais, où ai-je donc été chercher tout cela ?

SCENE XII.

LA MARQUISE, LISETTE.

LISETTE.

MAdame, je vous avertis qu'on vient de renvoyer Madame la Comteſſe, mais elle a dit qu'elle repaſſeroit ſur le ſoir, voulez-vous y être ?

LE MARQUISE.

Non, jamais, Liſette, je ne ſçaurois.

LISETTE.

Etes-vous indiſpoſée, Madame, vous avez l'air bien abattu, qu'avez-vous donc?

LA MARQUISE.

Hélas ! Liſette, on me perſécute, on veut que je me marie.

LISETTE.

Vous marier ! à qui donc ?

LA MARQUISE.

Au plus haïſſable de tous les hommes, à un

homme que le hazard a destiné pour me faire du mal, & pour m'arracher malgré moi des discours que j'ai tenus sans sçavoir ce que je disois.

LISETTE.

Mais, il n'est venu que le Comte.

LA MARQUISE.

Hé! c'est lui-même.

LISETTE.

Et vous l'épousez?

LA MARQUISE.

Je n'en sçais rien, je te dis qu'il le prétend.

LISETTE.

Il le prétend? Mais, qu'est-ce que c'est donc que cette aventure-là? elle ne ressemble à rien.

LA MARQUISE.

Je ne sçaurois te la mieux dire; c'est le Chevalier, c'est ce Misantrope-là qui est cause de cela: il m'a fâché; le Comte en a profité, je ne sçais comment; ils veulent souper ce soir ici; ils ont parlé de Notaires d'articles; je les laissois dire; le Chevalier est sorti, il se marie aussi; le Comte lui donne sa sœur; car il ne lui manquoit qu'une sœur pour achever de me déplaire, à cet homme-là...

LISETTE.

Quand le Chevalier l'épouseroit, que vous importe?

LA MARQUISE.

Veux-tu que je sois la belle-sœur d'un homme qui m'est devenu insupportable?

LISETTE.

Hé! mort de ma vie, ne la soyez pas, renvoyez le Comte.

LA MARQUISE.

Hé! sur quel prétexte? car enfin, quoiqu'il me fâche, je n'ai pourtant rien à lui reprocher.

LISETTE.

Oh! je m'y perds, Madame, je n'y comprends plus rien.

LA MARQUISE.

Ni moi non plus: je ne sçais plus où j'en suis, je ne sçaurois me démêler, je me meurs! qu'est-ce que c'est donc que cet état-là?

LISETTE.

Mais c'est, je crois, ce maudit Chevalier qui est cause de tout cela; & pour moi, je crois que cet homme-là vous aime.

LA MARQUISE.

Eh! non, Lisette, on voit bien que tu te trompes.

LISETTE.

Voulez-vous m'en croire, Madame, ne le renvoyez plus.

LA MARQUISE.

Eh! laisse-moi, Lisette, tu me persécutes aussi! ne me laissera-t'on jamais en repos en vérité, la situation où je me trouve est bien triste!

LISETTE.

Votre situation, je la regarde comme une énigme.

SCENE XIII.

LA MARQUISE, LISETTE, LUBIN.

LUBIN.

MAdame, Monſieur le Chevalier, qui eſt dans un état à faire compaſſion...

LA MARQUISE.

Que veut-il dire? demande lui ce qu'il a, Liſette.

LUBIN.

Hélas! je crois que ſon bon ſens s'en va: tantôt il marche, tantôt il s'arrête; il regarde le Ciel, comme s'il ne l'avoit j'amais vu: il dit un mot, il en bredouille un autre, & il m'envoie ſçavoir ſi vous voulez bien qu'il vous voie.

LA MARQUISE, *à Liſette.*

Ne me conſeilles-tu pas de le voir? oui, n'eſt-ce pas?

LISETTE.

Oui, Madame, du ton dont vous me le demandez, je vous le conſeille.

LUBIN.

Il avoit d'abord fait un billet pour vous, qu'il m'a donné.

LA MARQUISE.

Voyons donc.

LUBIN.

Tout-à l'heure, Madame; quand j'ai eu ce billet, il a couru après moi; rends-moi le papier, je l'ai rendu; tiens, va le porter, je l'ai donc repris; rapporte le papier, je l'ai rapporté; ensuite il a laissé tomber le billet en se promenant, & je l'ai ramassé sans qu'il l'ait vu, afin de vous l'apporter, comme à sa bonne amie, pour voir ce qu'il a, & s'il y a quelque remede à sa peine.

LA MARQUISE.

Montre donc.

LUBIN.

Le voici: & tenez, voilà l'écrivain qui arrive.

SCENE XIV.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER, LISETTE.

LA MARQUISE, *à Lisette.*

SOrs, il sera peut-être bien-aise de n'avoir point de témoins, d'être seul.



SCENE XV.

LE CHEVALIER, LA MARQUISE.

LE CHEVALIER, *prend de longs détours.*

JE viens prendre congé de vous, & vous dire adieu, Madame.

LA MARQUISE.

Vous, Monſieur le Chevalier, & où allez-vous donc ?

LE CHEVALIER.

Où j'allois quand vous m'avez arrêté.

LA MARQUISE.

Mon deſſein n'étoit pas de vous arrèter pour ſi peu de tems.

LE CHEVALIER.

Ni le mien de vous quitter ſi tôt, aſſurément.

LA MARQUISE.

Pourquoi donc me quittez-vous ?

LE CHEVALIER.

Pourquoi je vous quitte ? Eh ! Marquiſe, que vous importe de me perdre, dès que vous épouſez le Comte !

LA MARQUISE.

Tenez, Chevalier, vous verrez qu'il y a encore du mal-entendu dans cette querelle-là : ne précipitez rien, je ne veux point que vous partiez, j'aime mieux avoir tort.

LE CHEVALIER.

Non, Marquise, c'en est fait; il ne m'est plus possible de rester, mon cœur ne seroit plus content du vôtre.

LA MARQUISE.

Je crois que vous vous trompez.

LE CHEVALIER.

Si vous sçaviez combien je vous dis vrai! combien nos sentimens sont différens...

LA MARQUISE.

Pourquoi, différens? il faudroit donner un peu plus d'étendue à ce que vous dites-là, Chevalier, je ne vous entends pas bien.

LE CHEVALIER.

Ce n'est qu'un seul mot qui m'arrête.

LA MARQUISE, *avec un peu d'embarras.*

Je ne puis deviner, si vous ne me le dites.

LE CHEVALIER.

Tantôt je m'étois expliqué dans un Billet que je vous avois écrit.

LA MARQUISE.

A propos de Billet, vous me faites ressouvenir que l'on m'en a apporté un quand vous êtes venu.

LE CHEVALIER, *intrigué.*

Et de qui est-il, Madame?

LA MARQUISE.

Je vous le dirai.

[*Elle lit.*]

Je devois, Madame, regretter Angélique toute ma vie; cependant, le croiriez vous? je pars aussi pénétré d'amour pour vous, que je le fus jamais pour elle.

LE CHEVALIER.

Ce que vous lisez là, Madame, me regarde-t'il ?

LA MARQUISE.

Tenez, Chevalier, n'est-ce pas-là le mot qui vous arrête ?

LE CHEVALIER.

C'est mon Billet' ah! Marquise, que voulez-vous que je devienne ?

LA MARQUISE.

Je rougis, Chevalier, c'est vous répondre.

LE CHEVALIER, *lui baisant la main.*

Mon amour vous durera autant que ma vie.

LA MARQUISE.

Je ne vous le pardonne qu'à cette condition-là.

SCENE XV.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER, LE COMTE.

LE COMTE.

Que vois-je? Monsieur le Chevalier, voilà de grands transports!

LE CHEVALIER.

Il est vrai, Monsieur le Comte, quand vous me disiez que j'aimois Madame, vous connoissiez mieux mon cœur que moi; mais j'étois dans la bonne foi, & je suis sûr de vous paroître excusable.

LE COMTE.

Et vous, Madame?

LA MARQUISE.

Je ne croyois pas l'amitié si dangereuse.

LE COMTE.

Ah, Ciel!

SCENE XVII. & Derniere.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER, LISETTE, LUBIN.

LISETTE.

MAdame, il y a là bas un Notaire, que le Comte a amené.

LE CHEVALIER.

Le retiendrons-nous, Madame?

LA MARQUISE.

Faites, je ne me mêle plus de rien.

LISETTE, *au Chevalier.*

Ah! je commence à comprendre, le Comte s'en va, le Notaire reste, & vous vous mariez.

LUBIN.

Et nous aussi, & il faudra que votre Contrat fasse la fondation du nôtre: n'est-ce pas, Lisette? allons, de la joie!

Fin du Douzieme & Dernier Volume.

TABLE GÉNÉRALE

DES PIECES CONTENUES

Dans cette Collection.

Tome III.

Tome IV.

Tome V.

TOME VI.

POLYEUCTE MARTYR, Tragédie Chrétienne par Mr. Pierre Corneille.
ÉLECTRE, Tragédie par Mr. de Crébillon.
PHE'DRE, Tragédie par Mr. Racine.
LA GOUVERNANTE, Comédie par Mr. Nivelle de la Chaussée.
LA FEMME JUGE ET PARTIE, Comédie par Mrs. de Montfleury Pere & Fils.

TOME VII.

ATHALIE, Tragédie par Mr. Racine.
ARIANE, Tragédie par T. Corneille.
ME'DE'E, Tragedie par Mr. de Longepierre.
LE DISSIPATEUR OU L'HONNETE-FRIPPONE, Comédie par Mr. Nericault Destouches.
LE FRANÇOIS A LONDRES, Comédie par Mr. de Boissy.

TOME VIII.

PE'NE'LOPE, Tragédie par Mr. l'Abbé Genest.
LES TROYENNES, Tragédie par Mr. de Chateaubrun.
BAJAZET, Tragédie par Mr. Racine.
LA COQUETTE FIXE'E, Comédie par Mr....
LA FAUSSE AGNE'S OU LE POETE CAMPAGNARD, Comédie par Mr. Nericault Destouches.

TOME IX.

TIRIDATE, Tragédie par Mr. Campiſtron.
MAXIMIEN, Tragédie par Mr. Nivelle de la Chauſſée.
LA THE'BAÏDE OU LES FRERES ENNEMIS, Tragédie par Mr Racine.
AMPHITRYON, Comédie par Mr. Moliere.
ESOPE A LA COUR, Comédie héroïque par Mr. Bourſault.

TOME X.

ALEXANDRE LE GRAND, Tragédie par Mr. Racine.
LES HORACES, Tragédie par Mr. Pierre Corneille.
ANDRONIC, Tragédie par Mr. Campiſtron.
DE'MOCRITE AMOUREUX, Comédie par Mr. Regnard.
TURCARET, Comédie par Mr. le Sage.

TOME XI.

BE'RE'NICE, Tragédie par Mr. Racine.
LA MORT DE POMPE'E, Tragédie par Mr. P. Corneille.
ARMINIUS, Tragédie par Mr. Campiſtron.
LES FOLIES AMOUREUSES, Comédie par Mr. Regnard
LE CHEVALIER A LA MODE, Comédie par Mr. Dancourt.

TOME XII.

ESTHER, Tragédie par Mr. Racine.
LE TRIUMVIRAT OU LA MORT DE CICE'RON, Tragédie par Mr. de Crébillon.
OTHON, Tragédie par Mr. P. Corneille.
LES MENECHMES OU LES JUMEAUX, Comédie par Mr. Regnard
LA SECONDE SURPRISE DE L'AMOUR, Comédie par Mr. de Marivaux.







